

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Comment les enfants de couples mixtes gèrent-ils leur double appartenance culturelle ?

**Quel rôle le regard d'autrui joue-t-il dans ce
processus ?**

Auteur : Aurore Phan Manh Tien
Promotrice : Laura Merla
Lectrice : Asunción Fresnoza-Flot
Année académique 2019-2020
Master en Sociologie : Globalisation et Multiculturalité

Table des matières

Introduction	4
I. Cadre théorique et question de recherche	4
1. Revue de la littérature	4
1.1. Transmission intrafamiliale et transgénérationnelle	5
1.2. La langue	6
1.3. Environnement local	7
1.4. Socialisation et regard d'autrui	8
1.5. Identité et rapport aux origines	9
2. Question de recherche.....	11
II. Méthodologie	12
1. Contextualisation de la recherche : La Belgique, un pays multiculturel	12
2. Méthode de recherche.....	13
2.1. Démarche de recherche	13
2.2. Recrutement et caractéristiques des répondants.....	14
2.3. Dimensions clés du guide d'entretien et mises en situation.....	15
2.4. Conditions de déroulement des entretiens et retours réflexifs sur ceux-ci. ...	16
Principaux résultats.....	17
I. Famille	17
1. Parents	17
2. Famille élargie	20
II. Langue	25
III. Pays d'origine.....	28
IV. Etapes de vie, rejets et surinvestissement	32
V. Socialisations et regard d'autrui.....	38
1. Questionnement sur les origines	38
2. Traitement différencié.....	39
VI. Racisme et construction cognitive.....	45
VII. Réactions face aux stéréotypes	50

1. Accent.....	51
2. Termes péjoratifs	53
3. Blague stéréotypée et entourage	55
4. Stéréotype positif.....	58
5. Amalgame culinaire	59
VIII. Changements et adaptations.....	61
IX. Atout et fierté	64
X. Identité	66
Conclusion	77
Bibliographie.....	80
Grille d'entretien.....	84

Introduction

I. Cadre théorique et question de recherche

Nous vivons aujourd'hui dans un monde globalisé où le concept d'Etat-Nation est de plus en plus mis à mal. On observe une intensification de toutes les sortes de flux à travers le monde. Que ce soit des flux financiers, de marchandises, d'idées ou de personnes. Ainsi, les limites et les frontières des nations sont de moins en moins nettes. Dans un contexte mondialisé où nous tendons petit-à-petit à devenir des citoyen·ne·s du monde, on observe de manière inhérente la formation de familles mixtes, c'est-à-dire dont les membres ont des « origines ethniques et/ou nationalités différentes » (De Hart, Wibo Van & Sportel, 2013). Ce travail se focalisera donc sur les enfants issus de ces familles, en abordant la question identitaire et le sentiment d'appartenance. L'objectif serait d'analyser les multiples facteurs de référence de ces « *cross-cultural-kids* » qui s'identifieraient à un autre espace que national (Pollock et van Reken, 2009).

1. Revue de la littérature

Définissons dans un premier temps une notion qui se révèlera très importante pour la suite de ce travail. La notion de culture est un grand débat au sein des sciences sociales. Dans le cadre de ce travail, elle sera considérée selon la définition de Guy Rocher (1969, cité par Verhoeven, 2019). C'est un « *ensemble lié de manières de penser, sentir et d'agir, plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent d'une manière à la fois objective et symbolique à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte* ». C'est-à-dire qu'elle représente un « ensemble de traits distinctifs (spirituels, matériels, intellectuels, émotionnels et pratiques) qui caractérisent une communauté humaine et se traduisent dans des manières d'être, de penser, d'agir et de communiquer spécifiques à la communauté humaine concernée » (Verhoeven, 2019). Ainsi donc, selon ce point de vue constructiviste et relationnel ce travail s'intéresse à la transmission de la culture à travers à plusieurs dimensions principales. L'objectif étant d'analyser les participant·e·s d'un point de vue culturel, linguistique, local, national, social et subjectif.

Selon Aspinall et Song (2013), il existerait différents facteurs déterminant « l'identité raciale et ethnique » des *mixed-race people*. Tout d'abord l'environnement local, la socialisation dans « l'un ou l'autre pays » englobant des questions linguistiques et identitaires, le regard d'autrui sur soi, l'origine sociale et la transmission intrafamiliale (Unterreiner, 2015 ; Fresnoza-Flot, 2018). C'est donc en suivant la liste de ces différents facteurs que va se construire cette revue de la littérature.

1.1. Transmission intrafamiliale et transgénérationnelle

La transmission des éléments culturels propres à chaque culture se fait bien évidemment au niveau intrafamilial. Cependant, elle ne se fait pas de manière directe et absolue. Elle se fait sur base d'une sélection, consciente ou inconsciente, par les parents. Plusieurs points sont à soulever à ce niveau-là. Par exemple, il semblerait notamment que l'âge auquel les parents migrants arrivent dans le pays d'accueil influence la qualité de la transmission. Plus ils arriveraient jeunes, moins ils auraient tendance à transmettre la culture du pays d'origine, « *car eux même ont reçu des référents identitaires relativement à leur pays d'origines de manière partielle* » (Unterreiner, 2015, p. 258). Plus tôt ils arriveraient dans le pays d'accueil, plus tôt ils seraient immergés dans cette nouvelle culture du pays d'accueil. Et moins ils seraient à même d'avoir la volonté de transmettre des éléments de la culture du pays d'origine à leurs enfants. « *C'est pourquoi ce sont les migrants adultes, qui optent plus souvent pour cette démarche active de transmission* » (Unterreiner, 2015, p. 258).

L'âge, mais aussi les conditions de la migration des parents peuvent amener à une « intégration par assimilation » (Collet, 2003 ; Unterreiner, 2015). C'est le cas lorsque le ou la migrant-e finit par embrasser la culture du pays d'accueil au détriment de celle du pays d'origine. Cela peut notamment être une stratégie d'évitement de la discrimination (Unterreiner, 2015). Un parent migrant ayant subi des discriminations étant plus jeune, ne voudra pas que cela se reproduise pour ses enfants. Ce qui peut vouloir expliquer l'absence de transmission d'éléments culturels (langue, nationalité, etc.) du pays d'origine de la part du parent migrant.

La qualité de la relation intrafamiliale joue aussi un rôle important au niveau du sentiment d'appartenance. En effet, il serait possible qu'il existe un lien entre la qualité de la transmission des éléments culturels et la qualité des relations avec les parents (Pitchouguine, 2007). Le fait que l'enfant entretienne une mauvaise relation avec la ou le parent migrant peut être un frein à l'appropriation de la culture d'origine. Cela ne s'applique pas forcément par un rejet total, cependant cela empêche une meilleure acquisition du biculturalisme et du bilinguisme (Pitchouguine, 2007).

D'un autre côté, si la qualité de la relation entretenue avec la famille élargie du parent migrant est bonne, cela va également avoir un impact sur le processus d'identification au pays d'origine. En effet, les liens forts tissés avec la famille élargie du côté du parent migrant peuvent permettre le développement d'une identité nationale active plus forte avec le pays d'origine (Unterreiner, 2015). Cela s'intensifie également si la famille réside dans le pays d'origine du parent migrant (Unterreiner, 2015). Au-delà d'une identification au pays d'origine, on peut y voir également une identification communautaire (Breviglieri, 2001).

Ainsi donc, le premier lieu de la quête identitaire des enfants de familles mixtes est le lien de filiation. Il est la base même du questionnement interne de ces enfants de familles mixtes. Cependant, il existe bien d'autres facteurs importants pour comprendre comment ces enfants mixtes se définissent. Rien qu'au niveau intrafamilial comme nous avons pu le voir, avec le parcours migratoire des parents ou encore la dimension affective familiale.

1.2. La langue

Un autre facteur important à prendre en compte pour comprendre la manière dont se définit un·e enfant issu de famille mixte : la langue. Il semblerait que la maîtrise de la langue renforcerait le lien entretenu avec le pays étranger d'origine (Unterreiner, 2015). C'est grâce à une communication rendue plus facile que peut se faire la transmission de normes et de valeurs de la communauté. Les séjours, vacances passées au pays d'origine du parent représentent un plus au niveau des capacités linguistiques des enfants (Fresnoza-Flot, 2018). Ils peuvent ainsi ouvrir le dialogue tout en se rapprochant également de l'entourage du parent. Ainsi donc, une meilleure compréhension de la culture d'origine étrangère permet par extension une facilitation de l'identification au pays d'origine (Unterreiner, 2015). Attention cependant à ne pas établir pour autant un lien direct de causalité. Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas bilinguisme, que pour autant il n'y aura pas d'identification possible (Unterreiner, 2015).

Il existe une grande diversité et complexité de pratiques langagières chez les familles mixtes. Anna Pitchouguine a entre autres voulu travailler notamment sur cette idée répandue du sens commun déclarant que la langue maternelle serait le fondement des origines (Pitchouguine, 2007). Suite à son enquête, elle observe que l'ensemble des familles où la mère est porteuse de la langue étrangère transmet le bilinguisme. Tandis que lorsque le père est porteur de la langue étrangère, seulement la moitié des familles le transmet (Pitchouguine, 2007). Constatons ainsi que dans cette étude, la mère migrante exerce un fort pouvoir de transmission culturel, bien que toutefois, la culture du lieu de résidence de l'enfant reste principalement dominante. Leurs motivations de passation semblent bien différentes. En effet, selon les mères, la transmission se fait davantage de manière « latente » tandis que les pères mobilisent des arguments plus « rationalisants, psychologisants » à propos des avantages à être bilingue (Pitchouguine, 2007).

Le contexte national est également un facteur favorisant ou non la transmission langagière au sein des familles mixtes. En effet, certaines politiques nationales auront davantage tendance à promouvoir le multilinguisme des citoyen·ne·s. Dans les pays polyglottes comme le Canada, où la diversité linguistique est encouragée, il est possible d'observer davantage de bilinguisme et multilinguisme au sein des familles mixtes (Le Gall, 2014). La diversité linguistique étant davantage considérée comme un atout pour ces pays, l'incorporation sociale de ces enfants y serait facilitée, voire même valorisée. Cependant, dans les pays où la transmission linguistique n'est pas encouragée, les couples mixtes auront toujours le choix de proposer à leurs enfants la maîtrise de plusieurs langues différentes (Therrien, 2014). Mais il est important de rappeler que quoiqu'il en soit, toute la logique de transmission parentale dépend d'un contexte national particulier (Unterreiner, 2014).

Le contexte conjugal de chaque famille influence aussi les dynamiques de transmission linguistique. En effet, celles-ci peuvent dépendre des rapports de pouvoir au sein d'un couple (Varro, 1984). Si les rapports sont égaux, la transmission de la langue d'origine étrangère se fait sans trop de soucis. En revanche, lorsque ce n'est pas le cas, il n'est pas rare que la langue

du parent du pays d'accueil prenne le pas sur la langue étrangère. Cela peut notamment s'expliquer par la situation de « *dépendance légale et économique du migrant vis-à-vis de son partenaire national, notamment au début de sa migration* » (Strasser, Kraler, Bonjour, Bilger, 2009, cités par Fresnoza-Flot, 2018, p. 94)

Enfin, il ne faut pas oublier le fait que rien n'est jamais immuable. En effet, les pratiques linguistiques évoluent en fonction du temps et de l'étape de vie dans laquelle se situent les enfants. Luminița Dumănescu a notamment recensé trois périodes significatives observées dans la vie des enfants de famille mixtes exposés à l'utilisation de langues différentes. Ce sont trois moments où devra être choisie une certaine langue à privilégier, dans un premier temps par les parents, ensuite par leurs enfants. La première période est celle de l'arrivée de l'enfant dans la famille ; la deuxième est celle de son entrée dans la vie scolaire ; et enfin la troisième est celle de la suite de ses études, secondaires ou supérieures (Dumănescu, 2015).

La transmission culturelle au niveau linguistique dans les familles mixtes est donc le résultat de deux dimensions. D'une part celle du « *pouvoir structurant des politiques d'immigrations et des politiques linguistiques* » de la société dans laquelle s'insère la famille mixte, et d'autre part « *l'influence des facteurs individuels* » (Fresnoza-Flot, 2018).

1.3. Environnement local

Un gros point important autour de la question du sentiment d'appartenance des enfants des familles mixtes, c'est l'impact profond du lieu de résidence. Suivant la Première Ecole de Chicago déjà, les enfants de familles mixtes auraient complètement embrassé la culture du pays de résidence, ils ne s'identifieraient qu'à la culture de leur société de résidence (Gordon, 1964), niant ainsi toute identification au pays d'origine du parent migrant. Ce qui fut davantage nuancé par la suite, c'est-à-dire que les expériences vécues, subjectives des individus influencent tout autant leur processus d'identification. Toutefois, il est certain que le pays de résidence de l'enfant occupe un rôle important dans la définition de son identité (Unterreiner, 2015).

Ajouté à cela (et parallèlement à ce qui a été dit ci-dessus au niveau linguistique), les politiques étatiques du pays en question impactent également ce sentiment d'appartenance (Unterreiner, 2015). En effet, si le pays d'accueil favorise le multiculturalisme au sein de la société, il sera possible pour les enfants de familles mixtes de développer une identité positive (Unterreiner, 2015). En revanche, il se peut que le pays fonctionne selon un modèle « universaliste d'intégration » (Bourgine, 2016). Ce modèle considère tous les individus comme égaux, et vise à les intégrer à la société chacun·e selon les mêmes moyens. Il ne reconnaît pas les communautés spécifiques ni leurs particularités. Ce qui peut notamment parfois être une source de frictions lors de l'inclusion de ces communautés culturelles, puisqu'elles ne sont pas prises en compte. Ainsi donc, dans un tel contexte, il se peut que pour les enfants issus de familles mixtes, l'identification à la culture du pays d'origine passe quelque peu à la trappe. Evoluer dans un environnement multiculturel, où coexistent une « *attitude d'ouverture et de valorisation de la diversité favoriserait l'identification positive des jeunes aux cultures dont*

leurs deux parents sont porteurs. Ils auraient la possibilité d'explorer leur identité plurielle sans se sentir forcés d'en choisir une et de rejeter l'autre, s'épanouissant alors dans la société multiculturelle dans laquelle ils vivent » (Tardieu-Bertheau & Lasry, 2018, p. 98).

Les liens affectifs tissés et les différents séjours au pays d'origine (Unterreiner, 2015), lors des vacances par exemple, jouent également un rôle important dans l'identification communautaire (Breviglieri, 2001). Il semblerait qu'avoir eu précédemment un ancrage physique dans un lieu habité, d'avoir partagé une expérience avec l'entourage du parent d'origine étrangère influe sur les représentations du pays des origines, de la communauté de référence mais également de soi-même. Il existerait donc une matrice essentielle d'expérience sensible, une dimension corporelle-affective (Breviglieri, 2001) affectant la mémoire de ces personnes. Il existerait ainsi trois éléments constitutifs de l'attachement au lieu (Breviglieri, 2001). « *Le premier élément concerne l'intuition de sécurité ontologique, où se nourrissent l'assurance du maintien de son identité en un lieu propre et la confiance dans la convenance d'un agir intime et routinier dans un environnement familial ; le second s'éclaire d'une importance d'une appartenance réciproque (...); et enfin, le troisième élément correspond à l'élaboration discursive d'une éthique et d'une esthétique de l'attachement* » (Breviglieri, 2001, 39-40). Ainsi, les enfants n'ayant pas vécu d'expérience sensible de leurs origines (que ce soit avec un ancrage physique dans un lieu, ou en étant en contact avec les membres de leur communauté de référence), auront tendance à s'identifier moins intensément au pays d'origine de leur parent migrant.

1.4. Socialisation et regard d'autrui

L'entourage social extrafamilial de l'enfant issu d'une union mixte vient également jouer un rôle considérable dans la conception de soi et le sentiment d'appartenance. En effet, il se peut qu'apparaisse un sentiment d'étrangeté dû à l'apparence physique (Fresnoza-Flot, 2018) et l'image renvoyée. Elle « *suscite la curiosité des gens dans l'espace public vis-à-vis de leur origine ethnico-nationale* » (Fresnoza-Flot, 2018, p. 102). Il est intéressant de notifier que cette sensation peut également se retrouver une fois dans le pays d'origines. Certaines personnes leur posent des questions sur leurs origines, leurs nationalités, ou encore s'ils ont été adoptés (Fresnoza-Flot, 2018). Il est possible d'observer un « *traitement différencié lié à l'origine qui datent de l'école primaire et sont prioritairement associés à des expressions racistes de la part des « pairs* » (Demart, Schoumaker, Godin, Adam, 2017, cités par Fresnoza-Flot, 2018, p. 102) ». C'est donc dès le plus jeune âge que l'enfant issu de familles mixtes va expérimenter ces expériences d'altérité, où l'Autre produit sur lui une vision différenciée en raison de son apparence. Ils vont alors, petit-à-petit développer une conscience d'elles-eux-mêmes entre le « *ici* » et le « *là-bas* », produisant ainsi « *des regards sur soi nuancés, changeants et parfois ambivalents* » (Fresnoza-Flot, 2018, p. 102).

Selon Véronique De Rudder, ceci est le problème de l'association immémoriale entre la notion d'identité et la notion d'origine, qu'on appelle « l'ethnisation des rapports sociaux ». Au cours de certaines interactions, les enfants issus de familles mixtes peuvent parfois se retrouver face à des fixations de représentations stéréotypées (De Rudder, 1998) pouvant parfois donner lieu

à des comportements stigmatisants. C'est quelque part le foyer même de l'apparition du racisme. Le problème vient du fait même d'originer, de trouver les fondements des identités de chacun·e. Comme si les origines apparaissaient comme un déterminant intrinsèque définissant nos manières d'agir. Il se peut parfois, au niveau des interactions sociales, que le physique des enfants mixtes puisse devancer leur personnalité propre. Car ils sont porteurs d'une étiquette les désignant comme différents. Véronique De Rudder parle également de l'illusion ethnocentrique dans laquelle le rapport à l'altérité s'inscrit. En effet, l'Autre sera toujours observé, analysé depuis un point de vue bien particulier. Les résultats de ces observations seront toujours quelque part orientés en fonction du type de culture à laquelle on appartient. Avec leur apparence physique suscitant la curiosité, c'est ainsi qu'il se peut qu'ils soient considérés comme étant un « Autre » au sein de l'espace public sociétal.

C'est là que la science et les chercheurs se doivent de faire attention (De Rudder, 1998). Car ce mouvement idéologique qui rattache la notion d'identité à la notion d'origine peut parfois amener à des dérives de racisation (De Rudder, 1998). La racisation serait le « *processus par lequel la catégorisation et l'imputation racistes deviennent des référents déterminants dans les interactions sociales* » (Guillaumin, 1972, cité par Eberhard, 2010, p. 484). Il existe ainsi une « *structuration mentale préétablie qui attribue un rôle à une caractérisation phénotypique* » (Eberhard, 2010, p. 484).

Le racisme peut faire partie intégrante du quotidien des enfants mixtes. Ainsi, ils finissent par développer une « *capacité d'anticipation négative du comportement d'autrui, intrinsèquement rattachée à l'identification catégorielle qui lui est imputée* » (Eberhard, 2010, p. 485). Le cumul de toutes ces expériences quotidiennes de la « race » participe à la construction d'un savoir sur la discrimination et le racisme en général. Si bien que cela leur permet notamment par la suite de pouvoir « labéliser » (Essed, 2004) une interaction comme étant raciste. Petit-à-petit, ce serait comme la construction d'une identité réactive (Portes et Rumbaut, 2001), qui, davantage confrontée à des situations de racisme, serait plus apte à repérer et décoder ces attitudes au sein de l'espace public.

1.5. Identité et rapport aux origines

Pour Racamier (1992, cité par Prieur, 2007, p. 182), « *la pensée des origines est un processus. Elle constitue un soutien, un tissu sur lequel pourront se dessiner des origines différenciées. Elle garantit l'identité et la continuité* ». Ainsi, il n'existe pas une unique et pure origine du « moi ». Il entend par là qu'il existe une certaine continuité entre les expériences que nous avons rencontrées au cours de notre vie, et ce sont ces expériences diverses qui forgent notre identité. Il rejoint par-là les propos de Lahire concernant « l'homme pluriel » (Lahire, 1998), jouissant de la pluralité de ses socialisations.

Le repli sur le particularisme culturel reste toutefois une tendance observée dans le cas des enfants de familles mixtes. Cependant, « *toute sacralisation ou crispation sur les origines est un danger potentiel et constitue un véritable obstacle au travail de subjectivation* » (Prieur,

2007, p. 185). Un ancrage exclusif dans une culture peut parfois même amener à une certaine perte de capacité critique (Breviglieri, 2001). Comme si la culture d'origine, de par sa dimension affective, devenait une conviction en soi, prise dans sa globalité. Développant ainsi une certaine intolérance vis-à-vis des autres et de ce qui n'est pas semblable.

« Les origines ne sont pas une réalité immuable, inaltérable qui parlerait d'une pureté perdue qui serait à préserver et à sauver » (Prieur, 2007, p. 186). C'est en réalité une construction abstraite faite de multiples facteurs. Elle se fait au travers du lien de filiation, mais englobe également certaines dimensions telles que le biologique, l'affectif, le symbolique, le juridique, et d'autres encore (Prieur, 2007). Ainsi donc, comprendre, découvrir ses origines passe par la déconstruction des différents éléments constitutifs de notre identité. Reconnaître et accepter ces diverses provenances, sans les chercher exclusivement dans le passé, permet d'aller plus loin dans le processus créatif de représentation de ses origines. Et ainsi, cela permet de *« changer de représentation, mais aussi de position par rapport à la famille et par rapport à la vie. Il accède de manière essentielle à une position de sujet, de sujet de son histoire, malgré tous les déterminismes de son origine »* (Prieur, 2007, p. 190).

Pour l'enfant de famille mixte, la question sera ensuite de déterminer à quels éléments culturels, ethniques ou religieux il va vouloir correspondre. C'est principalement lors de l'adolescence que surgissent ces questions autour de leur identité. L'adolescent·e est ainsi tiraillé entre *« déterminisme et liberté, entre fidélité et trahison »* (Prieur, 2007, p. 186). Il va devoir choisir les éléments culturels qu'il décidera de conserver ou non, mais également à quel degré les intégrer au sein de sa propre vie. *« L'adolescent va réécrire encore autrement son récit des origines en intégrant ou en rejetant celles de son histoire familiale »* (Prieur, 2007, p. 186). Isam Idris parle également du fait que les migrations, de manière générale induisent chez les migrant·e·s une *« renonciation à une identité culturellement construite »*, car face à l'aspect culturel, il ne faut pas oublier la part de l'humanité de l'homme (Idris, 2009, p. 133). Arriver dans un nouvel environnement impose, pour le ou la migrant·e et la société d'accueil une certaine adaptation interne à *« l'étrangéité »*. Ainsi, naître sur la nouvelle terre du parent migrant, représente alors chez les enfants de familles mixtes, une *« double renonciation à l'identité pour élaborer une double appartenance aux groupes d'origines et à la société d'accueil des parents »* (Idris, 2009, p. 133). Le premier mouvement (renonciation) n'est cependant pas toujours suivi du second mouvement de double appartenance. En effet, il se peut que cela mène à une attitude d'infidélité vis-à-vis des deux cultures en présence, moyennant des rejets, ou des surinvestissements (Idris, 2009) de l'une, l'autre, ou les deux cultures. Selon Isam Idris, la *« renonciation partielle que font les migrants à leur identité aboutit souvent à une mauvaise estime de soi »* (Idris, 2009, p. 135). A nuancer toutefois, car son étude porte sur le contexte français où la multiculturalité n'est pas encouragée. Et comme nous l'avons vu plus haut, cela influe notamment sur l'incorporation sociale de l'enfant mixte au sein de la société, et donc par extension, sur son niveau de bien-être et d'estime de soi. D'autres cependant vont mobiliser certains signes de revendication (Idris, 2009) traduisant une *« externalisation paradoxale de la vie psychique »* (Idris, 2009, p. 135). Cela sera pour elles-eux une manière de chercher la reconnaissance de certain·e·s, ou encore en signe de résistance (Idris, 2009).

Ensuite, il semblerait qu'il existe plusieurs types d'identification au pays étranger d'origine. Ainsi, d'une part il y a « l'identification pratiquée » (Unterreiner, 2015), qui équivaut à l'identification à un groupe particulier, notamment la famille élargie et l'entourage du parent migrant. Elle comprend ainsi toutes les interactions et les pratiques du quotidien partagées avec ce « groupe d'appartenance » (Merton, 1997 [1957]). Ce serait comme une assimilation de la culture d'origine qui viendrait à force de côtoyer la dite-communauté. D'autre part, il y a « l'identification symbolique » (Unterreiner, 2015) qui quant à elle, correspond davantage au monde de l'imaginaire, à l'univers de représentations que l'enfant mixte se fait de son pays étranger d'origine. Il bricole grâce aux différents éléments récoltés au cours du temps, et se construit ainsi une identité nationale « imaginée » (Anderson, 2006 [1991]).

Parallèlement, il est possible de différencier une identité de type « rationnelle » et de type « émotionnelle » (Unterreiner, 2015). L'identité rationnelle est définie par l'environnement dans lequel on évolue, comment nos façons de penser et d'agir sont conditionnées par nos lieux de vie. Tandis que l'identité émotionnelle renvoie davantage aux impressions, aux ressentis. De comment « *on se sent physiquement* » (Unterreiner, 2015) appartenir à telle ou telle communauté.

Pour conclure, c'est bien au travers de l'estime de soi que les enfants de familles mixtes vont pouvoir définir leur identité et leur appartenance. Effectivement, c'est grâce à la pleine « *conscience qu'une personne a de sa propre valeur dans les différents aspects de sa personne et domaines de sa vie (forces faiblesses et sa capacité à faire face à l'adversité)* » (Duclos, 2002, cité par Tardieu-Bertheau & Lasry, 2018, p. 87). Une mauvaise conscience de soi peut entraîner des difficultés identitaires et d'appartenance. Certaines études à Montréal montrent que certain·e·s enfants mixtes considèrent leur « *double héritage culturel comme un atout dont ils sont fiers, cela leur permet de jouir d'une plus grande ouverture d'esprit, bien que toutefois, ils conservent ce sentiment de marginalité* » (Cavalli, 2005, cité par Tardieu-Bertheau & Lasry, 2018, p. 90). Le fait de « *devoir composer avec deux identités culturelles peut être source de conflit interne et donc de stress* » (Berry & al., 2006, Phinney, 2000, cités par Bertheau & Lasry, 2018, p. 95), cependant être « *conscients et fiers de la culture de leurs deux parents, forts de leur bonne estime d'eux-mêmes, ces jeunes seraient donc plus aptes à faire face à la discrimination, sachant que le problème vient de l'agresseur et non pas du fait de leur mixité* » (Tardieu-Bertheau & Lasry, 2018, p. 100).

2. Question de recherche

Ainsi donc, cette enquête portera sur certaines dimensions importantes relatives dans cette brève revue de la littérature. L'objectif de ce travail serait donc d'analyser l'influence de ces variables dans le contexte belge, sachant tout d'abord que c'est un pays multilingue, mais aussi très multiculturel. Les focales principales portent donc sur des notions telles que le sentiment d'appartenance ; la double culture ; l'identité ; mais aussi le regard d'autrui et le processus de

racisation. Bien qu'à priori, cette quête identitaire semble être du ressort de l'intime, du personnel, l'objectif sera d'observer dans quelle mesure notre environnement social et culturel influence-t-il le sentiment d'appartenance des enfants issus d'une union mixte.

Question principale : **« Comment les enfants de couples mixtes gèrent-ils leur double appartenance culturelle ? »**

Sous-question : **« Quel rôle le regard d'autrui joue-t-il dans ce processus ? »**

II. Méthodologie

1. Contextualisation de la recherche : La Belgique, un pays multiculturel

Pour comprendre le contexte actuel de la Belgique francophone, et donc celui des participant·e·s de l'enquête, il faut revenir un peu en arrière. Grâce à un peu d'histoire, cela permet de comprendre comment la Belgique en est arrivée là aujourd'hui.

Revenons dans les années d'après-guerre. Une grande majorité des pays européens est dans l'objectif de relancer son économie. La Belgique à l'époque est un état unitaire. Elle se trouve dans le besoin d'une main d'œuvre d'appoint. Elle va alors faire venir des travailleur·euse·s de l'étranger (Adam, 2011), c'est ce qu'on appelle « l'immigration choisie ». Cette immigration est perçue comme temporaire. L'attitude principale vis-à-vis des immigré·e·s est donc celle de l'accueil. Dans un premier temps, on observe l'objectif « *d'optimisation de la fonction économique des travailleurs immigrés, et pour la maximiser, le bien-être social et économique devait leur être garanti* » (Adam & Martiniello, 2013, p. 15).

Cette politique publique d'immigration choisie prend fin en 74. « *Le mythe sur la présence temporaire de ces immigrés s'effondre progressivement* » (Adam & Martiniello, 2013, p. 16). Ils s'installent effectivement de manière permanente, et construisent petit-à-petit leurs vies ici. En parallèle, à un niveau plus macro, la Belgique devient un Etat Fédéral. On observe ainsi un transfert de compétences au niveau des régions et communautés.

Dans les années 80, on observe une sorte de « glissement terminologique » (Adam & Martiniello, 2013, p. 17). On passe du prisme de « l'accueil » des immigré·e·s à celui de « l'accueil et intégration » des immigré·e·s. C'est le « *début d'une acceptation publique de l'installation durable des immigrés qui perdent leur qualité exclusive de travailleurs* » (Adam & Martiniello, 2013, p. 17). C'est la reconnaissance du fait que la Belgique est bien leur lieu de résidence, leur lieu de vie. C'est important car cela permet de comprendre le changement de vision, le changement d'approche que l'on a des personnes immigrées à l'époque. C'est une perspective qui se montre déjà plus humaniste, car elle prend davantage en compte les droits humains. Et non simplement l'attrait ou l'incitant économique.

D'un certain point de vue, imaginer un « *modèle belge d'intégration des immigrés n'a pas beaucoup de sens* » (Adam & Martiniello, 2013, p. 38) en raison de la structure fédérale de l'Etat belge. Effectivement, on observe une réelle gestion différenciée de la diversité au niveau flamand, wallon et dans la Région de Bruxelles-Capitale (Adam, 2011). Que ce soit au niveau des perspectives adoptées, mais aussi au niveau des moyens mis en place. En Flandre par exemple, on a mis en place un parcours d'intégration obligatoire pour les nouveaux-elles migrant·e·s dans le courant des années 90. L'objectif étant de viser l'autonomie des nouveaux-elles arrivant·e·s. A Bruxelles, ce parcours est disponible pour celles et ceux qui le souhaitent, mais cela se fait sans obligation. Et en Wallonie cependant, il n'y a aucune obligation existante jusqu'à ce jour. Il existe effectivement des initiatives locales en faveur de l'accueil des primo-arrivant·e·s, mais il n'en existe aucune standardisation ou coordination au niveau fédéré.

Ainsi donc, bien qu'il soit difficile à l'échelle de la Belgique d'établir un modèle d'intégration des immigrés, elle peut toutefois être qualifiée de multiculturelle. Car elle reconnaît une certaine égalité des chances. Elle se détache d'une vision essentialisante de la nation, c'est-à-dire qu'elle laisse quelque part l'opportunité aux particularismes culturels de se manifester au sein de l'espace public. Sans rester accrochée à l'idée d'une homogénéité culturelle de l'Etat-nation. Elle observe ainsi l'affirmation d'identités culturelles, ethniques et religieuses, qui représentent de réels facteurs de dynamisme au sein de l'état.

2. Méthode de recherche

2.1. Démarche de recherche

L'objectif de cette enquête est de se focaliser sur la situation de celles et ceux qu'on appelle plus communément les personnes « *métis·se·s* ». Quels sont les éléments qui permettent d'influencer le sentiment d'appartenance mais aussi l'identité des enfants de familles mixtes dans le contexte belge ? Effectivement, il est intéressant d'analyser la situation belge dans ce cas précis. Il existe beaucoup de littérature francophone produite en France à ce sujet. Toutefois, celle-ci fonctionne selon ce qu'on pourrait appeler un modèle « universaliste d'intégration » (Bourguin, 2016). La littérature anglophone d'autre part s'intéresse souvent au modèle multiculturel du Canada, ou des Etats-Unis. Cependant, la Belgique, est bien différente, de par son histoire, sa conception de la nation et sa population. Il est donc pertinent d'en observer sa particularité.

Cette enquête se situant donc selon une approche qualitative, il s'est réalisé dans un premier temps une brève revue de la littérature. Cela aura notamment permis de relever certaines notions importantes à creuser dans le cadre de cette recherche. Il existe pas mal d'écrits à propos du sentiment d'appartenance des enfants issus de familles mixtes dans la littérature scientifique, mais peu se penchent sur le cas de la Belgique. Or, la Belgique occupe une position bien particulière. Cette enquête se montre ainsi hypothético-déductive par le fait qu'elle visera à observer l'influence du contexte belge multiculturel et multilingue sur cette problématique.

C'est en creusant davantage les critères de recherche répertoriés dans la littérature scientifique qu'il sera alors possible de confirmer ou d'infirmer leur influence sur le sentiment d'appartenance.

Néanmoins, cette enquête se veut à la fois inductive, car elle se penche sur les cas particuliers de 8 participant·e·s. L'objectif était d'établir un contact direct au moyen de plusieurs entretiens semi-directifs, afin de laisser aux participant·e·s la possibilité de s'exprimer librement au travers des différentes thématiques de l'entretien. Cela permet ainsi de récolter des données brutes qu'il sera opportun d'analyser par la suite. Cela permettra éventuellement d'expliquer certains phénomènes et processus à un niveau plus général.

Ce travail s'est donc réalisé grâce à une méthode d'analyse thématique pour chacun des entretiens. Chacune de ces analyses verticales reprend ainsi l'essentiel des propos recensés par les différents participant·e·s. Ensuite, c'est le moment de croiser l'ensemble des entretiens par thématique. C'est-à-dire que dans l'analyse transversale, on cherche à faire ressortir les invariants, les similitudes et les différences existantes pour chaque concept. Il y a également un retour vers la théorie qui a été effectué afin d'en dégager les premiers résultats.

2.2. Recrutement et caractéristiques des répondants

Ce travail a donc été réalisé en partie sur base de données récoltées lors de 8 entretiens semi-directifs. Les participant·e·s ont été recrutés en fonction de plusieurs critères. Au départ, ces personnes ciblées devaient être de jeunes adultes entre 20 et 35 ans, et devaient être issues de famille mixtes. Au final, il s'est avéré que ces personnes étaient plutôt des étudiants âgés entre 19 et 24 ans.

Sachant que ce travail se réalise en Belgique (entre autres dans les environs de Louvain-La-Neuve), il aura été demandé plus précisément : d'avoir un·e parent d'origine et de nationalité belge, tandis que l'autre parent devrait présenter des origines étrangères. Plus précisément encore, cet autre parent d'origine étrangère doit présenter des signes phénotypiques distinctifs. Autrement dit, il doit présenter des origines racisées.

L'objectif était de présenter plusieurs origines confondues, dans le but de couvrir et de relater la situation d'une population d'origines diverses. Ces personnes ont été recrutées par le biais d'une publication sur Facebook. Elles devaient donc correspondre aux critères d'âge, de situation et devaient accepter de répondre à quelques questions lors d'un entretien.

La population s'est ainsi constituée de :

1. Antoine, homme de 22 ans, né en Belgique. Sa mère est belge et son père d'origine marocaine. Il est étudiant en histoire de l'art.
2. Sarah, femme de 22 ans, née en Belgique. Elle possède la double nationalité. Sa mère est burundaise et son père est belge. Elle est étudiante en sociologie.

3. Victor, homme de 24 ans, né en Belgique. Sa mère est philippine et son père est belge. Il est étudiant en sciences de gestion.
4. Noé, homme de 23 ans, né en Belgique. Sa mère est belge et son père est d'origine coréenne. Il est étudiant en kinésithérapie.
5. Elise, femme de 22 ans, née en Belgique. Sa mère est belge et son père est rwandais. Elle est étudiante en anthropologie.
6. Nalia, femme de 19 ans, née en Belgique. Sa mère est d'origine bangladaise, et son père est d'origine belgo-vietnamienne. Elle est étudiante en mode.
7. Nacer, homme de 23 ans, né en Belgique. Sa mère est belge et son père est marocain. Il est étudiant en actuariat.
8. Constantine, femme de 23 ans, née en Belgique. Sa mère est d'origine belge et slovaque et son père est sénégalais. Elle est étudiante en communication.

2.3. Dimensions clés du guide d'entretien et mises en situation

Sur base de notre cadrage théorique, la grille d'entretien se concentrera sur certaines thématiques principales telles que :

- *le prénom* (sur la question de l'identification et de la transmission) ;
- *l'environnement local* (comprenant l'origine sociale, groupes sociaux, les rapports de proximité, de distance, et de pouvoir) ;
- *le rapport au pays d'origine* (comprenant l'expérience sensible, les représentations, et l'envie d'y habiter) ;
- *le contexte linguistique* (comprenant la facilité de transmission, et le cadre d'un contexte multilingue) ;
- *la transmission intrafamiliale* (comprenant démarche active ou passive de transmission, l'adéquation avec le pays d'origine, les conditions de migration, et la qualité de la relation) ;
- *la socialisation et le regard d'autrui* (comprenant la valorisation de l'héritage, l'identité nationale, l'identité plurielle, l'apparence physique, le traitement différencié, les regards sur soi nuancés, les stratégies d'adaptation ou encore la labélisation du racisme) ;
- *l'identité et le rapport aux origines* (comprenant les ancrages et stratégies d'acculturation, de renonciation ou de revendication, la subjectivité, le bricolage culturel, le degré d'intégration à la vie quotidienne, l'identification pratiquée ou symbolique, l'identité rationnelle et l'identité émotionnelle) ;
- *le style et les préférences* (style vestimentaire, utilisation des réseaux sociaux, le type de musique, le type de radios écoutées, le type de littérature ou encore le type de décoration).

De plus, chaque entretien s'est terminé sur des mises en contexte (voir *Grille d'entretien*, p. 86). Ce sont des situations fictives auxquelles la personne interrogée a été invitée à réagir en se mettant à la place du personnage principal. Celles-ci se concentrent sur cinq thèmes : *l'accent* ;

l'utilisation de termes péjoratifs ; les blagues stéréotypées et l'entourage ; les stéréotypes positifs ; et la question de l'amalgame culinaire. Le but étant de les renvoyer quelque part à des situations de la vie quotidienne, afin d'observer leurs réactions, mais également quelles prises de position cela peut-il susciter au niveau de son identification culturelle. Et ainsi dégager certaines dynamiques propres de leur position. D'un point de vue relatif, cela permettra aussi de mettre en lumière le fonctionnement de la société dans laquelle nous sommes.

2.4. Conditions de déroulement des entretiens et retours réflexifs sur ceux-ci.

Les entretiens ont été réalisés entre janvier 2019 et janvier 2020. Ils se sont déroulés en veillant à ce qu'ils se passent dans les conditions les plus optimales. Ils se sont réalisés dans le respect de certaines modalités : l'anonymat leur était assuré, et ils étaient informés sur la nécessité de devoir enregistrer leurs propos. Il leur était chaque fois proposé de choisir un lieu dans lequel ils se sentaient à l'aise d'aborder ces sujets. Le cas échéant, je leur proposais de réaliser l'entretien chez moi, en lieu calme.

Dès le début de l'entretien, je leur propose de réaliser une activité. Ce premier module vise à recenser la représentation des normes et des valeurs que les participant·e·s se font de leurs cultures respectives. C'est intéressant dans la mesure où cela permet de prendre le temps nécessaire pour s'imprégner de la réflexion. Le fait de marquer le temps pour réfléchir, mais aussi synthétiser ces pensées permet une structuration mentale plus claire, plus précise et plus complète. Cela permet la construction et la cristallisation quelque part des représentations du participant·e. Ce qui est très important car ça permet d'avoir un point de départ conséquent pour la suite de l'entretien.

Néanmoins, lors de l'entretien, certaines difficultés se sont aussi présentées. Par exemple, il était prévu dans le guide d'entretien de poser plusieurs questions sur le style et les préférences vestimentaire, musical, audiovisuel, etc.) des participant·e·s. L'objectif était d'identifier le sens qui était donné à ces pratiques, afin d'en tirer d'éventuelles conclusions au niveau de leur appartenance culturelle. Ces questions avaient été placées en fin d'entretien afin de pouvoir se concentrer sur des questions plus complexes dans la partie centrale. Cependant, les entretiens devenaient parfois longs pour certain·e·s, ce qui se faisait ressentir dans leurs réponses. Je n'ai donc pas eu l'occasion de creuser davantage la signification qu'ils accordaient à ces pratiques. Les réponses se présentent donc généralement comme une liste de leurs intérêts particuliers, mais sans explications sur la dimension symbolique qu'ils leur confèrent. La récolte de ces données ne permet donc pas d'établir des pistes d'analyses, mais cela serait très intéressant et pertinent de creuser cette dimension par la suite.

De plus, lors de la création de la grille d'entretien (supposément ciblée vers les jeunes adultes allant jusqu'à 35 ans), l'objectif était de s'intéresser également à la dimension de transmission vers la génération future. Cependant, cette enquête se concentrant davantage sur une population d'étudiants, cette dimension n'a pas été particulièrement intéressante de ce point de vue-là. Cela semble peut-être trop tôt dans leur étape de vie pour qu'ils se soient déjà réellement posés la

question de la démarche de transmission. Certaines pistes d'interprétations pourront être creusées, mais cela ne semble toutefois pas représenter des résultats saillants.

Principaux résultats

I. Famille

1. Parents

Au niveau de la qualité de la relation entretenue avec les parents, sont ressortis plusieurs positionnements. Il y a dans un premier temps trois participant·e·s qui entretiennent de bonnes relations avec leurs deux parents :

- Victor, né en Belgique, d'origine belgo-philippine entretient notamment avec son père une relation de confiance, de respect mutuel. Ils partagent également des projets communs d'un point de vue entrepreneurial. Ils échangent notamment beaucoup à propos de divers sujets, tous deux très à l'écoute. Son père belge lui a transmis des valeurs de courtoisie, de politesse, de respect, de bienséance, d'ambition et de sensibilité. Avec sa mère d'origine philippine cependant, c'est plutôt une relation de complicité et de confidentialité. Ils partagent également beaucoup lors de discussions très personnelles. Ils entretiennent également ensemble un lien privilégié, car il est le seul du noyau familial à avoir rencontré la famille élargie de sa mère, et à s'être rendu au pays de ses origines. Elle lui a transmis des valeurs de partage, d'entraide, de don de soi et l'esprit de famille.
- Le second participant est né en Belgique, d'origine belgo-coréenne. La mère de Noé est belge et aurait arrêté de travailler à sa naissance afin de passer la majeure partie de son temps avec ses enfants. Il y avait une réelle volonté de partage et de présence, ils étaient très proches. Elle est décédée d'un cancer il y a aujourd'hui une dizaine d'années. Il est très proche et très respectueux vis-à-vis de son père d'origine coréenne également. Le décès de sa mère le pousse quelque part à grandir très vite. Ce qui fait que leur relation père-fils se fait plutôt sur un rapport d'égal à égal, ils se soutiennent mutuellement. Il a grandi dans un environnement avec des valeurs telles que la confiance en soi, la famille, l'importance de pouvoir compter sur les autres, la présence, l'ouverture, la communication, le respect et la politesse (surtout dans la culture asiatique).
- Elise née en Belgique, entretient quant à elle une très bonne relation avec sa mère qui est belge. Elles sont assez similaires selon elle. Néanmoins « *à petite dose* », car il arrive que « *ça pète parfois* ». Avec son père d'origine rwandaise cependant, c'est une relation plus pudique, qui s'expliquerait selon elle par l'éducation qu'il aurait reçue. Elle a grandi dans un milieu prônant des valeurs telles que l'entraide, le respect, l'écoute et le

partage. Elle explique avoir grandi avec beaucoup de libertés sans restriction « *hors normes* ».

Selon Pitchouguine (2007), il semblerait que la qualité de la relation au niveau intrafamilial occupe une place très importante dans le processus d'identification et le sentiment d'appartenance. Le fait d'entretenir des liens avec ces personnes permet alors de se rattacher à un modèle, à une figure spécifique commune. Cela facilite manifestement l'appropriation de la culture d'origine.

Ensuite, il y a trois participant·e·s qui ont de bonnes relations avec leur mère, mais entretiennent d'autre part des rapports plus compliqués avec leur père. Il serait intéressant ici de questionner quelque part l'influence du rapport de genre dans la conception des rapports familiaux. Il semble que dans les trois cas présents, les relations compliquées soient celles entretenues avec le père.

- Nalia est née en Belgique, sa mère est d'origine bangladeshi et son père belgo-vietnamien. Elle s'entend bien avec sa mère. Elles ont déjà eu des périodes difficiles, où l'entente pouvait s'avérer compliquée. Selon Nalia, sa mère aurait tendance à être une « *maman poule* », mais celle-ci semble aujourd'hui lui laisser davantage de place pour se développer, s'épanouir. Cela lui laisse alors l'opportunité de mieux revenir pour parler, discuter et échanger beaucoup. Elle lui aurait transmis des valeurs telles que la solidarité, le soutien, l'importance de la famille, se réunir au moment des repas. Son père quant à lui, lui aurait transmis le respect de la nature. Elle explique avoir entretenu avec lui une relation très fusionnelle. Mais suite à la séparation des parents, elle est partie vivre quelque temps avec lui. Selon elle, cela ne se serait pas très bien passé et cela aurait « *pété* » entre elles-eux. Aujourd'hui ils ne se voient plus beaucoup.
- Nacer est né en Belgique, d'une mère belge et d'un père d'origine marocaine. Il explique que son père aurait été un peu moins présent après le divorce de ses parents. Selon lui il buvait un peu, et aurait eu quelques moments de violence. Il a donc coupé les ponts avec lui pendant près de trois ans. Aujourd'hui, et ce depuis qu'il est arrivé à l'université, ils reprennent contact. Ils se revoient et partagent certaines activités comme le football ou la chasse aux champignons. Nacer semble avoir occupé une position tiraillée entre ses deux parents à la suite du divorce. Sa mère aurait beaucoup travaillé suite au divorce pour subvenir aux besoins de ses trois enfants. Il éprouve beaucoup de respect pour elle et accorde une importance toute particulière à lui accorder du temps. Elle lui aurait transmis de bonnes idées, sa joie de vivre, et une bonne ambiance.
- Constantine née en Belgique, est très proche de sa mère, qui est belge. Elles s'entendent très bien, elles se voient ainsi plus ou moins tous les mois. Elle lui aurait transmis des valeurs telles que l'écoute de son corps, de ses sentiments, la douceur, la créativité et le respect. D'autre part, elle n'a jamais vécu avec son père, qui est d'origine sénégalaise. De manière générale, ils ne seraient pas trop en contact. Selon elle, ils entretiennent des rapports compliqués, ils auraient du mal à se comprendre et il serait apparemment souvent absent. Il lui aurait transmis des valeurs de sérieux, de politesse et de bienséance.

Cette dernière explique que le fait d'entretenir des rapports compliqués avec son père, influence manifestement le rapport qu'elle a vis-à-vis de ses origines paternelles.

- Constantine : *« J'ai quand même des problèmes d'identité vis-à-vis de mes origines. Parce que j'ai des contacts très compliqués avec mon père. Il a été souvent absent. Ou en tout cas pas très souvent là. Un peu par période on va dire. Du coup, vis-à-vis de ça, c'est quand même bizarre de porter une couleur que tu n'as pas vraiment intégré comme ça. Donc je pense que vis-à-vis de ça, je suis un peu perdue. »*

Aussi, elle semble associer l'état d'esprit de son père à celui de la culture sénégalaise. D'un point de vue psychologique, elle considère qu'avec son père et dans le cadre sénégalais, elle n'a pas autant la possibilité de s'exprimer, de donner son ressenti. En plus de cela, sa mère étant thérapeute, elle explique être fort stimulée à ce niveau-là, ce qui peut quelque peu entrer à l'encontre d'une certaine pudeur sénégalaise. Elle explique donc se trouver dans une situation d'ambivalence.

- Constantine : *« Je suis un peu entre les deux, même si je suis du côté de ma mère. Mais c'est compliqué, parce que le père je veux dire... fin la mère aussi, mais je trouve que le père, c'est quand même une partie de moi que je pense devoir écouter. Et du coup c'est un peu controversé en moi quoi. »*

Ainsi donc, la qualité de la relation entretenue avec la ou le parent d'origine étrangère occupe un poids important dans le processus d'identification culturelle. En effet, c'est à travers lui que se fait dans un premier temps la transmission des référents culturels, que ce soit au niveau des valeurs mais aussi dans les manières d'être, de penser et d'agir. On observe aussi par extension que l'éducation reçue ainsi que l'adéquation avec les valeurs de vie y occupe également une place déterminante. Effectivement l'éducation et les valeurs que lui auraient transmises sa mère semblent ne pas se coordonner avec celles du père. Il semble également difficile pour elle de faire abstraction de ce lien de filiation, ce qui peut expliquer le tiraillement de sa position, et la difficulté de trouver un équilibre.

D'une certaine manière, Caneva et Ambrosini (2012, p. 126) expliquent qu'il arrive que les *« attentes des parents et des enfants risquent d'être déçues et source de conflits »*. C'est-à-dire qu'il y a d'un côté les parents qui ont la volonté de transmettre certains codes, valeurs et comportements propres à leur culture d'origine, et de l'autre, il y a les enfants qui se trouvent dans un contexte de vie totalement différent, qui nécessite une adaptation. La transmission culturelle des parents aux enfants n'est donc pas un parcours linéaire et prévisible, elle peut parfois amener des affrontements (Dion & Dion, 2001, cités par Caneva & Ambrosini, 2012).

Ensuite, deux des participant·e·s auraient grandi avec leur mère, sans vraiment avoir de contact avec leur père. Ici se pose également la question de l'influence des rapports de genre dans la conception familiale.

- Antoine est né en Belgique, d'origine belgo-marocaine a donc grandi avec sa mère qui est belge. Ils entretiennent ainsi une relation très forte, exclusive. Il décrit sa mère comme une personne au sang chaud, franche, mais très gentille et bienveillante. Elle lui aurait transmis des valeurs d'autonomie, de politesse, de bienséance, le fait de tenir ses engagements, l'intégrité et le respect de la culture. Il n'aurait jamais connu son père qui est d'origine marocaine et aurait très peu d'informations à son sujet.
- Sarah est née en Belgique, aurait grandi avec sa mère burundaise d'origine, mais qui possède la double nationalité, et elles entretiennent une relation très proche. Elles ont tendance à partager leurs idées et réflexions de manière assez ouverte. Elle lui aurait transmis des valeurs de partage, de famille, de solidarité, de générosité et d'honnêteté. Son père belge quant à lui est décédé en 2008, mais n'auraient pas vraiment entretenu de relation proche. C'était quelqu'un de très solitaire selon elle. Mais elle explique ne pas ressentir de rancœur à ce niveau-là.

Dans le cas de Sarah, c'est son père qui est d'origine belge. On ne peut pas dire qu'elle ne considère pas ses origines belges, par le fait qu'elle n'ait pas entretenu de relation très proche avec son père. Elle considère ses origines belges, mais plutôt par le biais de son expérience vécue en Belgique et des influences que cela a pu avoir sur sa manière d'être. Mais son père ne semble pas avoir occupé une place déterminante dans la transmission et dans sa manière de se positionner par rapport à la culture belge.

Dans le cas d'Antoine, on observe que l'absence de relation avec son père d'origine marocaine influence considérablement son sentiment d'appartenance. Ce qui le différencie du cas de Sarah, c'est le fait que ce soit son père (et non sa mère avec qui il a grandi) qui est d'origine différenciée. Ici donc, ses référents culturels semblent être essentiellement rattachés à la culture belge. Par exemple quand on lui pose la question de savoir quelles sont ses origines, il répond :

- Antoine : *« Je m'en moque un peu en fait. Je réponds, je suis un peu mal à l'aise. Je réponds : oui je suis ça. Mais ça m'est un peu égal ».*

Par rapport à la culture marocaine, il dit *« ne rien avoir avec ça »*. Il le précise généralement, ce qui fait que les gens n'ont alors pas d'attentes envers lui. Ainsi donc, le fait de ne pas avoir de relation avec son père d'origine étrangère influence drastiquement la connaissance qu'il peut avoir de la culture marocaine. Et par extension cela modifie son processus d'identification et le rapport qu'il entretient à ses origines.

2. Famille élargie

Au niveau de la famille élargie, sont ressortis trois situations. La première est celle où les participant·e·s ont déjà eu l'opportunité d'avoir un contact avec leur famille élargie en Belgique.

- Antoine n'a pas de contact avec sa famille élargie du côté paternel. Il entretient donc des contacts avec sa famille élargie du côté maternel d'origine belge essentiellement.

- Elise entretient d'un côté des relations avec sa famille maternelle. Ils sont 9 cousin·e·s avec qui elle a fréquemment des contacts et sont assez proches. Il y a pas mal de métissage également, notamment des origines marocaines et guadeloupéennes. Ils entretiennent des relations au contact assez privilégié, de type interpersonnelles. Du côté paternel, ils se regroupent généralement à l'occasion de fêtes de famille (qui regroupent également des ami·e·s de la famille). Ce sont des événements où ils partagent le repas, dansent et discutent beaucoup. Ils se voient essentiellement à des événements familiaux. C'est une relation plutôt de type groupale.

Dans le cas de Antoine, c'est intéressant de voir que l'absence du père entraîne quelque part une valorisation de la famille maternelle, entre autres via ses cousins. Ils représentent ainsi ses modèles masculins proches. Il y a une réelle volonté de leur ressembler. L'absence du père comme étant la seule figure familiale représentant la culture marocaine, l'identité « blanche » d'Antoine prend alors le dessus dans la manière dont il se perçoit. On constate ainsi fortement l'influence du contexte de transmission dans le processus d'identification culturelle.

- Antoine : *« J'ai pas eu de père, donc j'ai pas eu d'homme etc. Et donc quand je voyais mes cousins, j'étais là : oh mes cousins trop stylé. Et donc j'étais là : je suis pas comme eux, ça me saoule. »*

Dans le cas d'Elise, il est intéressant de voir que les liens tissés et les contacts fréquents en Belgique avec la famille élargie du côté du père migrant permettent et facilitent le développement d'une appartenance commune. Breviglieri (2001) parle notamment d'identification communautaire. Par exemple certaines de ses tantes manifestent des attentes particulières à propos des études et le mariage de l'interrogée. Selon elle, ce sont des personnes assez spéciales, assez excentriques, ce qui peut quelque peu expliquer leur attitude. Néanmoins, elle observe une vision assez centrée de la part de sa famille élargie. Ce qui donne parfois lieu à des pressions relatives pour qu'elle corresponde à ce que connaît la famille comme parcours de vie. C'est au départ d'une bonne intention, d'une volonté d'inclure dans le schéma familial. Toutefois, le noyau familial de l'interrogée demeure plus ouvert à ce niveau-là. Ses parents savent, connaissent la particularité de la situation d'Elise. Ils lui laissent la liberté de savoir où elle veut aller, quel chemin elle décide d'emprunter. C'est intéressant également de souligner que l'interrogée a encore de la famille résidant au Rwanda. Elle a notamment eu l'occasion de les rencontrer lors de son voyage là-bas. Cela nous permet ainsi de faire la transition avec le deuxième type de situation familiale.

La deuxième situation est celle des participant·e·s ayant de la famille élargie en Belgique, mais également de la famille dans le pays des origines, et ils s'y seraient déjà rendu une fois.

- Elise a donc bien de la famille en Belgique d'origine belge et d'origine rwandaise. En parallèle, elle possède encore de la famille au Rwanda et a déjà pu les rencontrer. Elle s'est ainsi rendue dans les collines afin de rencontrer son grand-père. Cela représente donc pour elle une première expérience sensible, palpable.

- Victor entretient donc de bonnes relations avec sa famille paternelle en Belgique. Ils fonctionneraient apparemment selon une éducation plus ancienne, plus « *vieux jeu* ». De l'autre côté, il a déjà pu rencontrer sa famille maternelle. C'était à l'occasion d'un voyage aux Philippines. Il s'entend très bien avec elles-eux, c'est selon lui une relation très respectueuse. Il mentionne également la barrière de la langue qui l'empêche de communiquer de manière fluide avec son grand-père par exemple.
- Nalia entretient de bonnes relations avec la famille du côté de sa mère. Il est important de préciser ici la situation très particulière de la mère de l'interrogée (voir Annexe 14). Celle-ci a donc sa famille adoptive en Belgique, et sa famille biologique au Bangladesh. En Belgique donc, les membres de la famille se connaissent tous bien, se voient régulièrement et se rendent des services de temps à autre. Nalia s'est déjà rendue au Bangladesh une fois avec sa mère notamment (pour qui c'était également la première fois). C'était un voyage très émouvant où elles ont pu rencontrer cette partie de la famille. Du côté paternel, il n'y a pas beaucoup de proximité, ils ne se voient pas autant.

Dans ce type de situation, c'est intéressant de voir que les participant·e·s ont pu faire l'expérimentation physique de leur famille d'origine étrangère. C'est une expérience sensible, palpable de la réalité culturelle de l'autre, qui donne lieu à une relative construction cognitive. Il y a aussi une certaine identification communautaire qui se fait, avec d'autre part une certaine distinction ou différenciation, car chacun·e est quelque part resitué en fonction de son contexte.

Dans le cas d'Elise, elle explique avoir observé une conception plus traditionnelle du partage des tâches chez son père. Cela viendrait selon elle du fait qu'il était l'ainé d'une grande fratrie. Leur mère est décédée aux alentours de ses 12 ans. Ce qui fait qu'il s'est mis à occuper quelque part sa place au sein de la famille, que ce soit au niveau de la cuisine, de la lessive du ménage. Selon elle, il aurait parfois du mal à comprendre qu'il existe d'autres logiques existantes. Ce qui peut notamment être une source de désaccord. L'interrogée d'autre part, de par ses études en anthropologie a appris à questionner l'ordre établi, à remettre certaines choses en question, et à avoir une certaine ouverture. Du coup, face à une vision un peu plus traditionnelle (avec une division sexuelle du travail à la maison par exemple), elle va chercher à le confronter, le provoquer vis-à-vis de certaines questions qui peuvent faire débat (comme le fait de tondre la pelouse, siffler, de sortir les poubelles, ce qui touche à la voiture, etc.). Ce sont certaines choses qui la révoltent parfois, car elle considère qu'elle n'a pas été éduquée de cette manière. Il existe là une influence profonde de sa grand-mère maternelle. Elle aurait divorcé à une époque où c'était peu commun. Elle a ensuite vécu seule. Elle représente donc une figure inspirante pour l'interrogée, un modèle féministe d'indépendance et d'autodétermination. D'une certaine manière, ce n'est pas la vie qu'elle a décidé de mener. Ainsi, Elise va même plus loin. Car au-delà du fait qu'elle construit une forme de savoir sur la culture rwandaise, elle questionne, interroge et cherche donc à susciter la réflexion sur ses évidences.

Dans le cas de Victor, il observe du côté de sa famille philippine leur particularité d'être ouverts d'esprit, leur envie d'aller vers les autres, leur curiosité, mais aussi leur réserve. Il s'est déjà rendu aux Philippines en 2013. Il y est allé durant 2, 3 mois, lors de sa première année à l'université. C'est alors le début d'une relation avec sa famille aux Philippines, notamment ses

grands-parents et ses tantes. C'est ainsi que se fait une prise de conscience par rapport aux valeurs transmises par la mère. En effet, après avoir pu l'expérimenter, V. comprend que ce sont plutôt des valeurs communes à la culture philippine. Son expérience sensible lui permet de relier ensemble certains éléments, plus généralement d'avoir une réflexion par rapport à son appartenance.

La troisième situation est celle des participant·e·s ayant de la famille élargie en Belgique, mais également des contacts plus fréquents avec la famille dans le pays des origines.

- Sarah entretient de bonnes relations avec sa famille élargie du côté de sa mère. Ils ont des contacts fréquents, notamment en fonction de certaines occasions particulières comme des fêtes de famille. Et ils communiquent régulièrement ensemble via un groupe privé Whatsapp. Elle se rend fréquemment au Burundi, elle essaie d'y aller tous les deux ans durant les vacances. En plus de cela, il y a également d'autres événements familiaux qui créent l'occasion. Des événements tels que les mariages, les enterrements, etc. Cela représente pour elle un lieu de rassemblement, de retrouvailles avec la famille.
- Au niveau de la famille élargie de Noé, elle est selon lui assez inexistante. Du côté belge maternel, le divorce des grands-parents a causé pas mal de tensions. Il est assez proche de la grand-mère, étant donné qu'ils (son frère et lui) la voyaient tous les weekends quand ils étaient enfants. Du côté paternel, le père de N. ne s'entend pas beaucoup avec ses sœurs adoptives. Noé ne voit donc pas beaucoup ses tantes, ni ses cousin·e·s. Mais il voit encore les grands-parents. Ainsi donc, « *on est très famille, mais famille proche. Donc mon frère, mon père en gros* ». Son père ayant été adopté, ils se rendent donc parfois en Corée du Sud, pour du tourisme, mais aussi afin de faire certaines recherches sur les parents biologiques de celui-ci. Il y serait donc allé 3 fois. Ainsi, il mentionne une personne importante là-bas, son parrain. Il aurait rencontré le père de Noé durant ses études, et serait reparti par après en Corée. Noé et lui se ressemblent assez fort du point de vue du caractère. Ils sont si proches qu'il le considère comme faisant partie intégrante de sa famille, tout « *comme sa maman qui est ma grand-mère* ».
- La famille paternelle de Nacer est originaire de Casablanca, au Maroc. C'est une très grande famille, plus d'une centaine de personnes étalées sur deux générations. Ses grands-parents vivent également là-bas. Il explique qu'il avait l'habitude d'y aller tous les ans, pour les vacances, dans l'appartement de son père.
- Constantine n'est pas très proche de sa famille, ils n'entretiennent pas beaucoup de relations. Les plus proches sont éventuellement ses cousin·e·s, car ils se suivent sur Instagram par exemple. Ils likent mutuellement leurs photos et publications, ce qui leur permet d'être relativement en contact. Mais ils ne s'appellent pas, ils n'ont pas beaucoup de contacts. Certain·e·s vivent en Thaïlande, en France, aux USA et en Belgique. Elle s'est déjà rendue 4 fois au Sénégal avant ses 10 ans, à l'occasion des voyages en famille. Elle n'y est pas retournée depuis. Les personnes importantes là-bas sont entre autres ses cousin·e·s. Mais aussi son parrain décédé il y a 10 ans.

Dans le cas de cette troisième situation, il est possible de constater l'acquisition d'une connaissance sur la culture d'origine qui passe au travers de l'appartenance familiale et par

l'expérimentation physique du pays des origines. Effectivement, les parents, ainsi que la famille élargie sont les premiers lieux d'apprentissage de la culture d'origine. Le milieu intrafamilial contribue indéniablement à la construction d'un savoir cognitif de leurs cultures respectives. Et ainsi par extension, il peut favoriser grandement l'identification culturelle et le sentiment d'appartenance.

Dans le cas de Noé, la transmission intrafamiliale de la culture coréenne passe au travers de son parrain. Effectivement, il semblerait qu'en l'absence de relations familiales de filiation, celui-ci intervienne comme un référent proche de la culture coréenne. De plus, Noé et son père sont tous deux très attirés par la culture asiatique dans son ensemble. Aujourd'hui, l'interrogé considère qu'il est le membre de la famille qui s'y connaît le plus à propos de la culture coréenne. Ainsi, il est déjà arrivé qu'il serve d'intermédiaire pour son père en Corée. Notamment pour traduire certaines caractéristiques culturelles qu'ils avaient là-bas.

Dans le cas de Nacer, il mentionne une réelle volonté de faire partie du groupe, d'en être intégré, d'être impliqué dans ce mode de vie auquel il appartient. Cette appartenance à cette culture marocaine semble se faire quasi pleinement par le biais de son père. Ou en tout cas, du point de vue de la vie quotidienne, elle passe principalement par lui. Mais le fait d'avoir pu expérimenter cette culture et d'avoir tissé des liens avec la famille élargie au Maroc même permet le développement d'une identité culturelle plus forte.

- Nacer : *« J'essaie de me fondre dans la culture, j'aime bien et je kiffe vivre comme un arabe. Parce que ouais, quand je vais chez mon père, c'est le Maroc quoi. On prend le thé, on mange des tajines, on a bouffé de la tajine, et j'adore trop le tajine ! J'adore trop le couscous, tout ce que ma belle-mère elle fait, c'est toute une culture que je kiffe aussi sur le côté. Fin voilà, au final, t'as quand même aussi envie de te fondre dans la masse. Si t'aimes bien ça, ben t'as aussi envie d'en faire partie. »*

A propos d'un éventuel retour au pays de ses origines, le Sénégal, Constantine explique :

- Constantine : *« D'un côté j'ai peur, parce que j'associe vraiment tout le côté de mon père à son pays. Du coup j'ai trop peur qu'en retournant là-bas... J'aimerais vraiment y retourner, mais j'ai trop peur déjà, de me sentir enfermée, de ne pas pouvoir faire ce que je veux, d'être jugée, fliquée. »*

En fonction de son expérience personnelle avec son père, elle émet l'éventualité d'être déçue. Elle considère son père comme étant quelque part trop rigide, trop cartésien. Ainsi, à l'image de ses expériences passées, elle suppose qu'il serait possible qu'elle se retrouve dans un environnement laissant peu de place à l'amour et l'acceptation. Cela pourrait notamment s'expliquer selon elle par une certaine pudeur sénégalaise.

Ainsi, l'environnement intrafamilial semble représenter le premier lieu de familiarisation et d'apprentissage sur la culture du pays d'origine étrangère. La construction cognitive influence ainsi indéniablement le rapport qu'entretiennent les enfants de couples mixtes avec leurs

origines. Celle-ci influence alors les questionnements internes et la quête identitaire des enfants de couples mixtes. Comme nous avons pu le voir, il arrive même que des participant·e·s manifestent des désaccords vis-à-vis de certaines conceptions du monde de leur culture d'origine. On observe ainsi une des premières manifestations de l'ambivalence de leur situation.

II. Langue

De manière générale, la Belgique occupe une position géographique au carrefour des axes culturels et économiques de l'Europe Occidentale (Baeten & Verdoodt, 1984). Ainsi, la connaissance de plusieurs langues y représente un atout très appréciable. Cela vient notamment du fait que le pays reconnaisse en son sein l'utilisation de trois langues, le français, le néerlandais et l'allemand. Le caractère plurilingue du pays permet ainsi « *l'éventualité que des élèves soient confrontés à diverses langues dans leur environnement quotidien* » (Baeten & Verdoodt, 1984, p.7). La diversité linguistique en Belgique est davantage considérée comme un atout qu'en France par exemple. Ainsi en comparaison, leur incorporation sociale, et leur apprentissage des langues y semble facilité. La transmission culturelle au niveau linguistique dans les familles mixtes résulte ainsi de deux dimensions : la dimension politique et l'influence des facteurs individuels (Fresnoza-Flot, 2018).

Dans tous les cas, les participant·e·s semblent pratiquer, ou au moins avoir connaissance de certaines notions dans l'utilisation de trois langues. Que ce soit pour des motivations instrumentales, des motivations intégratives, ou pour un intérêt pour la langue en tant que tel (Baeten & Verdoodt, 1984). L'anglais, comme langue internationale semble occuper une place primordiale. Ensuite le néerlandais et l'allemand dans le cadre d'une Belgique multilingue. Et ensuite l'espagnol.

Au niveau des participant·e·s, il semble ressortir trois positions principales. La première est celle des participant·e·s ne parlant pas du tout la langue de leurs origines. La deuxième, celle de celles et ceux qui connaissent quelques mots, mais qui manifestent leur volonté de l'apprendre. Et enfin, la troisième position, celle d'une participante qui parlait la langue étant enfant, mais qui ne parle plus couramment de nos jours.

Ainsi, la première position est celle des participant·e·s qui ne parleraient pas la langue de leurs origines.

- Antoine : L'interrogé parle le français comme langue maternelle. Il a également appris l'anglais et le néerlandais à l'école. Selon lui, l'anglais est intéressant sur le plan international, et le néerlandais représente une langue importante dans le contexte national belge.
- Nalia : Sa langue maternelle est le français. Elle a étudié l'anglais en immersion durant l'école secondaire. C'est-à-dire que la moitié de ses cours de déroulaient en anglais. Et elle a également été en Allemagne pendant trois mois pour suivre des cours de langue allemande. Elle ne parle pas le bengali, mais elle aimerait bien le parler. D'un point de

vue rationnel, elle pense que ce n'est pas un atout, car ce n'est pas une langue très parlée. Mais d'un point de vue général, elle considère toujours les langues comme un plus.

- Constantine : Sa langue maternelle est le français. Elle parle également l'anglais, qu'elle a appris durant l'école secondaire. Elle parle aussi l'espagnol, qu'elle a pu apprendre dans le cadre de son Erasmus de 6 mois au Mexique, à Guadalajara. Et enfin, elle connaît quelques bases d'allemand.

Il semblerait que la connaissance de la langue d'origine facilite la compréhension et la connaissance de la culture d'origine. Elle permet indirectement une meilleure identification au pays d'origine (Unterreiner, 2015). C'est intéressant dans la mesure où ces trois participant·e·s ne semblent pas entretenir des rapports de proximité avec la culture de leurs origines. Il est donc pertinent de confirmer cette hypothèse. Attention toutefois, car cela ne semble pas être un lien direct de causalité, mais son influence se fait manifestement ressentir.

Ensuite, la deuxième situation est celle des participant·e·s ayant eu l'occasion d'apprendre quelques notions de la langue des origines via leur parent d'origine différenciée. Ils manifestent également tous la volonté d'en apprendre davantage.

- Victor : La langue maternelle de l'intéressé est le français. Il parle également un peu anglais. Il l'a appris à l'école, et certains voyages, notamment celui aux Philippines, lui ont permis de le mettre en pratique. Il connaît aussi quelques formules de politesse, et quelques mots en tagalog. Sa mère lui avait enseigné quelques notions lorsqu'il avait 10 ans. Il manifestait déjà petit l'envie d'apprendre la langue de ses origines. Lors de son voyage aux Philippines, c'est là qu'il a compris que cela représentait une barrière, une contrainte pour communiquer avec son grand-père qui ne parlait pas l'anglais. À côté, il a quelques notions de néerlandais. Il le comprend, mais il a eu un apprentissage très académique, il n'a donc pas eu beaucoup l'occasion de le pratiquer. D'une manière générale il trouve ça important de s'enrichir de différentes cultures.
- Noé : Sa langue maternelle est le français. Il a appris l'anglais, l'espagnol et un peu de néerlandais à l'école. Il apprend le coréen un peu durant l'enfance grâce à son parrain. Mais il a aussi la volonté personnelle de poursuivre cet apprentissage, mais les cours de coréen sont difficiles d'accès. Le coréen représente pour lui un atout pour voyager, sachant que c'est un pays de plus en plus important.
- Elise : Sa langue maternelle est le français. Elle a appris le néerlandais un peu en primaire, secondaire, mais également via sa famille aux origines néerlandophones. Elle a également appris l'anglais à l'école, à l'université, et mis en pratique lors d'un échange en Islande. Elle comptait également apprendre le kinyarwanda. Son père lui avait appris quelques notions et quelques mots de la vie courante durant son enfance.
- Nacer : Sa langue maternelle est le français. Il a appris l'allemand comme deuxième langue à l'école. Il n'était pas réellement tenté par le néerlandais à l'époque. Aujourd'hui, il est davantage confronté à l'usage du néerlandais, ce qui le rend beaucoup plus intéressé. Il parle un peu l'anglais, toujours en train de progresser, notamment par le biais de son travail. Il a également des bases en espagnol. Enfant, son père lui parlait également l'arabe à la maison.

Dans le cas d'Elise, elle considère le fait de parler la langue de ses origines comme un atout. Cela permet l'ouverture vers la culture, ça permet de mieux la comprendre, d'y avoir accès. Elle formule une volonté personnelle de l'apprendre. Elle dit en avoir voulu à son père de ne pas lui avoir parlé kinya. Elle a conscience de ce qu'elle perd à ne pas connaître cette langue. Cela se manifeste comme une barrière, une contrainte, mais également une perte d'autonomie (par rapport à ses origines, mais aussi aux personnes de sa famille, pour entrer en contact).

- Elise : « *Rien qu'à toutes les fêtes où on allait, on était à table et on ne comprenait rien du tout. Quand t'as besoin d'une traduction en permanence, c'est pas gai quoi.* »

Nacer manifeste aussi quelque part cette frustration de ne pas en connaître la langue arabe. Cela représente pour lui un atout, quelque chose d'important. Il dit même être triste de ne pas pouvoir le parler mieux, car il trouve que c'est une très belle langue. Il ajoute également que cette langue peut également représenter un atout car elle permet d'éventuellement intimider, se défendre. On observe ainsi une certaine utilisation stratégique des projections stéréotypées d'autrui.

La troisième position est celle de Sarah : sa langue maternelle est le français. Elle a également appris l'anglais à l'école. Quand elle était petite, elle parlait couramment le kirundi, grâce à sa mère qui lui parlait tout le temps dans cette langue. Cependant, quand elle est revenue habiter en Belgique, dans une école belge, il leur a été conseillé d'arrêter. Il semblerait que c'était pour une meilleure maîtrise du français, et que parler d'autres langues comprenait peut-être le risque de commettre des erreurs.

- Sarah : « *Je parlais kirundi quand j'étais petite, mais quand on est revenus habiter en Belgique, on était dans une école belge, mais quand on revenait, ma mère nous parlait tout le temps kirundi. Donc on parlait super bien, mais genre on confondait des choses comme des pommes et des poires, mais ce sont des trucs qu'il n'y a pas là-bas et que les profs ont considéré comme grave. Et donc du coup ils ont dit à ma mère d'arrêter de nous parler kirundi et on a tout oublié.* »

Aujourd'hui elle trouve ça triste car elle a l'impression de passer à côté de quelque chose. Elle comprend bien qu'elle n'a pas accès à toutes les subtilités de langage, comme l'humour par exemple. En plus de ça, cela permet de se rapprocher, d'avoir une fonction de connexion sociale. Par exemple, son copain (également issu d'une famille mixte belgo-burundaise) parle également le kirundi, ce qui lui permet de faire la comparaison. Quand ils rencontrent quelqu'un-e qui parle le kirundi, elle constate directement que le contact se fait différemment, et que pour elle, la communication et l'échange se fait plus difficilement.

Ainsi donc, les participant·e·s ayant eu l'opportunité d'apprendre quelques notions de la langue de leurs origines semblent avoir conscience que la langue représente une ouverture principale sur la culture. Il y a une réelle importance de la communication, que la possibilité d'ouvrir le dialogue de manière autonome permet quelque part de se rapprocher à un niveau interpersonnel. Certain·e·s mentionnent même cette non-connaissance comme une perte ou une barrière

quelque part. La langue semble donc bien être une dimension dont l'influence est primordiale dans le sentiment d'appartenance des enfants issus de familles mixtes.

III. Pays d'origine

Pour ce qui est du rapport au pays d'origine, deux situations sont à relever. D'abord celle des participant·e·s ayant eu l'occasion de se rendre au pays d'origine ; et celle des participant·e·s n'ayant jamais eu l'occasion de se rendre au pays d'origine.

Ainsi, la première situation est celle des participant·e·s ayant déjà pu se rendre dans le pays de leurs origines. C'est le cas de sept participant·e·s. Il semblerait que chacun·e d'entre elles·eux ait également eu l'opportunité de rencontrer les membres de la famille élargie. Certain·e·s pour une occasion unique, d'autres pour des séjours plus fréquents.

- Sarah est née en Belgique, elle a ensuite vécu jusque ses 5 ans au Burundi. Ensuite, ses parents se sont séparés, elle est alors revenue en Belgique. Elle se rend encore fréquemment au Burundi, elle essaie d'y aller tous les deux ans durant les vacances. En plus de cela, il y a également d'autres événements familiaux qui créent l'occasion. Des événements tels que les mariages, les enterrements, etc. Cela représente pour elle un lieu de rassemblement, de retrouvailles avec la famille qui lui plaît beaucoup. Elle observe au sein de la culture burundaise l'importance de la politesse, du partage, mais aussi de l'ambition et de l'opportunisme. Plus tard, elle aimerait bien travailler en Afrique. Elle n'aurait pas de préférences, alors pourquoi pas le Burundi.
- Victor s'est déjà rendu aux Philippines en 2013. Il y est allé durant 2, 3 mois, lors d'une période de doutes, un besoin de prise de recul lors de sa première année à l'université. Son objectif était d'apprendre la langue, d'en apprendre un peu plus sur le pays de ses origines, et de rencontrer la famille. Cela représente pour lui un retour aux sources. C'est aussi la construction d'un savoir propre sur sa culture d'origine, sachant que la mère n'en parlait pas beaucoup. Selon lui, c'était pour elle une manière de protéger les deux parties de sa famille. Elle semblait vouloir éviter un choc, du point de vue de la qualité de vie. C'est la raison pour laquelle elle n'a pas voulu mélanger ces deux dimensions. Ainsi, pour lui c'était une façon d'apprendre à connaître ses origines philippines. Ainsi, l'optimisme, la simplicité, les valeurs familiales, le partage et le sourire sont des aspects qu'il remarque, et distingue par rapport à la Belgique qui pourrait selon lui être plus égoïste, égocentrique. Il relate également l'éventuelle influence de la météo, du style de vie. Sachant qu'aux Philippines, les gens auraient un mode de vie moins stressant, plus cool, avec plus de temps pour faire les choses. Par rapport à ça, il explique ne pas savoir si cela lui conviendrait, car il a un rythme de vie très dynamique, il aurait donc peur de s'ennuyer. Il ne sait pas s'il voudrait vivre aux Philippines, néanmoins il garde l'idée en tête. Par exemple s'il veut donner un autre sens à sa vie, adopter un autre rythme de vie.
- Noé s'y est rendu trois fois au total. Dans un premier temps c'était pour le tourisme, pour la découverte du pays. Mais aussi pour aller à la recherche des parents biologiques du père de Noé. Chaque fois qu'ils y retournent, ils ont des indices en plus. Ils en

profitent également pour rendre visite au meilleur ami du père, ainsi que sa famille. C'est un ami de longue date, il était étudiant Erasmus à Louvain-La-Neuve à l'époque, et c'est comme ça qu'il a rencontré le père de N. Il est resté en Belgique pendant une dizaine d'année avant de retourner en Corée. Il est aujourd'hui le parrain de N. C'est difficile pour lui de définir ce que représente ce voyage. Sachant que son père est né là-bas, se rendre sur les lieux dont il est originaire, c'est savoir qu'il a peut-être encore de la famille là-bas. C'est la découverte d'une partie de lui, de ses origines. Il se représente la Corée à travers sa nature, ses paysages, mais aussi les souvenirs avec sa famille (parrain et sa famille). C'est selon lui un pays très ouvert aux étrangers, qui accepte volontiers de partager sa culture, sa proximité, et son respect qui est très important (notamment envers les ainé-e-s). Il apprécie également fort ce certain équilibre entre modernité et tradition. Ce qu'il aime moins, c'est cette manière de se comporter avec beaucoup de réserve, mais aussi ce mode de vie, de travail beaucoup plus intense, plus long et plus stressant. Toutefois il explique bien qu'il aimerait éventuellement y habiter.

- Elise : elle a déjà été une fois dans le pays de ses origines. Au moment de l'entretien, elle compte également s'y rendre dans les mois à venir pour réaliser sa recherche de terrain. Pour elle, ce premier voyage représentait la découverte de ses racines, de l'environnement dans lequel a grandi son père. Elle a même été jusque dans les collines afin de rencontrer son grand-père. Cela représente donc pour elle une première expérience sensible, palpable. Elle a particulièrement apprécié les paysages, les gens, la chaleur, l'atmosphère, la proximité et le fait de rencontrer certains membres de sa famille. Comme par exemple son grand-père, ses oncles, la sœur de son grand-père, mais aussi la fille du parrain avec qui Elise a notamment vécu une partie de son enfance. Aujourd'hui les images qu'elle garde sont celles de femmes en pagne, de peintures, de lever de soleil et de thé chaud avec du lait sur une terrasse. Elle se représente plutôt le pays de ses origines comme un imaginaire sur la culture nationale, d'un point de vue général et non relationnel. Il comprend la famille également, mais sachant qu'ils voyagent beaucoup, dans son esprit ils ne sont pas forcément rattachés au Rwanda. A la question de savoir si elle aurait envie d'y habiter, elle préfère garder l'esprit ouvert. Elle a déjà entendu certaines choses, à propos du fait qu'il existe beaucoup de méfiance, de contrôle et de surveillance sociale par les pairs. Et c'est quelque chose qui la dérange (peut-être en raison de ses référents individualistes européens), mais elle demande à voir comment cela va se passer en pratique.
- Nalia n'a jamais été au Vietnam, cependant elle dit qu'elle aurait très envie d'y aller. De l'autre côté, elle s'est déjà rendue au Bangladesh une fois, dans un contexte bien particulier. En effet, sa tante avait une maladie assez grave, ce qui fait qu'elle voulait réunir toute la famille (dont la mère et l'oncle de Nalia). Ils sont donc tous parti ensemble aller la voir. La mère de N. n'avait donc jamais rencontré sa famille, ses oncles et tantes. C'était donc un voyage très fort, très intense selon ce que Nalia se souvient. Pour l'interrogée, c'était relativement difficile de communiquer car elle avait 12 ans à l'époque, et elle ne savait pas encore bien parler anglais. Pour elle, ce voyage au Bangladesh représente la découverte de ses racines, de ses origines, mais aussi d'une partie de sa famille qui se trouve à l'autre bout du monde. Même si en raison de la différence de langue ce n'était pas simple de communiquer, elle a quand même réussi à

échanger avec elles-eux. Le désir d'entrer en contact et de partager quelque chose ensemble était présent. Elle a donc des souvenirs de beaux et nouveaux paysages, d'un autre mode de vie, de famille, de culture, de volonté d'échanger. Elle explique donc quand même qu'elle ne pourrait pas y vivre. Car c'est un pays super pauvre, où la culture et les modes de vie sont très différents. Ce qui la dérange quelque part, c'est la différence de rapport homme-femme, mais aussi des choix de vie qui se sont en fonction de la famille, des parents, et non en fonction des désirs personnels de l'individu.

- Nacer a déjà été dans le pays, et la ville de ses origines, à Casablanca au Maroc. Son père a notamment un appartement là-bas. Ils avaient tendance à y descendre chaque année en voiture pour les vacances, pour rendre visite à la famille. Il a conscience du fait que cela a marqué son ouverture d'esprit. Le fait d'avoir vu d'autres manières de faire, d'autres manières de vivre qui n'ont rien avoir avec le mode de vie que nous avons ici. Le constat est celui d'une possibilité de vivre complètement différemment. Ce qui lui a déplu là-bas, c'est entre autres la pauvreté, mais aussi l'ingérence. Il mentionne notamment une expérience marquante et surprenante d'une voiture sans frein leur étant rentré dedans à un carrefour. Ainsi, il ne sait pas s'il pourrait y vivre au quotidien, mais évoque l'éventualité d'y avoir un appartement pour finir ses vieux jours.
- Constantine s'est déjà rendue au Sénégal par le passé. Avant ses 10 ans, elle y était déjà allée 4 fois. Mais cela fait longtemps, aujourd'hui, elle n'y retourne plus trop. C'était à l'occasion de voyages en famille. Ces voyages représentent pour elle ses racines, ses origines. Mais aujourd'hui elle explique qu'elle associe quelque part la relation qu'elle entretient avec son père à la culture sénégalaise. Si elle y retournerait aujourd'hui, elle se dit qu'elle reviendrait peut-être déçue. C'est aussi une question de sécurité selon elle, du fait qu'elle soit étrangère, de par sa manière de fonctionner. C'est intéressant, car au moment de l'entretien, elle se pose la question légitime de savoir si oui ou non elle est une étrangère. Elle finit par y répondre que oui, considérant sa manière d'être et de se comporter. Néanmoins, ce qui lui a plu durant ces voyages, c'est l'ambiance, l'atmosphère familiale, le fait que ce soit chaleureux, les petits vendeurs ambulants, le soleil, la mer, etc. Ce qui lui a moins plu en revanche, c'est notamment la pollution causée par une usine tuant les gros poissons de la rivière. A la question de savoir si elle voudrait y habiter, elle répond que oui. Bien qu'elle ne sache pas si elle en serait capable, en raison du mode de vie complètement différent dans lequel elle a eu l'habitude de vivre.

C'est intéressant d'observer que les liens tissés avec la famille, ainsi que les séjours passés en leur compagnie permettent aux enfants de couples mixtes la possibilité d'explorer leur identité plurielle (Tardieu-Bertheau & Lasry, 2018). Manifestement, cet ancrage physique influence le système de représentations que les participant·e·s se font de leur culture d'origine. Ils se construisent alors une base cognitive sur base de leur monde vécu.

Par exemple, Sarah formule une certaine critique de la société burundaise, car c'est une vision qui ne correspond pas aux enseignements que lui a transmis sa mère. Elle a pu le constater en observant des ami·e·s de la famille, ou encore à travers les médias. Il existerait ce qu'elle décrit comme une certaine hypocrisie de la société burundaise, davantage basée sur l'image, sur le

paraître. Elle aurait également une conception du travail comme ayant « *des bons et des mauvais métiers* » (ce qui résulterait d'une méconnaissance selon Sarah). Ce n'est pas forcément le cas de sa famille là-bas. Celle-ci est différente, elle a une mentalité bien distincte parce qu'elle fait partie de ce qu'elle estime être les 10% assez aisés financièrement. Ainsi donc, selon elle, elle ne connaît pas vraiment la réalité du quotidien au Burundi. Elle a conscience d'un certain décalage par rapport au reste de la population burundaise et de la particularité de sa situation.

Dans le cas d'Elise, cette expérience lui aura permis de déconstruire l'imaginaire qu'elle avait sur le Rwanda, et de s'en construire un nouveau qui correspond mieux, notamment grâce à des éléments concrets. Cela lui permet de mieux savoir d'où elle vient, mais aussi où elle va. Son image en était alors plus claire, mais surtout bien différente de celle qui circule via la télévision et les informations. Le fait que c'est un pays qui soit associé à un lourd passé, à de lourds événements, son image peut alors se montrer totalisante.

- Elise : « *Ça a fait énormément de bien. Juste de savoir d'où je viens, de savoir d'où vient mon papa, d'où viennent ses parents, ses grands-parents, de pouvoir le voir en vrai, le sentir, sentir l'atmosphère aussi.* »

A propos de son voyage au Bangladesh, Nalia explique :

- Nalia : « *Le mode de vie est tellement différent, que c'est pas vraiment des choses que t'aime pas... C'est juste que c'est trop différent que pour comparer en fait.* »

C'est intéressant de voir qu'elle adopte une attitude d'ouverture, une vision plurielle sans jugement de valeurs vis-à-vis d'une partie de sa personnalité, de son identité. Toutefois elle dit également :

- Nalia : « *Pour une personne occidentalisée, je pense que personne n'aurait envie d'aller vivre au Bangladesh quoi.* »

C'est intéressant de voir qu'elle arrive à se situer de manière neutre quelque part. Elle comprend bien le contexte et les positions de chacun·e·s, tout en se situant personnellement par rapport à ce mode de vie différent du sien. C'est donc la construction d'un savoir propre qui reconnaît les positionnements de chacun·e·.

Dans le cas de Nacer, il a conscience que ses expériences au Maroc ont profondément influencé sa manière d'envisager le monde. Il rendait souvent visite à ses grands-parents qui vivent à Casablanca, au Maroc, dans le quartier le plus chaud. Il décrit une maison sans toit, assez rudimentaire. A ce propos, il dit :

- Nacer : « *C'est assez rudimentaire. Et c'est ça aussi que j'ai envie de transmettre. Ça a marqué mon ouverture d'esprit parce qu'au final, on a vu d'autres choses. On a vu d'autres façons de vivre et tout.* »

Il explique ainsi avoir conscience du fait que cela a marqué son ouverture d'esprit. Le fait d'avoir vu d'autres manières de faire, d'autres manières de vivre qui n'ont rien avoir avec le mode de vie que nous avons ici. Le constat est celui d'une possibilité de vivre complètement différemment, basé sur d'autres coutumes. C'est intéressant, car il mentionne également l'importance de transmettre cela à son tour.

Ainsi donc, on observe l'importance de cette dimension corporelle-affective (Breviglieri, 2001) dans le processus d'identification. Celui-ci se fait alors d'une manière plus intense, plus marquante lorsqu'il passe par le médium de l'expérience sensible. On observe également la construction d'un savoir général propre plus approfondis sur la culture d'origine. Celui-ci se constitue notamment en fonction des expériences subjectives de chacun·e.

Regardons à titre de comparaison le deuxième type de situation, celui où le participant n'a pas eu l'occasion de se rendre dans le pays des origines.

- D'un point de vue général, Antoine explique qu'il n'a pas beaucoup voyagé. Il se compare toutefois aux jeunes d'aujourd'hui qui aiment le voyage et semble pour le coup ouvert au fait de visiter le pays de ses origines, le Maroc. Il n'y a jamais été, cependant, s'il visite un jour le Maroc, ce ne sera pas dans un objectif particulier, en vue d'un certain « *achèvement* ». Mais plutôt pour la découverte du pays, de sa culture et de ses façons de faire. Sa représentation du Maroc se fait au travers de la convivialité, l'esprit de communauté, le sentiment fort d'appartenance, le fait de faire groupe, l'accueil, l'intégration, la rigueur et le respect.

Il n'éprouve pas de fierté particulière vis-à-vis du Maroc et de sa culture. Pour lui, ça lui est égal. Il est vraiment distancé, il n'a pas d'attaches particulières, ni le vécu d'une expérience sensible de ses origines (Breviglieri, 2001). Cela peut expliquer quelque part pourquoi il ne désire pas y vivre, car il n'a pas du tout été élevé avec la culture marocaine. D'une certaine manière il est vraiment dissocié de cette appartenance. Il mentionne néanmoins que s'il visitait le Maroc, il y ferait peut-être des parallèles, il aurait peut-être une réflexion symbolique par rapport à sa relative appartenance.

- Antoine : « *C'est vraiment juste, ouais ce serait plus un voyage culturel, un peu voir tout ce qui se passe là-bas et... Peut-être que parfois je me dirais : ah c'est sympa, ça aurait pu faire partie de ma vie* »

Ainsi, il semblerait que le lien de filiation père-fils soit quelque part indissociable de sa personne. Il occupe une place qui apparaît comme impossible à négliger. Cependant, contrairement aux autres participant·e·s, la dimension affective n'est pas présente. Elle ne permet donc pas d'occuper un rôle dans le processus d'identification communautaire.

IV. Etapes de vie, rejets et surinvestissements

Selo Jean-Marie Barbier, le plus important, c'est de « *s'interroger sur les transformations identitaires que le sujet a connues à travers ses expériences scolaires, sociales et professionnelles, et sur la signification qu'il accorde globalement à ces transformations dans leur environnement social* » (1996, p. 22 ; cité par Gutnik, 2002, p. 122). Cela permet ainsi de faire émerger, de percevoir ce qu'on appelle les dynamiques identitaires.

Au niveau des rejets et surinvestissements culturels, on observe différentes positions en fonctions des différentes étapes de vie des participant·e·s. Il y a tout d'abord les participant·e·s ayant à un moment de leur vie rejeté ou renoncé à l'incorporation d'éléments culturels de leurs origines au sein de leur vie. Ensuite, les participant·e·s ayant au contraire surinvesti l'appartenance à leur culture d'origine. Et enfin certain·e·s participant·e·s auraient adopté une position de double appartenance.

La première position est donc celle de la renonciation :

- Antoine éprouve certaines difficultés à émettre des mots sur ce qu'il a traversé durant l'enfance. Comme nous avons pu le voir précédemment, il semble avoir eu comme modèles ses cousins. L'absence du père comme étant la seule figure familiale représentant la culture marocaine, l'identité « blanche » d'Antoine a alors pris le dessus dans la manière dont il se percevait.
- Nacer explique que le fait d'avoir des origines, d'avoir un prénom à l'image d'un corps visible (Tevanian, 2008) n'était pas quelque chose d'évident à gérer durant son enfance. Il s'en serait bien passé. Il semblerait que ce soit typique de la période de l'enfance selon lui. Le fait de s'embêter les uns les autres pour des débilités, sans réellement comprendre à quoi tout cela fait référence. Aujourd'hui, il dit qu'il a davantage confiance en lui, il a pu faire le point sur lui-même. Il éprouve plutôt de la fierté vis-à-vis de son prénom qu'il considère comme plus original. Grandir selon lui, c'est comprendre qui on est, faire la part des choses.

Lorsque Antoine était enfant, il lui est arrivé de chercher à découvrir s'il pouvait être perçu comme blanc.

- Antoine : « *Quelques fois quand j'étais gosse, j'essayais de voir à quel point on pouvait penser que j'étais blanc. Est-ce qu'on peut penser que je suis blanc ou quoi ? Que j'ai pas trop d'origines, je suis juste un peu bronzé, voilà.* »

Peut-on considérer cela comme un désir d'abstraction ? Comme une forme d'opposition ? En parallèle avec les modèles de ses cousins, il semble pertinent de considérer que c'est une sorte de rejet de ce qui le différencie de ceux-ci. Ainsi donc les origines et la couleur de peau d'Antoine se sont avérées inconfortables vis-à-vis de son identité.

Dans le cas de Nacer, à propos de son prénom, il explique :

- Nacer : « *C'était un nom pas évident à porter. Un peu original et qui a fort suscité dans le temps les conneries des gosses et tout ça. Et quand on était gosses, je me faisais bien charrier là-dessus.* »

Depuis qu'il est à l'université, c'est le début de la mise en avant de la culture marocaine. Par exemple, il fait découvrir entre autres certaines musiques de mariage à ses ami·e·s. Il semble que le fait d'avoir fait la part des choses lui permet de se focaliser davantage sur l'aspect du partage, de l'échange. C'est intéressant de voir qu'il valorise également le métissage du français. En effet, au sein de la culture populaire, certains mots arabes sont utilisés dans le langage de la vie de tous les jours. Il considère ce bricolage comme un apport positif, comme un français étoffé.

- Nacer : « *Dire des trucs en arabe, ça me dérange pas du tout. Je trouve que même, ça étoffe le langage. On utilise aussi des mots en Belgique, genre 'fissa' c'est de l'arabe. Tu me fais ça fissa (rires) ! Et les hendeks !* »

Mais d'un point de vue de sa vie quotidienne, il ne semble pas avoir réellement conservé d'éléments culturels de la culture marocaine. Cette appartenance à cette culture marocaine semble se faire quasi pleinement par le biais de son père. Cependant, il mentionnera tout de même lors de l'entretien sa volonté de s'intégrer, de « *se fondre dans la culture* ». Ainsi, on ne peut pas réellement parler de rejet culturel, mais plutôt d'une sorte de compartimentalisation des pratiques en fonction du contexte d'interaction.

La deuxième position est celle des participant·e·s ayant au contraire surinvesti leur appartenance à culture d'origine étrangère. C'est le cas de Constantine, Noé et Sarah. Les pratiques même de ces surinvestissements seront davantage explicités dans le chapitre 7 sur les adaptations physiques et comportementales.

- Dans le cas de Constantine, elle explique que son rapport à ses origines est toujours en évolution. Mais elle avoue se sentir plus en paix aujourd'hui qu'elle ne l'a été durant son adolescence. Selon elle, grandir, c'est aussi s'accepter. Elle explique par exemple qu'auparavant, elle avait plus de problèmes avec ses cheveux. Elle faisait notamment des tresses, elle lissait ses cheveux pour correspondre à certaines conventions sociales occidentales en matière de beauté. Aujourd'hui elle s'accepte davantage, elle les laisse au naturel, car cela vient de ses racines. C'est intéressant également car elle a l'impression de mettre en avant sa culture sénégalaise aux yeux des autres alors que c'est celle qu'elle connaît le moins.
- Dans le cas de Noé, il explique avoir vécu durant son enfance certaines expériences douloureuses qui sont à l'origine d'une prise de conscience de sa différence.

- Noé : « *Enfant puis beaucoup hein. Parce que quand t'as tes copains de classe qui te disent chinetoque, chinois, truc muche. Oui, je suis rentré quelques fois à la maison en pleurant, alors que je ne suis pas chinois.* »

Il explique l'influence que ce genre d'expériences pouvait avoir sur la manière dont il se voyait. Il mentionne même être parfois rentré « *en pleurs* » à la maison. C'est probablement en raison de cet étiquetage, cette marginalisation faite par certains groupes d'enfants majoritaires. C'est simplement la logique d'inclusion-exclusion d'un

groupe. Ce qui n'est pas exclus du groupe, en est inclus. Et c'est cette exclusion qui peut se retrouver à la source de ce malaise. Surtout durant l'enfance, lorsqu'on n'est pas encore capable de comprendre les enjeux sociaux que cela représente.

- Noé : *« Ces moments où justement on ne perçoit pas qu'on est différent des autres je pense. Notamment l'aspect physique. Je pense que la manière dont on se voit physiquement vient en grandissant. On ne se regarde pas dans le miroir quand on est petits, on n'en a rien à cirer. Donc c'est le moment où quand on découvre ça, c'est parfois un peu blessant, parce que les enfants savent faire les choses hein. C'est à peu près le moment où on se prend des remarques discriminantes alors que voilà, on ne sait même pas encore ce que c'est. Puis en grandissant, ça s'estompe. Nous on se perçoit de plus en plus comme étant différent. Je pense que voilà, ma petite tête d'asiatique, j'y faisais pas attention et maintenant je la vois quand même. »*

Selon lui, cette conscience de la différence viendrait avec l'âge. Ces enfants parfois cruels interviennent comme une sorte de force extérieure qui s'imposerait à lui avant même qu'il ait pleine conscience de lui-même. Avant cela, il serait à l'image de l'enfant, innocent, n'ayant pas connaissance des différents systèmes de régulation de la vie sociale. Comprendre cette différence viendrait donc avec la maturité. Il mentionne notamment deux types de réactions possibles par rapport à cette désignation de la différence : soit le cacher (ce qui devient impossible dans son cas selon lui, de par ses traits physiques) ; soit le revendiquer, choisir d'en faire une fierté (ce qu'il considère avoir fait).

- Pour Sarah c'est à l'école primaire, durant l'enfance que se font les débuts d'une prise de conscience d'une certaine différence. Ces premiers cercles de socialisation hors de la famille représentent alors les premières expériences de l'altérité.
 - Sarah : *« En primaire, trop choquant. Y a un type qui m'a dit : sale négresse, retourne dans ton pays. Je ne savais même pas ce que cela voulait dire. Et c'est ma pote qui m'a dit qu'il fallait que j'aille le dire à la prof. Et les profs étaient trop choqués. »*

Aujourd'hui elle sait que les enfants ignorent la portée de leurs propos, qu'ils répètent parfois simplement ce que disent les parents à la maison. Mais à ce moment-là, elle ne se posait pas beaucoup de questions, et elle ne comprenait pas trop ce qui était en train de lui arriver.

Pendant l'école secondaire, à l'adolescence se sont manifestées les premières difficultés. C'est une période de remise en question et d'instabilité. Le milieu dans lequel Sarah était ne lui plaisait pas, que ce soit au niveau de l'ambiance, les personnes ou la sensation d'être jugée constamment. Ce n'est donc pas toujours facile de s'y retrouver. Elle explique :

- Sarah : « *En secondaire, j'ai surinvesti ma culture burundaise. Parce que j'ai l'impression que c'était ce que les autres attendaient de moi. Vu que j'étais la 'noire de service' on va dire, ben ouais, j'allais rigoler avec ça et... Ouais mais je pense pas que j'en ai rejeté une ou l'autre quoi.* »

Ainsi, intérieurement, elle ne semble pas avoir rejeté ou surinvesti l'une ou l'autre culture. Elle considère bien ses deux appartenances, c'est plutôt au niveau de son « identité pour autrui » que s'est opéré ce surinvestissement.

Ensuite, c'est au moment de l'arrivée à l'université que ces difficultés se sont apaisées pour Sarah. Une prise de confiance d'une part, mais surtout une acceptation de sa double appartenance. L'interrogée oppose ainsi d'une part le milieu universitaire et l'ouverture d'esprit à celui du contexte secondaire, de l'adolescence et de l'ignorance.

Ainsi, cette participante nous permet ensuite de nous pencher progressivement sur le troisième type de situation. Celui des participant·e·s ayant adopté une position de double appartenance, c'est notamment le cas d'Elise, Victor et Nalia.

- Vis-à-vis de ses origines, Elise se définit comme : « *en chemin par rapport à elles* ». Elle fait donc référence à ses origines comme processus. Elles sont non-immuables, changeantes. Racamier dira notamment « *la pensée des origines est un processus, elle constitue un soutien, un tissu sur lequel pourront se dessiner des origines différenciées. Elle garantit l'identité et la continuité* » (Racamier, 1992 ; cité par Prieur, 2007, p. 182). Il existe donc une certaine continuité entre toutes les expériences qui constituent notre quotidien, et celles-ci forgent ainsi notre identité. Surtout au moment de l'entretien. Lorsque Elise est sur le point de se rendre au Rwanda pendant quelques mois, où elle vivra une expérience intérieure sur une longue période. Ce qui marquera et modifiera assurément le rapport qu'elle entretient avec ses origines. Néanmoins, elle éprouve une certaine fierté par rapport à sa double culture, elle a conscience que cela lui ouvre des portes, que cela lui donne un certain accès à une autre vision du monde. Elle explique en avoir une vision essentiellement positive. Elle explique cela notamment par le fait de fréquenter des milieux qu'elle considère comme assez ouverts d'esprit (Louvain-La-Neuve et Bruxelles).
- Dans le cas de Victor, il se sentait presque essentiellement belge à l'école primaire. Il n'a pas vraiment connu de distinction à ce moment-là. Cependant, c'est par la suite que cela s'est distingué, voire même inversé selon lui. A l'adolescence, c'est donc là qu'il vit, ressent davantage cette différence. Il comprend alors qu'une telle catégorisation puisse être difficile à vivre lorsqu'on est jeune, moins stable et moins sûr de soi. Néanmoins, il ne pense pas pour autant avoir réellement connu de traitement différencié, ou du moins, cela n'a jamais été source de malaise pour lui. Il explique toutefois qu'il aurait sûrement rejeté ses origines différenciées étant plus jeune, mais aujourd'hui il comprend que cela venait notamment d'une méconnaissance de la culture philippine. Par la suite, il adopte une position beaucoup plus distancée par rapport à ses origines. Depuis qu'il a rencontré sa famille des Philippines, il se considère beaucoup plus comme une personne métissée, ayant également des origines étrangères. Il mentionne ainsi

l'importance du timing. Selon lui, la découverte de cette partie de son identité s'est faite à un âge où il était assez grand pour pouvoir faire le point et en comprendre les différents enjeux.

- En primaire, Nalia se souvient avoir eu des camarades de classes qui lui faisaient des imitations des yeux bridés, en disant qu'elle était chinoise. Ce sont quelque part les premiers constats de sa différence, de la visibilité de son corps (Tévanian, 2008). Elle ne pense pas que ça l'ait influencé dans la manière dont elle se perçoit. Elle est un peu perturbée tout de même, car elle en vient à poser des questions à ses parents. Ceux-ci la rassurent, et lui expliquent le contexte déterminant de ces interactions. Ils lui expliquent qu'il ne faut pas douter, ressentir de malaise par rapport à sa différence, mais qu'il faut comprendre que cela vient de l'inhabitude des autres, de son entourage. Ces remarques, ou expériences négatives surgissent seulement durant l'enfance chez Nalia. De manière générale, elle a l'impression de n'avoir reçu que des retours positifs, d'ouverture face à ses origines, à sa différence. D'un certain point de vue, il devient intéressant de se demander si cela peut avoir un lien avec le type de personnes qu'elle fréquente. En effet, les groupes qu'elle fréquente se regroupent justement autour d'idées de liberté de penser, de valeurs d'acceptation de la différence, et de bienveillance humaine. Ainsi, elle explique ne pas avoir ressenti de tiraillement entre ses cultures respectives. Elle explique ne pas s'être construite autour de cela. Il devient alors possible d'émettre l'hypothèse que cette relative non-appartenance la pousse quelque part à chercher, à adopter une position plus universelle.

➤ Nalia : « *En fait j'ai l'impression que je ne me suis pas affirmé ou créé autour de mes cultures. Ce n'est pas ça qui a été le fondement de mes valeurs ou... fin ce n'est pas ça qui fait que je m'approprie certaines valeurs. C'est plutôt mon chemin de vie, les personnes que j'ai rencontrées, les écoles dans lesquelles j'ai été...* »

Ainsi, analyser le sentiment d'appartenance des enfants de couples mixtes au travers du prisme des étapes de vie permet d'aller plus loin. Il permet d'observer les changements de position par rapport à la famille et aux origines. Ces différentes étapes font ainsi partie du processus créatif de représentation des origines.

De manière générale, les premières difficultés et questionnements apparaissent durant l'enfance. Cela se fait souvent lors de socialisations secondaires, par exemple au contact d'autres enfants (qui elles-mêmes n'auraient probablement pas eu souvent l'occasion de rencontrer, fréquenter au sein de leur environnement des personnes présentant des caractéristiques phénotypiques et/ou culturelles différentes). Ensuite, à l'adolescence lorsqu'on se cherche, et en fonction de l'environnement dans lequel on se situe, cela peut représenter une période de souffrances et de remises en question. Idris (2009) observe ainsi chez certaines personnes un premier mouvement de renonciation vis-à-vis de d'une partie de leur identité. Il arrive que certain·e·s mettent en place des mécanismes de rejet ou de surinvestissement par rapport à la culture d'origine. Certain·e·s ne se reconnaissent pas du tout au travers de leur culture d'origine étrangère, tandis que d'autres mobilisent des signes de revendication en vue

d'une certaine reconnaissance, ou encore en signe de résistance (Idris, 2009). Avec le temps, ce premier mouvement est parfois suivi d'un deuxième mouvement de double appartenance aux groupes respectifs (Idris, 2009). L'âge adulte semble alors représenter un moment important dans l'adoption et la cristallisation des positions intérieures.

V. Socialisations et regard d'autrui

1. Questionnement sur les origines

La conscience de soi est une dimension primordiale dans ce travail. Celle-ci semble s'articuler, se négocier en fonction d'expériences personnelles, mais aussi en fonction d'influences extérieures. Celles-ci pouvant avoir à leur tour des effets performatifs considérables. Ainsi, il semble que l'apparence physique des participant·e·s ainsi que l'image qu'ils renvoient « *suscite la curiosité sur leur origine ethnico-nationale* » (Fresnoza-Flot, 2018, p.102).

- L'entourage d'Antoine constate généralement qu'il a des origines, mais ils ne connaissent pas toujours précisément. Lorsque l'interrogé reçoit des questions vis-à-vis de ses origines, c'est généralement au départ de son apparence physique que celles-ci se constituent. Il dit que cependant la conversation ne va en général pas très loin, en raison de sa non-connaissance et sa non-appartenance à la culture. Il dit ne « *rien avoir avec ça* ». Il le précise généralement, ce qui fait que les gens n'ont alors pas d'attentes envers lui. C'est intéressant de voir que le fait d'avoir peu de connaissances vis-à-vis de cette appartenance empêche quelque peu l'identification qu'il peut avoir avec la culture marocaine.
- Sarah dit avoir souvent été confrontée à des questions vis-à-vis de ses origines : « *Tout le temps* ». Que ce soit dans le train, à l'université en Espagne, au Burundi, en Belgique, à des soirées burundaises en Belgique, etc. Et c'est toujours au départ de son apparence physique.
- Victor a conscience du fait que son apparence soit plus marquée, qu'il ait une peau ainsi que des traits physiques d'origine étrangère. Selon lui, c'est souvent sujet à interpellation par rapport à son nom de famille. Effectivement, celui-ci aurait une consonance néerlandophone, bruxelloise. Son prénom est également d'origine latine, ce qui peut alors susciter des questions par rapport à ses origines différenciées.
- Noé explique avoir souvent été questionné sur ses origines, au départ de son apparence physique. Lui ne l'aborde généralement pas directement, mais n'a pas de problèmes à évoquer le sujet. Bien qu'il soit à l'aise aujourd'hui, cela s'est déjà montré inconfortable par des petites réflexions, amalgames (par rapport à la Chine, au Japon. Les pays d'Asie étant souvent confondus). Mais il n'a jamais essayé de cacher ses origines pour autant.
- Elise parle de ses origines rwandaises comme quelque chose de visible. Elle ne les présente pas d'un premier abord. Elle n'a pas de problème à ce qu'on lui pose des questions à ce propos si c'est une personne qu'elle connaît. Avec une personne inconnue en revanche, elle n'aime pas trop. Cela semble trop intrusif, trop personnel s'ils ne se connaissent pas du tout.

- Nalia explique qu'il lui arrive de recevoir des questions sur ses origines au départ de son apparence physique, au départ de sa « *tête atypique* » comme elle dit. Elle répond généralement : Bangladesh et Vietnam. On la questionne également sur sa capacité à parler la langue de ses origines. Peut-être comme élément déterminant de l'appartenance.
- Nacer a déjà eu l'occasion de se voir poser des questions sur ses origines, au départ de son physique. Cela « *se voit un peu* » selon lui. Mais c'est surtout l'origine arabe de son prénom qui apporte une sorte de clarification. Il a conscience que son entourage le voit parfois comme étant différent. Toutefois, il est difficile de déterminer physiquement son appartenance. De ce point de vue-là, il semble renvoyer une image diffuse. Il mentionne donc un élément important de clarification : son prénom. C'est cela qui permet de confirmer ou infirmer ses origines arabes. Il explique que de manière générale, les gens comprennent vite qu'il a grandi ici, que c'est la culture belge qu'il a essentiellement apprise.
 - Nacer : « *Ben ils voient peut-être de prime abord que je ne suis pas forcément, que je viens peut-être un peu plus du sud. Mais ils ne savent pas forcément que je suis arabe. Bon, dès que je dis mon nom, là ça confirme un peu la chose. [...] Après voilà, dès que tu parles un peu, c'est la culture qui se met en jeu, ce que t'as appris au final. Les gens se rendent compte que j'ai grandi ici direct (rires).* »
- Constantine est souvent questionnée sur ses origines, au départ de son apparence physique. Elle mentionne également avoir conscience qu'il existe certaines attentes particulières vis-à-vis de ses réponses : les gens attendent une réponse sur ses origines différenciées.

Ce témoignage nous permet ainsi de se pencher sur une autre dimension importante de la socialisation : celui du traitement différencié en fonction des origines des participant·e·s. Certain·e·s participant·e·s auront ainsi eu l'occasion de vivre des expériences basées sur une appartenance commune, d'autres sur des expériences basées sur un rapport différencié, et parfois les deux. C'est intéressant dans la mesure où ces expériences de l'altérité, « *vont petit-à-petit développer une conscience d'eux-mêmes entre 'ici' et 'là-bas' produisant ainsi des regards sur soi nuancés, changeants et ambivalents* » (Fresnoza-Flot, 2018).

2. Traitement différencié

La première situation est celle d'un traitement différencié sur base d'une appartenance commune.

- Antoine mentionne le fait d'avoir pu rencontrer des gens, d'être abordé au travers de cette appartenance commune. Ce n'était pas une expérience négative selon lui. Il explique que certaines personnes inconnues sont ainsi déjà venues vers lui pour s'intéresser à ses origines. Il trouve que cela permet une rencontre plus facile, « *ça aide*

un peu ». Il a donc bien conscience que d'un point de vue extérieur, il peut être perçu comme différent, associé à cette autre culture. Il n'a pas réellement de souvenirs d'une expérience où il aurait été traité différemment en fonction de son apparence. Mais il s'est déjà posé la question de savoir si ça avait pu influencer la manière dont il allait être traité.

- Elise relate certaines expériences où elle se rend dans le quartier bruxellois du Matongé, où elle sera plus facilement abordée que ses amies majoritairement blanches. Ainsi, son appartenance aura permis de faciliter la création de liens avec certaines personnes.
- Pour Constantine par exemple, si elle va dans une « *soirée black* », elle explique qu'elle sera plus facilement intégrée qu'un·e ami·e blanc·he. Il existerait donc selon elle une sorte de complicité qui se construirait sur base d'une appartenance mutuelle.

Ensuite, la deuxième situation est celle du traitement différencié sur base d'une distinction. Celle-ci semble manifestement susciter quelques questionnements chez les participant·e·s dans la manière dont ils se perçoivent. La moitié d'entre elles·eux relateront une sensation qui leur semble commune. C'est le fait d'apparaître comme étranger en Belgique, mais également au pays de leurs origines.

- Sarah : « *Ici je suis considérée comme noire, alors que là-bas je suis considérée comme une blanche* ».
- Victor : « *Aux Philippines comme un belge, et en Belgique comme un philippin* ».
- Noé : « *C'est très marrant, ici en Belgique ils vont me dire que je suis coréen. Et là-bas, ils vont dire que je suis belge. C'est le côté qu'on voit, un peu partout, de l'autre côté où on est.* »
- Constantine : « *Ce qui est marrant, c'est que je dis tout le temps sénégalaise-belge. Ou alors parfois on me demande : c'est quoi tes origines ? Je dis juste sénégalaise, parce que je me doute qu'on me demande ma partie... Mais c'est bizarre quand même. Parce que c'est la partie où je me sens le moins...* »

Il est certain pour Sarah qu'il existerait une certaine ambivalence de l'image qu'elle renvoie. Manifestement, la manière dont elle sera perçue dépend du contexte d'insertion de ses interactions sociales. Dans des milieux particuliers comme l'école secondaire, ou à Barcelone (là où elle étudie actuellement), il se peut qu'elle soit presque uniquement considérée par ses origines burundaises, questionnée sur ses origines, ou encore, il est possible que quelqu'un·e mentionne une ressemblance avec la chanteuse Rihanna. C'est par comparaison physique que se fait la distinction sociale.

Ce genre de réflexions venait souvent de la part de proches de proches (c'est-à-dire que ce n'était pas de la part d'inconnus, mais pas non plus de la part des personnes les plus proches). Quand elle était plus jeune, cela a effectivement fortement influencé la manière dont elle se voyait, dont elle se percevait. Mais aujourd'hui ce n'est plus le cas, elle est plus stable, plus solide vis-à-vis de sa position.

C'est intéressant de noter que quand elle est au Burundi, elle est considérée « *comme une blanche* », elle se fait parfois appeler : « *muzungu* » qui signifie « blanc » au Burundi. C'est entre autres en raison de sa couleur de peau, sa manière de penser, de se poser des questions (même s'il peut y avoir une influence de son choix d'études selon elle), de s'habiller, de se comporter, etc.

Elle mentionne également une autre expérience, durant les secondaires, où elle était amie avec une amie congolaise :

- Sarah : « *Souvent pendant les récréations, j'allais avec ma pote congolaise parce qu'elle me faisait marrer... Fin même, c'était ma pote quoi, j'ai pas de justification à donner. Et à chaque fois mes potes disaient : ouais tu restes avec elle parce que t'es burundaise, elle reste avec toi parce que t'es burundaise, t'as pas de soucis à trainer avec des noirs* ».

Elle était donc considérée comme ayant des facilités à entrer en contact avec d'autres personnes noires, et ce parce qu'elle avait des origines burundaises. Elle pense que cela n'aurait pas été mentionné si elle n'avait pas eu ces origines. Au sein de l'espace public majoritairement blanc, c'est donc le constat d'une association de deux corps visibles (Tevanian, 2017). Comme l'explique la concernée, leur amitié ne s'est pas construite sur base d'une sélection en fonction de la couleur de peau. Elle se fait en fonction des affinités, du partage d'une expérience commune. Partager les mêmes expériences d'altérité, le poids d'un même processus de catégorisation, ou encore l'ouverture d'esprit sont des éléments propres à leur situation. Et l'hypothèse est de dire que ce sont justement ces éléments qui sont à la source de leur rapprochement.

C'est intéressant de voir que d'un point de vue extérieur, cela peut être perçu comme un regroupement relativement exclusif. Cela pose quelque part question lorsqu'on aperçoit la dialectique « inclusion – exclusion ». Ce sont effectivement les deux faces distinctes d'une même pièce. C'est par la constitution d'un groupe que se fait sa délimitation. Et c'est ainsi que ce qui n'est pas compris au sein de ce dit-groupe fini quelque part par en être exclus. Alors c'est par opposition que se constitue le groupe « Autre ». Au fond, le regroupement n'est-il pas simplement la réaction d'une dynamique d'exclusion sociale ?

Dans le cas de Victor, il arrive qu'il se fasse également appeler autrement. Au foot et durant le secondaire, il arrivait qu'il se fasse appeler « *sushi* », ou encore « *Chine/chinois* », « *ping-pong* » ou encore « *Jaune* ». Mais il dira également :

- Victor : « *Mais je n'ai pas de complexes par rapport à ça.* »

Il a donc le souvenir d'avoir été mis dans une case, d'avoir cotoyé des personnes qui à un certain moment qui selon lui ressentaient le besoin de qualifier quelqu'un-e, et le fait est que ça tombait sur lui. Il ne le prenait pas spécialement bien ou mal. D'une certaine manière, c'est intéressant de voir que ce ressenti, cette expérience suscite chez l'interrogé une sorte d'ambivalence du sentiment. Il n'en fait pas une affaire personnelle, cependant d'autre part, il comprend tout de même la mécanique de catégorisation qui s'installe parfois dans les rapports sociaux.

Dans le cas de Noé, ce regard extérieur l'a donc déjà amené à réfléchir à son propre positionnement. Il imagine que c'est une condition que doivent rencontrer beaucoup de personnes issues du métissage. Il arrive qu'il soit pris pour un latino, italien ou encore japonais. Mais en général, il est plutôt perçu comme un asiatique (notamment par son surnom). Mais ça ne lui déplaît pas forcément, il le revendique d'ailleurs. Mais il reconnaît toutefois que cela représente une « *pente glissante* » vers certaines réflexions racistes. C'est toujours délicat, même lorsqu'il s'agit d'humour.

- Noé : « *Ouais en général, on voit les différences avant tout. [...] Effectivement, on remarque toujours l'autre nationalité, où qu'on soit. Les gens reviennent assez facilement dessus.* »

De manière générale, il se sent plutôt intégré (des deux côtés) mais c'est toujours difficile à dire quand les gens reviennent très facilement sur ce qui fait ta différence. Il a déjà eu l'impression de ne pas être traité pour la personne qu'il était. Mais ce n'en était pas récurrent pour autant.

- Noé : « *Par exemple on parle d'institutions asiatiques, j'interviens et on me dit : de toute façon toi t'es asiatique, etc. Par exemple, on ne fait pas référence à l'expérience vécue, mais plutôt aux yeux bridés et à la peau basanée.* »

Par exemple ici, il fait mention du sentiment un peu totalitaire de ce genre de catégorisation. Comment la personnalité subjective, composée d'une sorte de stock de toutes ses expériences (Lahire, 1998), en est réduite à une certaine étiquette. Ce qui peut provoquer une sorte de décalage :

- Noé : « *Ben je me vois beaucoup moins asiatique que les gens me voient* »

Après, il mentionne toutefois qu'il a déjà eu l'occasion de vivre des expériences où son aspect physique suscitait l'intérêt de manière positive. Où cela donnait lieu à un échange, un partage, ce qui est une bonne chose à son sens.

Dans le cas d'Elise, elle a par exemple déjà été questionnée sur ses préférences phénotypiques en matière de fréquentations. Une fois en boîte de nuit en Islande, quelqu'un est venu l'aborder :

- Elise : « *Il m'a demandé si j'aimais les personnes de couleur noire quoi. Et moi ça m'a un peu choquée parce que déjà, c'est quoi cette question ?! Et de deux, pourquoi tu viens juste pour me poser cette question-là (rires).* »

Ainsi, elle avoue avoir été tout le temps, souvent confrontée à des questions vis-à-vis de ses origines. Et c'est généralement au départ de son apparence physique. Ce qui la fait se sentir définie comme noire en Belgique ou comme blanche au Rwanda, c'est selon elle le discours de certaines personnes n'étant pas très ouvertes d'esprit. Elle n'a jamais vraiment eu l'impression d'avoir eu un traitement différencié. Elle remarque que c'est tout de même généralement la partie différenciée qui suscite l'intérêt de son entourage. C'est peut-être en raison d'une certaine logique de désignation, de distinction de ce qui est différent. Elle relate aussi l'importance du contexte majoritairement blanc (bien que interculturel tout de même) comme environnement

normalisé. C'est bien dans ce contexte qu'elle remarque ce qui la différencie. Elle émet aussi l'éventualité qu'à l'inverse (dans un contexte majoritairement noir où elle serait désignée comme blanche), il se pourrait qu'elle ne le remarque pas, car cela lui paraîtrait normal.

Comme explicité précédemment, elle relate certaines expériences où elle se rend dans le quartier bruxellois du Matongé, où elle sera plus facilement abordée que ses amies majoritairement blanches. Mais sinon, de manière générale, elle se sent intégrée en Belgique. Au Rwanda, sachant qu'elle ne connaît pas la langue, c'est un facteur de non-inclusion selon elle. Elle ajoute également que ce n'est peut-être pas seulement la langue, c'est peut-être aussi une question de culture, de façon de penser, de faire famille, de faire couple. Lors de son voyage au Rwanda, elle était accompagnée de sa mère, qui est belge. En raison d'une certaine logique d'association, elles se faisaient alors régulièrement appeler : « *muzungu* », qui signifie « blanc ». Néanmoins, malgré cette ambivalence, les parents de l'interrogée ont toujours adopté une attitude d'ouverture vis-à-vis de cette double culture. Ils lui laissent beaucoup de libertés, mais aussi la liberté d'avoir une réflexion à ce niveau-là.

Dans le cas de Nacer, il n'a jamais vraiment essayé de cacher ses origines. Cependant il avoue également que durant l'enfance, il s'en serait parfois bien passé, ou il aurait bien voulu pouvoir faire sans de temps-en-temps.

- Nacer : « *Ben peut-être quand j'étais plus jeune, où je prenais des 'sale arabe' pour rien alors que moi, là peut-être que j'étais en mode ouais je ne veux pas... ça me fait chier, ça me tombe dessus alors qu'au final, je ne l'ai pas décidé. Moi je suis juste là dans la cour, et lachez-moi avec ça.* »

Il est alors possible de constater que cette imposition extérieure, qui se fait parfois de manière assez violente et exclusive, puisse être à la source de certaines interrogations. Il y a également une certaine dimension importante, c'est le fait que ce soit « *pour rien* », ou « *alors qu'au final, je ne l'ai pas décidé* ». Il fait ici référence à quelque chose de plus grand que lui, qui lui échappe. C'est une approche extérieure, préalablement façonnée par l'intériorisation de certaines attentes sociales stéréotypées. Les enfants écoutent, entendent ce que leurs parents ou leurs proches disent autour d'eux, et finissent par le répéter. Cela semble être un poids difficile à porter, en raison des dérives qu'amène le processus de catégorisation. Lors de certaines situations, il devient alors difficile pour la personne concernée de s'extirper de cette étiquette, de cet ensemble constitué autour de certains stéréotypes, ce qui peut s'avérer assez inconfortable.

Et enfin dans le cas de Constantine, il lui est déjà arrivé de s'imaginer blanche, mais elle n'a jamais vraiment eu envie de l'être. Il semblerait que ce soit plutôt le comportement des autres qui rende la situation inconfortable. Cela provient généralement soit de la part de personnes inconnues, soit de la part de certain·e·s proches. Mais alors, cela se fait plutôt par maladresse. Elle parle notamment d'une amie en secondaire qui lui rappelait constamment sa différence, le fait qu'elle était la seule noire. Ce qui pouvait s'avérer parfois inconfortable pour l'interrogée.

Elle a déjà eu l'impression qu'un certain biais pouvait influencer la manière dont elle allait être traitée, mais elle n'en a pas de souvenirs. Cependant, cela a-t-il déjà eu une influence sur la manière dont elle se voyait ? Oui dans une certaine mesure. En matière de séduction, elle

explique avoir déjà eu l'impression de ne pas attirer les garçons de manière générale, ceux-ci étant davantage attirés vers les blanches. Selon elle, la femme blanche serait comme un idéal, celles-ci seraient valorisées par rapport à la femme noire qui serait la femme la moins respectée du monde.

- Constantine : « *C'est con ce que je vais dire, mais je crois que parfois, j'ai l'impression y a des mecs qui sont plus attirés vers les blanches. Fin j'ai l'impression que la femme blanche, dans l'échelle sociale de l'attraction est valorisée par rapport à la femme noire. C'est vraiment la femme la moins respectée du monde. Mais du coup, c'est quand même un peu ancré. Et du coup, y a des fois, on va à des soirées, et j'ai l'impression que personne ne me drague.* »

Elle en a notamment fait l'expérience lors de son voyage au Mexique, avec ses deux amies blondes qui se faisaient systématiquement draguées, mais elle pas. A force, cette expérience a fini par la rendre triste quelque part, elle était déçue, car il semblait que la dimension visible prenait le dessus. Même pas forcément la beauté, la dimension esthétique en tant que tel, mais plutôt la couleur de peau. Ce collorisme ancré ainsi que les inégalités sociales dont elle a conscience, auront ainsi eu certaines influences comme la dévalorisation et la perte de confiance en soi.

- Constantine : « *Et au Mexique, à un moment ça m'a un peu fait bader, parce que j'étais là en mode, je les voyais un peu comme des racistes du coup. J'étais là un peu en mode : en fait vous vous en foutez totalement que, fin c'est juste une couleur. J'ai l'impression que ce n'est même pas forcément la beauté, c'était vraiment... Mais bon après, on peut tous avoir des genres. Mais c'est juste que pour moi c'était trop bizarre. Donc voilà, c'était un peu badant.* »

Et enfin, il existerait une troisième situation, où les rapports aux autres ne sembleraient pas vraiment être influencés par les origines de la participante.

C'est le cas de Nalia, elle se considère principalement en tant que belge, elle se dit « *hyper occidentalisée* » et qu'elle « *n'agit pas comme une viet ou une bangladeshie* ». Elle a également l'impression que les autres la considèrent aussi comme belge, malgré le fait qu'on voit à son physique qu'elle ait des origines étrangères.

C'est intéressant de voir tout de même que lorsqu'on lui pose la question de ses origines, elle répond directement : Bangladesh et Vietnam. Ainsi, elle répond à la question par ses origines différenciées. Elle ne mentionne pas forcément la partie belge. Il est pertinent de se demander si elle répond quelque part par ses origines autres, c'est qu'elle répond peut-être en fonction de ce qui est attendu d'elle. On cherche à savoir ce qui la différencie de la culture dominante. Ce qui peut éventuellement expliquer cette troisième position, c'est peut-être le fait qu'elle cherche à d'adopter un positionnement plus universel dans l'approche qu'elle a des interactions sociales.

VI. Racisme et construction cognitive

Au niveau des origines, on observe parfois un « *processus par lequel la catégorisation et l'imputation racistes deviennent des référents déterminants dans les interactions sociales* » (Guillaumin, 1972, cité par Eberhard, 2010, p. 484). C'est ce qu'on appelle la racisation, elle implique ainsi « *une structuration mentale préétablie qui attribue un rôle à une caractérisation phénotypique* » (Eberhard, 2010, p.484).

Ainsi, les participant·e·s ont donc bien conscience de l'existence d'un racisme à l'échelle sociétale. Mais qu'en est-il de son implication dans leurs vies quotidiennes ? On observe ainsi deux positionnements principaux. Tout d'abord, celle des participant·e·s qui ne voient pas les choses sous le prisme d'un racisme dominant. Où celui-ci n'est donc pas très présent au sein de leurs vies.

- Antoine a conscience de l'existence d'un racisme sociétal. Toutefois, il éprouve certaines réticences vis-à-vis de la conception du racisme, il essaie de ne pas tout voir avec les « lunettes » du racisme. Selon lui, il semblerait qu'il y ait des différences d'interprétations. Il semble avoir une vision bienveillante de l'humanité. Il essaie de ne pas voir le mal directement, plutôt par élimination et en dernier recours. Il dit y être rarement confronté dans la vie de tous les jours.
- Victor aurait quant à lui expérimenté quelques petites blagues ou remarques racistes, mais toujours dans le cadre humoristique selon lui. La mère de l'interrogé semblerait avoir subi des expériences discriminatives lors de son parcours. Pas forcément par rapport au pays de ses origines, mais plutôt par rapport au fait qu'elle était étrangère. C'était notamment au niveau de l'emploi, ou du recrutement en tant qu'infirmière par exemple, mais pas tant que ça du point de vue de l'entourage social.
- Au niveau de la question du racisme, Elise imagine que son père doit avoir été victime de discriminations. Elle parle notamment du diplôme de celui-ci n'ayant pas été reconnu lors de son arrivée en Belgique, qu'elle considère comme une forme de discrimination. Néanmoins, elle n'a pas d'exemple particulier à mentionner. Elle dit que le fait d'avoir une compagne belge peut représenter une alliée, un avantage d'un point de vue de l'intégration. De par le métissage, la question de la légitimité ne semble pas se poser de la même manière.
- Pour Nalia, elle explique que quand sa mère était plus jeune, l'époque était différente. Le monde n'était pas aussi ouvert, ce qui fait qu'elle a subi beaucoup de discriminations et de moqueries. Elle était même appelée « *Sonia-caca* » en raison de sa couleur de peau. Selon elle, son père était « *moins typé* », du coup il aurait été moins sujet à ce genre d'expériences.
- Nacer a déjà été confronté à des questions de discriminations via son père. Il est déjà arrivé qu'on lui dise « *retourne dans ton pays* », ou encore « *sale arabe* ». Son père étant quelqu'un de très réactif n'accepte pas du tout ces propos. Il « *devient fou* » selon Nacer, il « *pete des cables, renverse des trucs et a déjà envoyé une bière en plein visage* ». Il le décrit comme une personne très nerveuse, très réactive. Nacer ayant déjà assisté à cela, se rappelle ne pas avoir intervenu. Il cherche à le calmer, mais voit cela

comme une réaction irrationnelle quelque part. Selon lui, cela ne vaut pas la peine d'en arriver à de la violence pour des histoires d'origines et d'appartenance.

Néanmoins, dans le cas de Antoine, il lui est déjà arrivé d'être bousculé en guindaille et de s'être pris comme remarque : « *retourne dans ton pays* ». C'était vraiment classique et cliché selon lui. Il ne savait pas comment réagir. Il se dit souvent que c'est plutôt relatif à la non-ouverture de la personne en tant que tel, plutôt que par rapport à lui ou ses origines.

Il s'est souvent déjà fait appeler : « *hé l'arabe !* », de la part de proches notamment. Ce qui est pour lui source d'un sentiment ambivalent. Il ne sait pas vraiment comment le prendre, il ne sait pas non plus si on peut réellement qualifier cela de raciste. D'un certain point de vue, il n'y a pas vraiment de construction d'un savoir sur le racisme. Le fait de ne pas se sentir réellement concerné, Antoine éprouve donc une plus grande difficulté pour labéliser, repérer et décoder les propos racistes.

Néanmoins, il ajoute tout de même que cette imputation extérieure ne lui plaît pas. C'est comme s'il était piégé entre deux pôles : « je dois assumer mes origines » et « ce n'est pas non plus qui je suis ». Il est certain que les mécanismes de résistances et de contestations ont un cout. C'est le risque de se montrer vulnérable aux yeux de tous, mais aussi le risque de causer des changements dans la dynamique habituelle du groupe. Il devient pertinent de qualifier cela de stratégie discursive, sachant que le côté affectif, les relations d'amitié et de proximité prennent le dessus sur la manifestation d'un désaccord.

Il se souvient aussi de certaines remarques de sa grand-mère sur les personnes arabes.

- Antoine : « *Ma grand-mère elle est un peu marrante. Elle ne se rend pas trop compte de ce qu'elle dit. Et une fois en voiture, elle nous avait sorti : Mais y en a quand même plein de ces arabes !. Et j'étais là : mais qu'est-ce que tu dis ? Je suis juste à côté de toi (rires).* »

On constate ici une réelle ambivalence du ressenti de l'interrogé. D'un côté il y a sa grand-mère (donc comme membre de sa famille, très importante dans l'identification culturelle de l'interrogé) qui formule certaines réflexions limitantes sur les personnes d'origines arabes. Et de l'autre côté, il se sent concerné de par la filiation. D'une manière générale, il n'accorde pas trop d'importance à ces propos. L'important pour lui est de veiller à adopter une bonne attitude. D'une certaine manière, avoir vécu cette situation, fait qu'il veille aujourd'hui à ne pas devenir le bourreau.

Dans le cas de Victor, il aurait fait l'expérience personnelle de la discrimination plutôt sous forme de petites remarques, de petites blagues. Selon lui, c'est ce que certaines personnes utilisent pour se rassurer. Selon lui, il semblerait que les blagues racistes manifestent un malaise de la personne en face. Mais d'un point de vue personnel, lui n'éprouve pas de malaise ou de tabou par rapport à cela. Il a « *confiance en lui* », il est « *bien dans sa peau* ». Ainsi donc, il observe que certaines personnes utilisent l'humour comme une sorte de stratégie de

détournement de l'attention, par exemple par rapport à leur physique, leur caractère, ou leur personnalité.

➤ Victor : « *Certains faisaient l'une ou l'autre blague pour se donner confiance.* »

Selon lui, ces remarques ou comportements racistes se font toujours dans l'objectif de blaguer, autrement dit dans un cadre humoristique. Il mentionne par exemple une expérience lorsqu'il était animateur scout des 8-12 ans. Il y avait certaines moqueries, mais il ajoute : « *rien de personnel* ». Pourquoi cela ne serait-il pas personnel finalement ? Il semblerait que l'interrogé utilise une mécanique de différenciation par le cadre humoristique, cela lui permet d'effectuer un certain détachement par rapport à sa personne. Il serait alors pertinent d'y voir là une certaine stratégie discursive d'adaptation vis-à-vis de sa différence.

Lors de l'entretien, il répète souvent vis-à-vis de ses origines, ou de sa manière de les assumer : « *je n'ai pas de complexes par rapport à ça* ». Mais pourquoi en fin de compte ? C'est intéressant de voir qu'il rappelle souvent le fait qu'une telle position puisse être à la source d'un conflit identitaire. Mais d'autre part, il semble toujours s'en détacher d'un point de vue personnel, marquer la limite entre la catégorisation des groupes sociaux d'une part, et sa personne d'autre part. Selon lui, cela devient un complexe lorsqu'on n'est pas à l'aise avec ça. Il fait ici appel à un certain pôle d'acceptation, au fait d'assumer ses origines, et par conséquent leurs répercussions d'un point de vue social.

Il a donc néanmoins un questionnement vis-à-vis de toute cette réflexion. Il cherche tout de même à comprendre les mécanismes que cela traduit chez les autres. Il explique ce type d'humour par le désir de la personne de se rassurer, de détourner l'attention. Il observe aussi certaines dynamiques de distinction et de construction de soi par opposition à l'autre. Il laisse ainsi venir le questionnement tout en se protégeant, car il est conscient des risques que cela pourrait engendrer. Il se pare donc vis-à-vis de ceux-ci, sachant que cela n'a rien avoir avec lui personnellement.

Dans le cas de Elise, elle n'a jamais vraiment été victime de remarques ou de comportements racistes. Elle l'explique notamment par le fait de fréquenter des milieux assez ouverts (Louvain-La-Neuve et Bruxelles). Elle a notamment pu en faire la comparaison avec sa tante. Celle-ci lui aurait rapporté qu'elle avait pu observer un changement de comportement par rapport à elle et ses origines. Elle se faisait entre autres suivre dans un magasin par la vendeuse, car suspectée de vol dans la région de Hasselt. Ainsi, l'interrogée comprend l'importance de l'état d'esprit, de l'ouverture et de la vision des personnes environnantes. Elle n'a jamais vraiment assisté en tant que tel à des remarques ou comportements racistes. Mais elle relate la connaissance de son existence, via les médias, ou réseaux par exemple, mais pas tant que ça du point de vue d'une expérience personnelle.

Dans le cas de Nalia, elle explique qu'en primaire, elle se souvient avoir eu des camarades de classes qui lui faisaient des imitations des yeux bridés, en disant qu'elle était chinoise.

➤ Nalia : « *Ils me demandaient : ah t'es chinoise ? Ils pensent que toutes les personnes asiatiques sont chinoises (rires).* »

Ce sont quelque part les premiers constats d'une confusion existante entre la culture chinoise et la culture asiatique. C'est une prise de conscience d'une sorte d'englobement, qui occulte les particularités et spécificités de chacun·e. Cependant, de son côté, cela lui permet de se construire un savoir plus fin, plus complexe sur la diversité.

Elle mentionne également une autre expérience :

- Nalia : « *Je me souviens qu'il y avait un type en primaire, il était black. Et il avait pété un câble parce quelqu'un lui avait fait une remarque et tout. Et j'avais été vers lui en disant : m'enfin, faut pas que tu pètes un câble, moi aussi ma maman elle a eu des problèmes comme ça, mais faut pas que tu doutes de toi parce que t'es black quoi. »*

Elle dit s'être un peu identifiée à lui, sachant qu'elle était aussi en situation de minorité, du fait d'avoir des origines différenciées. Elle avait conscience que cela représentait un élément distinctif commun, et apparaissait donc comme légitime (notamment en mentionnant les expériences vécues de sa mère).

- Nalia : « *J'ai jamais vraiment eu l'impression qu'on avait le droit de s'attaquer à moi par rapport à ça. Fin tu vois, ça me blessait pas directement. Mais du coup pour lui, vu que ça faisait du mal ben aller, c'est con. Faut se dire qu'il doit pas se sentir touché par ce genre de remarques parce que ça n'a pas de sens, ça n'a pas de fondements. »*

Ici, Nalia fait quelque part appel à la capacité de reprise subjective du concerné. Elle cherche à lui faire comprendre que la façon dont il réagit par rapport au racisme est une réaction qu'il lui appartient de choisir. Selon elle il est important de ne pas le prendre personnellement. Elle fait part de son expérience partagée (au travers des expérimentations de sa mère, et les enseignements de ses parents), pour lui dire de ne pas douter, ou de retourner ça contre soi. Elle cherche à lui faire comprendre, par empathie, que ce serait du gâchis de se laisser abattre par une imputation catégorielle extérieure et limitante.

D'un point de vue personnel, Nacer a l'impression d'avoir été assez écarté de problèmes liés au racisme. Selon lui, c'est plutôt léger, ce sont plutôt des petites piques, mais pas oppressant pour autant. Il ajoute que son contexte de vie universitaire à Louvain-La-Neuve, ce milieu assez ouvert d'esprit et éduqué peut expliquer qu'il ait moins affaire à ce genre de situations.

Ainsi manifestement, on observe tout de même chez les participant·e·s la construction d'un savoir sur la discrimination et le racisme en général.

Les autres participant·e·s cependant ne semblent pas concevoir les choses de la même manière. C'est donc la deuxième situation, celle des participant·e·s ayant conscience que le racisme puisse occuper une place bien particulière au sein de leurs vies au quotidien.

- Sarah mentionne durant l'entretien avoir déjà assisté à certaines expériences de racisme. Elle a déjà pu l'observer au sein de la société, mais elle a également pu observer des

discriminations lorsque sa mère était à la recherche d'une maison ou d'un travail. Selon elle, il semblerait que c'était moins commun à l'époque d'être en contact avec des personnes noires, ce qui explique selon elle ce type de réaction. Sa mère aurait tendance à ne pas comprendre directement, mais plutôt à réaliser après coup. Il n'y a pas toujours de réelle prise de conscience de ce qu'il se passe au sein de l'interaction. Elle relate également une expérience assez violente, celle de sa mère se faisant insulter dans la rue en sa présence par exemple.

- Noé explique que son père aurait déjà été victime de remarques et comportements racistes. Il explique que dans la rue, les gens imitent les yeux bridés, disent bonjour en chinois, etc. Il raconte également à propos de son père : « *quand il était plus jeune, y a une voiture qui s'est arrêtée en lui jetant une cannette et en le traitant de chinetoque* ». Il explique donc que 'chinetoque' est un « grand classique ». Il explique que son père, son frère et lui sont tous trois habitués à cette insulte. Il a donc conscience de l'existence d'un racisme sociétal, et de son omniprésence. Il ajoute que les personnes qui formulent ces propos ce ne sont pas obligatoirement des extrémistes, mais ce sont plutôt des petites réflexions pour blesser, et qu'ils ne le pensent même pas forcément.
- Pour Constantine, il semblerait que son père ait déjà fait le test de la discrimination. Par exemple, il devait aller chercher un frigo, il s'est donc rendu dans un magasin à deux reprises. La première fois, il était habillé en boubou (tenue traditionnelle africaine), il constate alors qu'il n'est pas pris en considération, on ne lui accorde pas beaucoup d'importance. En revanche, la deuxième fois il s'y est rendu en costard, et là, on s'occupait bien de lui. Ainsi, il teste, questionne les rapports sociaux avec un certain recul. Il est possible que cela ait influencé Constantine à son tour.

Dans le cas de Sarah, il serait peut-être intéressant de voir s'il existe un effet de génération. En effet, il semblerait que l'interrogée se distingue de sa mère vis-à-vis d'une certaine capacité de détection des mécaniques racistes. Certain·e·s chercheur·euse·s parlent de « *dissonance générationnelle* » (Zhou, 1997, cité par Caneva & Ambrosini, 2012 ; Portes & Rumbaut, 2001) pour illustrer les variations existantes entre les générations en raison des « *différents degrés d'exposition à la culture du pays d'installation* » (Caneva & Ambrosini, 2012, p. 127). Autrement dit, les enfants vont plus facilement développer et adopter les capacités relationnelles et culturelles du pays d'accueil que leurs parents, car ils sont des « *sujets encore en transformation* ». Ainsi en comparaison avec sa mère, il semblerait que Sarah se soit construit ce qu'on appelle une identité réactive (Portes et Rumbaut, 2001), capable de repérer et décoder plus facilement ces attitudes au sein de l'espace public.

Dans le cas personnel de Noé, il relate notamment :

- Noé : « *A l'école, quand t'es enfant, surtout quand t'es enfant, petit, le 'chinetoque' qui sort etc. Ce qui est marrant, c'est que c'est les blacks qui vont le dire, et puis un jour tu les traites de bamboula, ils pleurent et comprennent pas ce qu'il s'est passé. Ça c'est vraiment la classique, ignorance des enfants, ce sont des trucs qui sont arrivés en maternelle ou en primaire.* »

Il explique aussi également qu'il prend conscience de l'existence d'un racisme anti-asiatique beaucoup moins reconnu par rapport aux personnes noires en Belgique par exemple. Sa situation lui permet ainsi d'avoir un recul critique ainsi qu'une réflexion plus poussée à propos de la notion de racisme dans la société. Cette réflexion explore ainsi notamment certaines nuances, certaines zones d'ombres. Il comprend alors que ce qui explique ce genre de propos, c'est principalement l'ignorance et la méconnaissance de leurs répercussions. Il ajoute que cela est bien différent aujourd'hui, à l'âge adulte. Ce sont beaucoup moins ce genre de réflexions. Actuellement ce sont plutôt des blagues « *un peu connes* », plutôt pour embêter ou pour taquiner.

Pour ce qui est de Constantine, elle raconte un événement qui se serait déroulé dans une épicerie de nuit. Elle utilisera notamment le terme « *paki* », juste avant de se reprendre « *putain c'est trop raciste ce que je dis (rires)* ». C'est intéressant dans la mesure où elle a conscience que ses propos renvoient à une attitude raciste. On observe donc la constitution d'un savoir sur le politiquement correct, ainsi qu'une prise de conscience sur le fait que sa responsabilité individuelle est impliquée.

- Constantine : « *J'étais un peu bourrée, j'étais en soirée. Et j'avais fait tomber des bouteilles, j'avais pris une bouteille dans le frigo et j'avais fait tomber toutes les autres bouteilles. Mais je les ai remis après. Et du coup, le mec du paki était un peu fâché et du coup il me... fin je ne sais pas ce qu'il se passe, mais moi je le cherche un peu en mode : qu'est-ce qu'il y a ? et tout. Et alors il me fait : la merde l'Afrique.* »

Il l'aurait ensuite poussée hors du magasin. C'est intéressant de voir qu'à son tour, elle cherche à le pousser un peu, pour qu'il aille au bout de son idée. C'est une sorte de provocation parce qu'elle a conscience du type de rapport (empreint de stéréotypes) qui s'installe. Elle arrive ainsi quelque part à détecter ce qui dérange, ce qui n'est pas dit. C'est ce que Eberhard appelle « *une capacité d'anticipation négative du comportement d'autrui, intrinsèquement rattaché à l'identification catégorielle qui lui est imputée* » (2004, p. 485).

Ainsi, quelle que soit leur position, on observe qu'ils se laissent à aller à une réflexion plus fine, plus profonde sur les rapports sociaux qu'entretiennent les personnes racisées. Cela implique alors la construction d'un savoir sur le racisme et la discrimination à un niveau plus général.

VII. Réactions face aux stéréotypes

Il devient intéressant d'analyser ici la notion de stratégie. Celle-ci prenant quelque part en compte une certaine dimension de la théorie des jeux, elle se définit comme « *un ensemble de décisions prises en fonction d'hypothèses faites sur les comportements des partenaires* » (Larousse, cité par Gutnik, 2002, p. 120). Ainsi, le sujet coïncé quelque part en déterminisme et liberté, va mettre en place certaines dispositions dans le but d'atteindre un certain objectif.

Certain·e·s aut·eur·rice·s considèrent la notion de stratégie identitaire comme un « *mécanisme de défense* » (Malewska-Peyre, 1987 ; citée par Gutnik, 2002) ayant pour but d'éviter une certaine souffrance. D'autres la conçoivent plutôt comme « *une articulation du système social et de l'individu, du social et du psychologique ; elle permet de lire, dans les comportements individuels et collectifs, les diverses manières dont les acteurs 'font avec' les déterminants sociaux, et en fonction de paramètres familiaux et psychologiques* » (Taoboada-Léonetti, 1994 ; citée par Gutnik, 2002, p. 121). Cette vision se veut ainsi plutôt interactionniste.

En 1994, Vincent De Gaulejac a notamment élaboré une typologie des stratégies identitaires. Il y aurait trois types de stratégies identitaires : les *stratégies de contournement* ; les *stratégies de dégage*ment ; et les *stratégies de défense* :

- Les *stratégies de contournement* sont celles qui visent à transformer l'attribution d'une identité stigmatisante par une attitude de dérision, par un renversement de la polarité axiologique, ou en faisant appel à un autre système de valeur permettant de se désimpliquer de la stigmatisation, ou encore en se positionnant en tant que citoyen de droit. Le problème de cette préservation de l'image de soi, l'évitement de cette attribution identitaire, c'est qu'elle n'amène pas nécessairement à une intégration au niveau de la société (Gutnik, 2002).
- Les *stratégies de dégage*ment visent quant à elle à questionner l'ordre et le système social dans sa forme stigmatisante. On assiste alors à la « *projection de la responsabilité sur l'autre, ou sur la société* » (De Gaulejac, 1994). Cela s'observe notamment par une certaine agressivité (qu'elle soit individuelle ou collective), par un désir de revanche et de l'utilisation du système en place, ou encore par une « *recherche de la valorisation collective et une remise en cause du système* » (De Gaulejac, 1994, p. 205).
- Et enfin, les *stratégies de défense* sont celles qui se situent à un niveau de la « *lutte contre l'intériorisation d'une image négative* » (De Gaulejac, 1994, p. 207). L'auteur explique cela à travers de « *l'évitement des situations où l'on serait confronté au regard critique de l'autre, soit par la dénégation ou la fuite, soit par la hiérarchisation et la différenciation qui permettent de projeter sur les autres exclus la mauvaise image* ».

Dans ce point, nous allons analyser une des activités réalisées lors de l'entretien. Pour rappel, ce module avait pour objectif de mettre en lumière les réactions des participant·e·s face à certaines situations proposées. Celles-ci soulevaient des questions relatives aux *accents* ; aux *termes péjoratifs* ; aux *blagues stéréotypées et à l'entourage social* ; aux *stéréotypes positifs* ; et aux *amalgames culinaires*. Ici les corps sont soit « *mis en scène dans des dynamiques d'interaction* » ou « *comme organe de matrices esthétiques et pragmatiques* », ou encore « *comme mémoire ré-activable de savoirs incorporés* » (Crenn & Tersigni, 2012, p. 117).

1. Accent

Tout d'abord, la première situation se formule comme suit : « *A. est en classe durant le cours d'Histoire. Lors de ce cours, le ou la professeur·e parle de l'histoire et du contexte du pays d'origine de A., lorsque tout à coup, un·e de ses camarades de classe se met à imiter l'accent* »

de la culture d'origine de A. ». L'objectif étant de voir comment les participant·e·s réagissent, se sentent face à une telle situation.

Dans les réactions des participant·e·s, la moitié d'entre elles·eux semblent adopter ce qu'on pourrait appeler une « éthique de l'intention ». C'est le cas de Noé, Elise, Nalia et Constantine. C'est-à-dire que ce qui est primordial à leur sens, c'est le but, l'objectif qui se cache derrière cet acte. Si cela est fait dans le but de rire, ou plutôt dans le but de se moquer. L'approche semble ainsi totalement différente. Et il apparaît comme important de pouvoir différencier les deux contextes.

- Noé : « *Ben moi c'est un truc qu'il m'arrive encore de faire, pour rire avec mon.. l'accent coréen. Ça me fait marrer. [...] Tout dépend de l'intention et si c'est fait méchamment ou pas. On le sent tout de suite... Moi ça me dérangerait pas. »*
- E.lise : « *Ça évoque le respect en fait. Ça dépend aussi comment c'est fait. Si il le fait en rigolant, ou si il le fait sérieusement. »*

Trois autres participant·e·s, quant à elles·eux relatent une certaine dépendance au contexte, que ce soit en fonction de l'étape de vie, du contexte de légitimité, ou dans une perspective de surenchère.

Dans le cas de Victor, il explique que cela varie en fonction de ses étapes de vie. Plus jeune, il aurait ri, par ignorance selon lui. Durant l'école secondaire, il le prendrait peut-être un peu plus mal, se sentirait davantage ciblé. Et une fois à l'université, il remarquerait plutôt l'immaturité de la personne en face, son irrespect. Il serait certainement interpellé et irait lui faire la remarque si cela allait trop loin.

- Victor : « *Je me dirais plus pour lui, c'est dommage, il est un peu con. »*

Cela évoque ici une certaine distanciation, un détachement par rapport à la personne dont on fait référence. Mais cela représente aussi manifestement une certaine mesure d'appréciation qualitative, une mesure d'ouverture d'esprit de la personne.

Dans le cas de Sarah, il semblerait que ses réactions soient influencées par le contexte d'interaction. Elle évalue sa légitimité en fonction de l'environnement dans lequel elle se situe.

- Sarah : « *Je pense que je regarde le professeur d'abord, parce que je ne pense pas que c'est à moi d'agir. C'est plus au professeur de dire quelque chose. C'est d'ailleurs, je ne sais pas du tout comment je réagissais. »*

Son intervention personnelle se réfère donc au contexte singulier de l'interaction. Dans ce cas, il semble que ce soit au professeur de réagir, apparaissant au sein de la classe comme une figure d'autorité.

Dans le cas de Nacer, il semble jouer la carte de la surenchère. Il explique :

- Nacer : « *Ben là, je le ferrai en mode auto-dérision, à faire l'accent encore plus fort.* »

Il explique également que cela dépend aussi de s'il a un passif avec cette personne, et s'il le considère comme un·e ami·e ou non. Cela dépend aussi si c'est le premier jour d'école. Dans ce cas-là, il serait important pour lui de ne pas se laisser faire, de ne pas se laisser marcher sur les pieds. Il adopte ainsi une position défensive, basée sur l'humour et la surenchère. Il serait très intéressant d'analyser par la suite plus en profondeur cette prise de position. Il nuance néanmoins en mentionnant le fait que plus jeune, il aurait pu être davantage gêné, moins en confiance par rapport à cela. Ainsi, on observe aussi une influence des étapes de vie dans la manière de réceptionner et de réagir à ces situations.

Et enfin, de son côté, Antoine ne prête pas d'attention ou d'intérêt particulier envers l'utilisation d'accents.

2. Termes péjoratifs

Ensuite, la deuxième situation se formule comme suit : « *Lorsqu'au cours d'une conversation, F. peut se faire appeler negro, bounoul, chinetoque ou autre* ». L'objectif étant de mettre en évidence les réactions des participant·e·s face à certaines catégorisations péjoratives.

Il semblerait que cinq des participant·e·s adoptent une démarche interventionniste, on peut y voir là une *stratégie de dégagement* (De Gaulejac, 1994). C'est notamment le cas d'Antoine, Sarah, Noé, Elise et Constantine.

- Antoine : « *Moi je dirais, je ne sais pas trop d'où je le connais, mais je lui dirais de faire un peu attention à son langage quand même.* »
- Constantine : « *Non moi j'aime pas du tout... Fin pour moi, ces mots-là, c'est vraiment des mots... Fin je ne sais pas si c'est dans un contexte humoristique ou pas, mais même pas drôle. C'est vraiment raciste quoi. Fin non, je n'accepterais pas qu'on me parle comme ça quoi.* »
- Sarah : « *(rires) Ben m'appelles pas comme ça, je suis S. Et puis ouais, je me sentrais offensée. C'est des termes hyper péjoratifs. Je lui expliquerais toute la signification que ça a, les « negro ». Ouais, tu ne peux pas appeler quelqu'un comme ça, tu ne sais pas ce que la personne a vécu... Tu peux pas (rires)* »
- Elise : « *Ben moi ça me... je ne vais pas dire ça me choque. Mais je ne trouve pas ça normal. T'appelles pas quelqu'un comme ça (rires). Tu dis pas ça. C'est des trucs, negro je l'ai entendu deux fois. Et une fois c'était le mec justement en Islande, après on a eu un débat en disant oui mais est-ce qu'en anglais, c'est bien vu ou pas ? Ouais, genre le mot race, dans mon cours de socio, ils le disaient toutes les deux minutes. J'étais là : wow ! Mais du coup on s'est posés la question, et on s'est dits mais non je ne suis pas d'accord. Même en anglais tu ne dis pas negro. Et puis une autre fois, c'était une meuf, elle l'a dit et puis elle s'est rendu compte qu'elle avait fait une connerie. Fin elle m'a regardé... ça c'est marrant aussi, quand les gens disent « ah le black là-bas » puis après ils te regardent, comme si tu allais réagir ou quoi. Et t'es là : t'assumes ce que tu dis ? T'assumes pas ? Tu veux que je réagisse ? Tu veux que je réagisse pas*

(rires) ? Pour moi c'est des trucs aujourd'hui qui doivent plus se dire en tout cas. Ben si du coup je l'ai regardée. Fin en fait, elle m'a dit ça, puis je l'ai regardé genre « ah t'as dis ça sérieusement ? ». Et en fait elle l'avait dit sérieusement. Elle savait pas que négro c'est lié à la colonisation, et que c'est pas un terme positif du tout, fin voilà. C'est péjoratif, et elle ne le savait absolument pas. Pour elle, négro, c'était comme si c'était... Fin je ne sais même pas donner de comparaison. Juste un manque de connaissances quoi. Je pense que ça dépend des milieux aussi. En Brabant Wallon, y a quand même un milieu assez multiculturel, du coup c'est des termes qu'on ne va jamais utiliser. Alors que tu vas un peu plus bas dans le namurois ou dans le Hainaut, et c'est tout de suite... Dans l'histoire coloniale, c'était des termes qui étaient utilisés, donc si il n'y a pas eu de déconstruction... »

- Noé : *« Ça pour moi c'est vraiment le truc qui passe pas, c'est vraiment méchant. Si c'est péjoratif à mort... Et puis ça rappelle des mauvais souvenirs, enfant j'ai pris, j'ai pris et j'ai pris dans ma tronche. Donc moi c'est le genre de truc, clairement je vais m'énervé et ça va partir. »*

Dans le cas de Sarah, c'est intéressant de voir qu'elle adopte également une démarche de sensibilisation. Ce n'est pas seulement manifester son désaccord vis-à-vis de l'utilisation de ces mots, mais l'important c'est d'en comprendre les enjeux. Elle fait ici appel à la notion de reprise subjective, c'est-à-dire cette capacité que l'humain aurait de comprendre ses propres mécanismes et déterminismes, afin de les déconstruire et d'en créer de nouveaux usages. Elle cherche donc à rendre compte de l'aspect totalisant de cette dimension symbolique.

Dans le cas de Elise, on observe dans un premier temps une prise de conscience de son propre positionnement, de son ethnocentrisme et de sa relativité à travers ses questionnements sur les différentes conceptions de la « race ». Elle affirme toutefois son opinion en expliquant que ce ne sont pas des termes à utiliser. Elle adopte également une approche de sensibilisation et de déconstruction face à certaines personnes. Elle mentionne ainsi donc l'aspect cognitif, la méconnaissance que les gens ont des questions d'altérité. Il semble donc important pour elle de participer à ce processus de déconstruction.

Dans le cas de Noé, il relate l'impact de ses expériences vécues étant enfant. Cela représente pour lui quelque chose de négatif, avec lequel il n'est pas en accord. Toutefois, c'est intéressant de voir qu'il se fait notamment surnommer « Jaune ». A cela il répond :

- Noé : *« Mais oui, fin Jaune, ça peut effectivement être vu comme péjoratif. Moi ça passe parce qu'il y a une petite histoire derrière un peu rigolote avec un pote. Donc voilà, mais ça peut être perçu comme péjoratif, mais pas spécialement vis-à-vis de moi. Alors que le chinetoque à quand même un background négatif derrière. C'est difficile comme mot. Mais comme je disais, c'est toujours un peu en équilibre instable avec des vanes comme ça, C'est jamais évident. Et j'imagine que c'est la même chose avec black, négro, noir. »*

Il est alors pertinent de se poser la question de la légitimité. Effectivement, Noé semble tout de même jouer avec les limites, sachant que ce surnom peut également représenter ce qu'il appelle « *un équilibre instable, une pente glissante* » vers les blagues de ce type. Le fait de préciser que cela n'est pas péjoratif d'un point de vue personnel (et dans le contexte particulier avec son ami de référence), montre toutefois que ce terme reste imprégné de cette connotation raciale. Il en a bien conscience, mais bien que cela puisse s'avérer inconfortable à certains moments, il fait toutefois appel à sa légitimité propre (celle que sa situation lui confère) dans l'utilisation de ce terme. Il serait intéressant de creuser davantage ce positionnement, afin d'en comprendre les objectifs et les stratégies en présence. Par exemple quels sont les avantages d'un point de vue de l'identification ou de la distinction que cela peut-il représenter ?

Ensuite, il semblerait que les trois autres participant·e·s adoptent une position de « laisser-faire ». C'est notamment le cas de Victor, Nalia et Nacer.

- Victor : « *Ça dépend si lui l'accepte. Maintenant je trouve que négro, ça a une connotation raciale. Même si chintoque ou autre ça peut l'être aussi. Donc ça dépend un petit peu. Moi j'ai connu un peu ça. Pas sur mes traits physiques, ouais peut-être les yeux bridés, mais encore une fois je le distingue pas parce que je trouve pas que j'ai les yeux bridés, mais si c'était le cas, peut-être que je le prendrais mal ouais. Et à partir de là, je pense qu'au tout début, je le garderais pour moi, et encore une fois, ça dépend de l'étape dans laquelle tu es dans ta vie. Plus jeune je le garderais sur moi, je le prendrais mal. J'aurais peut-être des complexes ou quelque chose comme ça, mais par la suite, à l'âge plus adulte, je passerais plus au-dessus facilement.* »
- Nalia : « *Ben du coup ouais, là je trouve que c'est vraiment un manque de respect. Genre c'est un peu des termes qu'on utilise pour blesser. En général, c'est, fin tu lâches pas ça parce que tu veux faire une blague et tout. Si on me disait ça, ouais je pense que je serais blessée. Après je ne sais pas si je réagirais.* »
- Nacer : « *Ben ça dépend vraiment le but, what is the point. Si c'est juste pour se marrer ou pas. Si le gars il est là en mode il me cherche ou pas. Si il me cherche, ben moi je vais pas forcément chercher la merde et je vais me barrer de la situation et dire écoute ta gueule conard, je me casse, ciao.* »

Ici donc, on observe des positionnements distanciés, détachés. Ces participant·e·s semblent avoir plus de facilités à passer outre ces attitudes et comportements. Ils n'en font pas une affaire personnelle, et n'ont pas besoin de revenir sur l'utilisation de ces termes dans un objectif de changement. Quelque part, ils se situent aussi dans une attitude stratégique de contournement (De Gaulejac, 1994), de par leur manière de se désimpliquer de la situation stigmatisante.

3. Blague stéréotypée et entourage

La troisième situation se formule comme : « *R. est parti boire un verre avec quelques ami·e·s, certains lui sont proches, d'autres moins. Tout à coup, devant tout le monde, un·e de ses ami·e·s fait une blague stéréotypée sur la culture d'origine étrangère de R., et tout le monde rigole* ». L'objectif étant de mettre en évidence les réactions des enfants de couples mixtes face aux

blagues stéréotypées. Mais aussi de voir comment l'entourage et la proximité sociale influencent le rapport à ces blagues.

Dans un premier temps, tout comme dans le chapitre consacré aux accents, il semble que certain·e·s participant·e·s adoptent une sorte « d'éthique de l'intention ». C'est le cas d'Antoine, Nalia et Nacer.

- Antoine : *« Ben ça dépend à quel point c'était quoi. Si je trouve que c'était marrant, avec de l'autodérision ou si c'est vraiment dépasser les bornes ben je pense que je me lève et je me casse. »*
- Nalia : *« Ben du coup je ne sais pas si... Parce que genre c'est déjà arrivé qu'on fasse des blagues racistes. Ils étaient là et tout, tu sais très bien que ça va être une blague raciste. Et du coup au final, peut-être même si elle te fait pas trop rire, bon ok d'accord. C'est peut-être un peu drôle, je peux comprendre. Mais après, si c'est sur moi, ben en soi, je ne sais pas. Les blagues racistes, c'est pas parce que tu les fait que t'es raciste quoi. Du coup y a des bagues racistes qui sont drôles. Y a justement le fait que tu connais ces clichés qui ressortent et qui font que c'est marrant, mais parce que tu le prends au deuxième degré quoi. Ouais je pense que je le prendrais au deuxième degré. »*
- Nacer : *« Non je le prends pas forcément mal ce genre de trucs. C'est vraiment l'autodérision beaucoup. Beaucoup les blagues comme ça, c'est tranquille hein. En Corona (NDA : cérémonie de cercles étudiants), il y a quand même que ça. Là, on apprend aussi à rire de tout hein. Mais bon, y a des limites aussi ! Mais les limites elles sont difficiles à atteindre. »*

L'humour semble ici occuper un pôle important et déterminant dans la manière dont vont réagir les participant·e·s. La dérision intervient alors ici comme une des deux issues possibles de la situation. Celle-ci est donc quelque part une *stratégie de contournement* (De Gaulejac, 1994).

Dans le cas de Nalia, il semblerait que ce genre de blague ne soit pas à proprement parler un acte raciste. Selon elle, c'est seulement faire appel à un univers de référence commun, partagé et qui peut facilement être mobilisé. Elle expliquerait ce type d'humour comme basé sur une connaissance commune.

Il semblerait que ces trois participant·e·s considèrent les blagues stéréotypées sur les cultures d'appartenance selon leur approche humoristique. La portée de ce type de propos se différencie majoritairement par leur intention. Le fait de faire des blagues dans le but d'amuser, de faire rire, apparaît quelque part comme une condition de recevabilité. Il serait néanmoins intéressant de creuser davantage les limites de cette approche par l'humour. Qu'est-ce que cela justifie ? A quel moment la blague raciste est considérée selon le prisme de l'humour ? Et à quel moment la blague raciste est-elle considérée selon le prisme de la discrimination ?

Ensuite, il y a deux participantes qui adoptent une certaine « éthique de la connaissance ». Elles choisissent ainsi une approche par la cognition, qui s'inscrit quelque part dans une démarche interventionniste et de sensibilisation.

- Sarah : « Ça dépend de qui a fait la remarque, comment est-ce qu'il est au courant de... En fait ouais. Je pense que je rigole aussi et je laisse passer. [...] En fait ça dépend toujours de la blague et de qui les sort. Par exemple, il y a des gens qui sortent des blagues et qui savent comment faire les blagues, et qui sont au courant de comment ça se passe pour les noirs aux Etats-Unis, en Europe, partout ils savent comment ça se passe et du coup leurs blagues sont assez pointilleuses quoi. C'est cadré, ça reste respectueux. Mais il y en a qui font des blagues qui sont irrespectueuses et à ce moment-là je ne rigole pas. »
- Elise : « Je pense que j'aurais rigolé. Et puis j'aurais dit : eh mais les gars, c'est pas comme ça en vrai que ça se passe. [...] On peut rire de tout. Mais on ne peut pas rire de tout avec tout le monde. Donc ça dépend, si ça ne le fait pas rire, alors qu'il explique aux autres pourquoi ça le fait rire et pourquoi ça ne le fait pas rire. » Elise explique donc qu'elle rectifierait la blague, en expliquant ce qui est marrant et ce qui ne l'est pas.

Ainsi, les deux participantes semblent plutôt ouvertes à ce genre de blagues, ou du moins pas totalement fermées à l'idée. Cependant, il semble que la notion de respect occupe une place importante dans la manière dont elles vont réagir à ces blagues. En effet, il semble important de rectifier le tir à certaines occasions. Pour ces deux participantes, le prisme de l'humour ne peut pas être suffisant pour aborder ce genre de blagues. Elles ajoutent une dimension cognitive et autoréflexive de la question. Il est donc important de ne pas formuler ces blagues en toute ignorance de cause, car selon elles cela peut comporter des risques. Cela peut notamment blesser, heurter certaines personnes. Auquel cas, il semble important d'adopter une position d'empathie, de remise en question de son propre univers de sens afin d'aller à la rencontre de celui de l'Autre. Elles adoptent ainsi une attitude *stratégique de dégagement* (De Gaulejac, 1994), elles cherchent quelque part à revaloriser l'identité qui leur est imputée.

Ensuite, les trois autres participant·e·s semblent relater l'importance du type d'entourage social. C'est notamment le cas de Victor, Noé et Constantine.

- Victor : « A l'âge actuel, je crois que je répondrais de manière la plus objective possible. En décrédibilisant les dires. Ou en les affirmant si c'est vrai. [...] ça dépend encore une fois de l'âge où tu es quoi. Plus jeune j'aurais gardé ça pour moi et j'aurais eu plus de mal ouais. Maintenant c'est parce qu'on est plus, je ne suis plus à l'âge où on a des cercles d'amis ou on est dans le paraître. On est dans l'être tout simplement. Et on l'accepte ou on l'accepte pas, mais je pense qu'il y a plus de transparence aussi. C'est important de pouvoir se dire les choses aussi si ça va pas. Et les gens doivent pas avoir un complexe de le dire quand ça va pas, mais c'est très compliqué. Quand tu es entre les deux, c'est très compliqué parce que les gens aiment bien te catégoriser dans l'une ou l'autre chose. Mais en fait non, c'est beaucoup plus complexe que ça. »
- Noé : « Mmmh... Ben si c'est un ami proche, je lui fait « haha » fin voilà, en mode petit rire jaune. Tu l'as fait une fois, c'est bon, c'était drôle, mais pas deux fois. Si c'était une des personnes qu'on ne connaît pas, un ami de, ça ça ne me ferait pas rire. Parce que ça c'est... On ne se connaît pas. C'est déjà arrivé par exemple... Et j'ai pas su quoi dire. Je suis resté là un peu comme ça : waaaah, qu'est-ce qu'il vient de se passer. Bon

après je lui en reparlerai peut-être, mais sur le moment, je ne saurais pas trop comment réagir. En général, il faut le temps que je digère. Enfin j'imagine que c'est comme ça que ça se passerait. »

- Constantine : *« Ben franchement je le prendrais mal parce que je veux dire, on peut rigoler, mais la situation où justement tu connais pas tout le monde, t'es un peu moins à l'aise, t'as pas envie de à ce moment-là, qu'on te rabaisse devant tout le monde. Parce qu'en plus tout le monde rigole. Et si c'est pas forcément drôle pour moi, ben en fait tu te sens juste exclu et humilié quoi. »*

Ainsi, dans cette situation, les participant·e·s font référence à la dimension sociale, à l'entourage proche pour expliquer les réactions qu'ils peuvent avoir ou non face à des blagues stéréotypées. Si on se trouve dans un groupe relativement conformiste, communautaire, ou encore basé sur l'apparence, il est possible qu'il ne soit pas aussi facile d'exprimer ses blessures. Le fait même de manifester son désaccord semble alors représenter un coût. L'entourage social est donc en partie déterminant dans la manière dont les enfants de couples mixtes prendront position.

4. Stéréotype positif

Dans cette situation, le casus se formule comme suit : *« H. a rendez-vous avec plusieurs ami·e·s pour boire un verre. Là-bas, elle y rencontre une personne avec qui elle fait connaissance. Cette personne lui demande ses origines, H. lui répond et cette personne dit alors : Ah oui, mais les métis·ses, ce sont toujours les plus beaux »*. L'objectif ici étant de mettre en évidence la manière dont les participant·e·s réagissent face à un stéréotype de nature positive.

Une grande majorité des participant·e·s considèrent cela comme un avantage. C'est le cas d'Antoine, Victor, Noé, Nalia et Nacer.

- Antoine : *« Je dirais : nice ! Au moins c'est sympa. De manière objective et totalement raisonnée ben je dirais cool. C'est même un avantage pour moi puisque je suis dans le cas. »*
- Victor : *« Je confirme ouais. Clairement ! Clairement. Mais ça c'est mon avis personnel, mais quelqu'un de métis, c'est toujours des très belles personnes. Et justement, je trouve ça super intéressant la mixité, et que ce soit même au niveau physique. C'est fini le côté où on est dans l'une ou l'autre classe, y a tellement d'ouverture d'esprit maintenant. Donc oui, je trouve ça pas mal de penser de cette manière-là. Mais c'est pas pour autant qu'il faut rejeter les autres. Maintenant c'est plus facile à dire quand on est dans la bonne catégorie, ça clairement. »*
- Noé : *« C'est vrai. »*
- Nalia : *« Ben du coup je suis contente, parce que je suis flattée (rires). Je lui dit merci quoi, fin peut-être pas merci, mais genre : ah ouais c'est vrai (rires). »*
- Nacer : *« Je dis merci. Je me sens content, je dis merci. Ouais c'est un petit compliment quoi. »*

D'une certaine manière, certain·e·s participant·e·s tirent un avantage de ces stéréotypes positifs. Ils utilisent cette valorisation collective extérieure de leur identité. Mais comment leur en

vouloir ? Cela semble humain d'utiliser les circonstances de la vie à son avantage, surtout quand ce même processus d'étiquetage peut parfois s'avérer contraignant. Ainsi, ils utilisent cette différenciation comme un moyen de se distinguer de manière positive. Crenn & Tersigni (2012, p. 119) disent notamment que « *le 'corps métissé' est devenu – dans notre monde globalisé où l'ethnique est désormais construit en attribut distinctif –, un atout social, limité toutefois* ». On observe ainsi une *stratégie de dégagement* (De Gaulejac, 1994).

Ensuite de l'autre côté, il y a les participant·e·s qui gardent tout de même à l'esprit que cela reste un processus de catégorisation qui peut parfois se vouloir totalisant. C'est notamment le cas de Sarah, Elise et Constantine.

- Sarah : « *Ben déjà quand on me demande d'où je viens parfois ça me saoule. Je suis belge. Quand on me dit « tu viens d'où », c'est la pire question. Je viens d'ici. Quand on me demande quelles sont tes origines c'est déjà un peu mieux. Mais dire que les métis sont tous beaux, on me l'a déjà fait, je passe. Je dis ah, un petit sourire et puis c'est tout. Je sais que cette personne est catégorisée dans une boîte qui ne m'intéresse plus forcément tu vois.* »
- Elise : « *Heuuu ben c'est un compliment du coup (rires). Mais oui, c'est un stéréotype aussi. Je ne sais pas... Fin moi je laisse couler. C'est le genre de truc aussi que j'entends tout le temps. Mais si c'est ce qu'ils pensent...* »
- Constantine : « *Ben c'est valorisant. Mais d'un côté... en fait moi y a un moment où je ne me trouvais pas belle. Maintenant ça va mieux (rires). Mais du coup, ce truc « les métis sont beaux », ben en fait je le prenais mal parce que j'étais en mode : ok, normalement tous les métis sont beaux, et moi je ne suis pas belle. Du coup ça devient une pression, genre tu es métis, tu dois être beau. Du coup j'avais même un ami, qui n'est plus mon ami à l'heure d'aujourd'hui parce que il craint, il est super superficiel. Et du coup il disait carrément que parfois y avait des métis « ratés ». Qu'en fait un métis ça doit toujours donner bien parce que voilà, et que du coup si t'es moche c'est que t'es raté quoi. Du coup je trouve qu'il y a quand même une pression avec ce stéréotype que tous les métis sont beaux.* »

Ainsi de manière générale, les autres participant·e·s se montrent davantage méfiants vis-à-vis de ce processus d'étiquetage, de catégorisation. Dans le cas de Constantine, c'est notamment source de pressions, d'injonctions à la beauté. Ce qui peut notamment devenir inconfortable s'il s'avère qu'on ne correspond pas à ces critères. De plus, à travers ce processus de catégorisation, elle pose quelque part la question du fétichisme et de la déshumanisation.

5. Amalgame culinaire

Et enfin, la cinquième situation se formule comme suit : « *Lorsqu'au cours d'une conversation, B. a droit à un petit parallèle à la culture culinaire du pays de ses origines* ». L'objectif ici, est de voir les réactions des participant·e·s face à des amalgames culinaires.

Dans un premier temps, il y a les participant·e·s qui valorisent ce parallèle avec la culture culinaire du pays des origines. Ils s'inscrivent ici dans une *stratégie de dégagement* (De

Gaulejac, 1994), visant à la valorisation de la culture d'origine. C'est le cas d'Antoine, Victor, Noé, Elise et Nalia.

- Antoine : *« En vrai je serai aussi assez content. J'aime bien la bouffe marocaine, c'est un peu bizarre, mais je me dis c'est cool, ils font de la chouette nourriture, c'est stylé. Mais c'est plus moi, ça me fait rire limite. »*
- Victor : *« C'est intéressant, je crois que c'est une marque d'ouverture d'esprit. Et c'est gratifiant. C'est une marque de respect je trouve. Si ça va d'un point de vue positif, oui. Je trouve que c'est une marque de respect e considérer les gens comme ils sont ou comme ils peuvent être. Maintenant sauf si c'est un sujet tabou, mais c'est pas mon cas donc voilà. Je trouve ça respectueux. »*
- Noé : *« Je ne sais pas... Je ne vois pas de soucis à ce niveau-là. Et puis la cuisine coréenne est plutôt bonne (rires). Bon il faut toujours expliquer un peu des différences, on me parle toujours de sushis ou de nouilles, qu'on mange pas spécialement en Corée donc ça va. Mais c'est le moment de partager un peu la culture culinaire de son pays du coup. »*
- Elise : *« Ben c'est cool, il peut compléter, dire « ah oui nanani nanana », continuer à expliquer aux autres comment ça se passe. Comment il faut cuisiner son plat... voilà. Apprendre et communiquer dessus, ça peut aider je pense à permettre aux autres de s'ouvrir, permettre aux autres de connaître d'autres choses quoi. »*
- Nalia : *« Ah ben moi je vais grave vanter la bouffe de mon pays d'origine, parce que c'est super bon. Je vais leur dire qu'ils doivent goûter. »*

Ainsi, les participant·e·s voient cela d'un œil positif, comme une marque d'ouverture. Comme le fait d'aller à la rencontre d'une autre culture. Ils considèrent cela comme un moyen d'échanger, de partager, mais surtout pour les autres d'avoir accès à un aspect de leur culture étrangère.

D'autre part, les autres participant·e·s semblent néanmoins relever l'importance de la pertinence du parallèle. C'est le cas de Sarah, Nacer et Constantine.

- Sarah : *« Ben ça dépend le parallèle. Mais si c'est pertinent... Si ce n'est pas pertinent, ben j'explique que ce n'est pas comme ça. Ouais non, que ça n'a rien avoir. Après je ne suis pas une experte de la culture culinaire de mon pays d'origine donc je ne sais pas. »*
- Nacer : *« C'est encore de l'humour. Si c'est encore de l'humour à l'aise. C'est comme au début, fin si c'est pour se marrer, à l'aise. Si la situation est en mode « ouais je me fous de ta gueule », ben ouais, et je suis pas à la cool et je lui dis : va te faire voir. »*
- Constantine : *« Ben ça dépend comment c'est amené. Quelqu'un lui fait une blague ? Parce que si c'est une blague... Fin moi en tout cas le truc des nems et des asiatiques et tout. Bon je ne connais pas les blagues là-dessus, mais c'est vraiment pour se foutre de la gueule des gens et ça ça me saoule. Mais si c'est quelqu'un qui me parle de ça, en me posant des questions en mode : ha ben j'ai été dans un restaurant, j'ai mangé un truc, je ne sais plus, est-ce que c'était du manioc ou des nems ? Ça je ne le prendrais pas du tout mal. Mais si on commence à me dire des blagues, des machins vraiment des*

blagues de merde, ben c'est chiant quoi. Pour le coup, quand tu as 15 ans c'est marrant et tout, mais à un moment il faut grandir quoi (rires). »

Pour ces trois participant·e·s, ce genre de situation comporte toujours cet aspect catégorisant, ainsi que les risques qui en découlent. Ils se montrent donc méfiants et critiques vis-à-vis de ce genre de perspective. Ils utilisent ainsi également une certaine « éthique de l'intention » pour déterminer à quel genre de situation ils ont affaire.

Ainsi, de manière générale, la manière dont les participant·e·s vont réagir face à ces stéréotypes sera le résultat de la définition de certains buts et de moyens (à un niveau individuel ou collectif), tout en prenant en compte une certaine régulation ou adaptation aux différents contextes de la vie sociale.

VIII. Changements et adaptations

La notion de dynamique identitaire fait référence à cette capacité qu'a le sujet à s'autonomiser, de faire des choix et de conserver sa marge de manœuvre. Ainsi, il semble que plusieurs participant·e·s aient modifié certaines choses au niveau de leur apparence, mais aussi de leur comportement. Premièrement, il semblerait que deux d'entre elles-eux aient adopté un paradigme de valorisation de la différence.

Dans le cas de Victor, il lui est arrivé de changer certaines choses au niveau de son apparence physique. Il a voulu se teindre les cheveux en blond à un moment. Mais il ne désire pas pour autant changer ce qu'il a. De l'autre côté par exemple, il valorise sa couleur de peau plus foncée.

➤ Victor : « Être blanc comme un cachet, ça m'aurait pas excité je crois. »

Au niveau de son comportement cependant, il exprime une variation en fonction des personnes qu'il fréquente. Effectivement, il déclare que lorsqu'il traine avec des personnes d'origines arabes dans les cités, il aura davantage tendance à se comporter comme un « étranger ». Il dit qu'il aura également plus de facilités à aborder des sujets sensibles sans pour autant avoir l'air raciste. Ainsi donc, cette position bien particulière lui permet de comprendre aussi cette autre facette. Il y acquiert une certaine souplesse et légitimité. D'une certaine manière, cela intervient comme une sorte d'utilisation stratégique de différents registres en fonction des contextes auxquels il est, ou sera confronté.

Dans le cas de Noé, il a finalement changé certaines choses au niveau de son apparence et de son comportement. Au niveau physique, il revendique davantage son côté asiatique, notamment par certaines petites touches qui peuvent rappeler l'Asie. Par exemple un drapeau coréen sur sa veste, le kimono, ou le chignon qui donne un peu un style de samouraï. Pour ce qui est du comportement, cela va toutefois de pair, mais il a un intérêt plus poussé vers la culture asiatique. Pour ce qui concerne la cuisine, la musique, l'usage des baguettes pour manger par exemple,

etc. Il met en avant sa culture différenciée. Il a surinvesti quelque part la culture coréenne, car selon lui il a beaucoup plus à en apprendre.

Dans le cas de Nalia, elle explique avoir changé certaines choses au niveau de son apparence, mais pas par rapport à ses origines. Seulement pour « *se différencier encore plus* ». On est de nouveau dans une valorisation toujours plus puissante de la distinction. Du point de vue du comportement, elle ne pense pas spécialement avoir changé quelque chose.

Deuxièmement, certaines participantes semblent avoir adopté une position de remise en question. Elles questionnent notamment les idéaux occidentaux en matière de beauté par exemple.

Dans le cas de Sarah, elle explique que durant l'école secondaire, elle se coiffait toujours avec des tresses, ou des extensions pendantes. En cinquième secondaire, elle adopte pour la première fois une coupe naturelle par choix. Elle a reçu ainsi beaucoup de remarques négatives du style : « *c'était mieux avant* ». C'est intéressant dans la mesure où cela pose la question de l'idéal féminin en matière de beauté au sein de la société occidentale. Ça a été assez éprouvant pour elle, elle l'a plutôt mal vécu. C'est une sorte de malaise, comme la sensation de ne pas être acceptée au naturel en raison d'une certaine impossibilité de correspondre aux critères conventionnels de la société. En fin de compte, elle a fini par ne plus y accorder d'attention. Elle perçoit un réel changement lors de son arrivée à l'université. C'est d'une part un changement de contexte, mais aussi d'autre part l'acceptation de ses origines. Elle finit par remettre en question les limites d'un système conventionnel et développer un nouveau type de rationalité. C'est l'adoption de nouveaux idéaux visant à la déconstruction d'une certaine aliénation sociétale.

Dans le cas de Constantine, elle mentionne avoir changé quelque chose au niveau de son apparence : ne plus lisser ses cheveux. Elle a également fait des tatouages, cela pourrait-il être en lien avec une certaine affirmation de soi ? L'hypothèse est faite. Au niveau de son comportement, elle se trouve davantage en paix vis-à-vis de ses origines.

Dans le cas d'Elise, elle explique avoir mis du temps à accepter ses cheveux. Sa mère (étant belge) ne sachant pas comment s'occuper de ses cheveux, avec Elise qui voulait avoir des cheveux lisses comme ses copines, elle a alors défrisé ses cheveux jusqu'à ses 19 ans. Par la suite, elle a eu une réelle prise de conscience par rapport au fait de maltraiter ses cheveux et son crâne. Elle faisait plutôt des tresses par exemple. Ainsi, elle avait conscience du poids des conventions sociales qui pèsent sur la femme et son image. Elle voulait donc s'en détacher quelque part. Elle effectue alors un réel changement d'apparence, elle décide de laisser ses cheveux au naturel. Ce changement passe aussi par un changement de comportement : elle s'accepte comme elle est, en arrêtant de vouloir se changer à tout prix dans le but de correspondre aux modèles occidentaux. Elle explique que son acceptation physique est donc beaucoup plus importante aujourd'hui qu'elle n'a pu l'être auparavant.

Les trois dernières participantes relatent ainsi l'expérience commune de l'acceptation de leurs cheveux. Ainsi, dans un premier temps on observe qu'elles ont adopté « *les critères d'appréciation esthétique du groupe dominant, et ce, dès l'enfance* » (Le Bihan, 2012, p.127).

Mais c'est seulement par la suite, vers la fin de l'adolescence qu'elles prennent conscience de l'ethnocentrisme présent en Occident, notamment en matière de beauté. Elles se posent quelque part la question de leur représentativité, en comprenant que l'idéal esthétique occidental n'est pas un modèle disponible auquel elles peuvent s'identifier. Elles abandonnent alors petit-à-petit, et non sans difficultés ces critères conventionnels.

Ensuite, les deux autres participants semblent avoir adopté une position relativement plus conventionnelle, mais peut-être aussi plus discursive. Effectivement, ils ne cherchent pas à valoriser, ou mettre en avant cette différence, ni même à la remettre en question.

Dans le cas d'Antoine, il semble avoir conscience que d'un point de vue extérieur, il peut être perçu comme différent, associé à cette autre culture. Selon lui, il semble y avoir un risque potentiel. Le fait d'être perçu selon le prisme d'un racisme anti-arabe pourrait manifestement être une source de freins. D'où la volonté de se distinguer. Il dit :

- Antoine : « *Fin tous les stéréotypes de merde, ça me saoule parfois de représenter. Parce que je suis content quand c'est justement l'inverse. Quand je présente bien aussi, je suis là : Yes ! Je ne sais pas si c'est une bonne chose. C'est bizarre ouais.* »

Il y a donc une réelle prise de conscience par rapport au fait que son apparence puisse représenter un frein quelque part. Le risque serait d'avoir le poids de l'amalgame qui pourrait peser sur lui. Il fait donc attention à ne pas renvoyer cette image, de ne pas correspondre aux stéréotypes péjoratifs. On constate ainsi une prise de conscience, mais également une intériorisation des normes comportementales.

Et dans le cas de Nacer, il n'a jamais vraiment essayé de cacher ses origines. Cela « *se voit un peu* » selon lui. Cependant, il a bien conscience qu'elles comportent des risques dans la société occidentale actuelle. Effectivement il y a des risques d'amalgames par rapport au terrorisme, des stéréotypes, etc. Il ressent un fort sentiment anti-musulman de la part de l'Occident. Or, il trouve que la culture arabe est naturellement très ouverte. A l'embauche, cela peut comporter un risque également, mais ce n'est pas vraiment quelque chose qu'il a expérimenté.

Ces deux derniers participants ont également quelque chose de très intéressant à nous apprendre. Ils permettent quelque peu d'illustrer les adaptations comportementales des « corps d'exceptions » de Tevanian (2017). Il existerait selon lui une dimension esthétique du problème social et politique de la discrimination. Cette différence de perception physique semblerait influencer drastiquement le type de traitement du corps. Dans le cas d'Antoine et Nacer, il semblerait que tous deux ne soient peut-être pas en position de faire valoir leur différence, de la valoriser aussi facilement. Car au sein de la société, ils se trouveraient dans la position du « *corps furieux* » (Tevanian, 2017). Celui-ci correspond à l'imaginaire existant autour de la figure du « garçon arabe », c'est-à-dire celui qui est montré du doigt, dévisagé, omniprésent, proliférant. « *Trop bruyant, trop odorant* » (Chirac, 1991 ; cité par Tévanian, 2017). Synonyme de dangerosité mettant en péril l'identité nationale, il serait même prédisposé à la violence. Alors selon l'auteur, « *le corps d'exception n'apparaît jamais comme il le souhaiterait le faire* :

il n'est pas vu lorsqu'il voudrait l'être et on le fixe du regard lorsqu'il aimerait passer inaperçu » (Tevanian, 2017).

Ceci explique peut-être quelque peu la position de ces deux participants. D'une part, Nacer adopte une attitude pacifique, une sorte de détachement vis-à-vis de ses origines. Tandis que Antoine affiche la volonté de se distinguer aux yeux de ce prisme anti-arabe, en accordant une attention toute particulière au fait de ne pas correspondre à ces stéréotypes. Il est alors pertinent d'analyser ces positionnements comme des stratégies d'adaptation.

IX. Atout et fierté

De manière générale, tous les participant·e·s considèrent leurs origines comme un atout, comme quelque chose de positif. C'est également une source de fierté, cependant, celle-ci semble être influencée de manière variable et selon divers facteurs.

- Pour Antoine, à la question de savoir si ses origines sont plutôt un atout ou un frein, il répond que c'est difficile à dire, il ne semble pas avoir beaucoup réfléchi à cela. Il mentionne tout de même le fait que ça lui a permis de rencontrer des gens, d'être abordé au travers de cette appartenance commune. Il n'éprouve pas de fierté particulière vis-à-vis du Maroc et de sa culture. Pour lui, ça lui est égal. Il est vraiment distancé, il n'a pas d'attaches particulières, ni le vécu d'une expérience sensible de ses origines. D'une certaine manière il est vraiment dissocié de cette appartenance. Vis-à-vis de la Belgique cependant, il est très fier. Il se sent citoyen, et c'est selon lui un pays génial pour vivre, il est même très reconnaissant à son propos.
- Pour Sarah, l'intéressée considère ses origines comme étant quelque chose d'enrichissant, comme un atout. Cela lui permet d'adopter deux visions, deux points de vue différents. Cela lui apporte une certaine ouverture d'esprit, mais aussi la conscience d'un certain ethnocentrisme occidental. Elle ne considère pas vraiment ses origines comme un frein, bien que cela puisse être relativement inconfortable à l'adolescence, lorsqu'on est un peu instable et qu'on se cherche un peu. Elle dit n'avoir jamais réellement essayé de cacher ses origines. A vrai dire, c'est assez difficile selon elle. Néanmoins, elle n'a jamais perdu cette sorte de foi intérieure, bien que cela ait pu parfois s'avérer inconfortable.
- Victor considère ses origines comme un atout, comme une richesse culturelle, comme un médium d'ouverture d'esprit par rapport à plusieurs angles de vue. Il pense que ça lui permet de prendre également du recul (notamment de par la distanciation, mais aussi par rapport à sa capacité de regard critique), d'être plus observateur et compréhensif puisque c'est « *directement rattaché à soi-même et à son identité* ». Il éprouve beaucoup de fierté vis-à-vis du parcours de ses parents, de leurs origines respectives et de la mixité. Il n'a jamais essayé de cacher ses origines. Bien qu'il ait conscience que cela peut être déroutant parfois au quotidien.

- Noé considère le fait d'avoir deux cultures comme un atout, comme un accès à deux univers. C'est selon lui, toujours plus à apprendre et à partager. Cela lui permet d'avoir deux regards sur les choses. Il n'a donc *« aucun doute sur le fait que c'est un atout »*. Il explique également que face au processus social de marginalisation, il a décidé de faire de ses origines une fierté, plutôt que de les cacher.
- Elise voit ses origines comme un atout, même si le fait que ce soit « visible » peut s'avérer être un frein. Elle n'a jamais essayé de cacher ses origines, car selon elle, elles font partie de son histoire. Aussi :

➤ Elise : *« Pour moi, si tu dis que tu es fier de tes origines, ça veut dire que t'es fier de tout le passé, de toute l'histoire qu'il y a eu. Et je ne peux pas être fière de ça tu vois. »*

Elle ajoute également qu'il semble difficile de parler de fierté lorsqu'on parle des événements du génocide rwandais. Néanmoins, elle éprouve une certaine fierté par rapport à sa double culture, elle a conscience que cela lui ouvre des portes, que cela lui donne un accès à une autre vision du monde.

- Nalia considère ses origines comme un atout. Car ça lui a notamment permis de s'identifier, de s'accepter et de s'affirmer en tant qu'individu. Cela n'a pas toujours été facile, mais cela n'en a pas été un frein pour autant. Surtout sachant qu'elle dit n'avoir jamais vraiment subi de discriminations (sauf à l'école primaire). Elle est fière et n'a jamais essayé de cacher ses origines.
- Nacer est fier de son prénom aujourd'hui, il trouve qu'il le définit bien. Cela n'a pas toujours été facile, mais aujourd'hui :

➤ Nacer : *« Donc je suis quand même content d'avoir ce nom qui rappelle aussi que je suis marocain. »*

Il formule ainsi quelque part une reconnaissance vis-à-vis des apprentissages que lui ont permis ses origines. De plus, comme expliqué dans le chapitre précédent, il considère ses origines comme un atout. Bien qu'il ait conscience qu'elles comportent des risques dans la société occidentale actuelle. Effectivement il y a des risques d'amalgames par rapport au terrorisme, des stéréotypes, etc. Il ressent un fort sentiment anti-musulman de la part de l'Occident. Or, il trouve que la culture arabe est naturellement très ouverte. A l'embauche, cela peut comporter un risque également, mais ce n'est pas vraiment quelque chose qu'il a expérimenté.

- Constantine considère ses origines comme un atout. Le fait d'avoir deux cultures lui permet de partager deux visions du monde, d'avoir une certaine réflexion, ainsi qu'une richesse de vie. Elle ajoute toutefois, que cela peut aussi s'avérer être un frein. Notamment du point de vue de l'embauche dans une société majoritairement blanche. Mais d'un point de vue personnel, elle le conçoit plutôt comme une richesse. Elle est fière de ses origines, elle n'a jamais essayé de les cacher. Cela aurait été difficile selon elle.

Ainsi, de manière générale, les participant·e·s reconnaissent l'apport principal d'une double vision du monde (sauf dans le cas d'Antoine). Il y a une réelle reconnaissance vis-à-vis de l'héritage, mais aussi une valorisation de la diversité. Certain·e·s mentionnent toutefois la possibilité que leurs origines peuvent représenter un frein dans la société occidentale dans laquelle nous vivons.

X. Identité

Dans ce chapitre, nous allons analyser la notion de l'identité. Comment les enfants de couples mixtes se définissent-ils par rapport à la Belgique et leur pays d'origine ? Le concept d'identité semble s'articuler autour d'influences multiples. Les origines sont en réalité une construction abstraite, non-immuables et qui se façonnent en fonction d'une certaine continuité entre les expériences personnelles de chacun·e. Ainsi, il semble difficile d'établir une typologie des situations identitaires en présence. Bien que certain·e·s participant·e·s se regroupent parfois autour d'une similitude, cela ne semble toutefois pas pertinent pour en dégager des catégories strictes.

De plus, nous allons analyser le premier module centré sur la représentation des cultures respectives. Pour rappel, ce module avait pour but de questionner les participant·e·s sur la manière dont ils se représentaient leurs deux cultures respectives, et il leur était également demandé de se positionner en tant que « *sujet de son histoire, malgré tous les déterminismes de ses origines* » (Prieur, 2007, p. 190). Autrement dit, parmi les normes et valeurs des deux cultures des participant·e·s, ils doivent énoncer celles qui étaient importantes à son sens, celles auxquelles ils ont choisi de correspondre.

Dans le cas d'Antoine, il a un prénom d'origine latine, mais généralement appelé par son surnom de cercle. Il choisirait pour ses enfants des « *prénoms bien à l'européenne* », mais il mentionne notamment une préférence pour le nom Akim, d'origine hébraïque.

En Belgique, il se sent défini comme un citoyen. Au Maroc cependant, bien qu'il n'y soit pas encore allé, il pense qu'il se sentirait plutôt étranger, comme un touriste. Il mentionne une éventuelle impression de malaise, car il pourrait « *être pris pour plus* ». Donc il a conscience de sa relative appartenance, mais la non-connaissance de cette culture le rend étranger. Cette incapacité de correspondre pourrait être à la source du malaise.

En fin de compte, Antoine se considère comme belge, car il se définit en grande partie par des valeurs partagées au niveau européen. Il ne conserve et n'intègre pas vraiment d'éléments de la culture marocaine dans sa vie, même s'il n'y est pas fermé pour autant. Il se définit comme une personne qui essaie d'envisager les choses d'un point de vue neutre, objectif, en veillant à ne pas laisser ses affects prendre le dessus. Ainsi donc, d'un point de vue rationnel, il pense et agit

en fonction de référents appartenant à la culture qu'il dit « européenne ». Toutefois, physiquement, il observe un mélange, une double appartenance.

Voici un tableau représentatif des deux cultures respectives de l'interrogé :

Maroc	Belgique
Famille (au sens large) Collectivité, communauté Accueil Intégration Respect Rigueur Convivialité	Importance de la personne (individualisme) Place de l'enfant (protection, attention, cadeaux) Famille (au sens restreint)

Parmi ces deux univers de référence, Antoine aime particulièrement :

- L'idée de collectivité, de communauté et de proximité
- L'idée de famille
- Place de l'enfant, mais critique de ses dérives : cadeaux et enfant roi.
- Rejet de l'individualisme négatif/égoïste.

Ainsi, le participant semble être ouvert à certaines dimensions de sa culture d'origine. Son imaginaire de la culture marocaine apparaît comme étant constitué d'éléments de représentations positives. Vis-à-vis de la culture belge cependant, il semble se montrer davantage critique. Cela peut notamment s'expliquer par ses connaissances respectives qu'il a de ses cultures d'origine. Par exemple, sachant qu'il connaît davantage la culture belge, il sera davantage capable d'avoir un regard critique vis-à-vis de celle-ci. Et de l'autre côté, n'ayant pas eu beaucoup accès à la culture marocaine, il se représente celle-ci plutôt positivement.

Dans le cas de Sarah, il y a notamment la possibilité d'user, de jouer sur les deux registres. Elle mentionne notamment un événement où il lui a été demandé de faire l'accueil à un mariage au Burundi. Car en tant que « blanche » il lui était plus facile de renoncer l'entrée de certaines personnes désireuses de s'incruster. Sa double culture, ce double registre peut donc finalement représenter un avantage en vue d'une utilisation stratégique.

- Sarah : « *Mes cousins m'utilisent parfois pour par exemple. [...] Et parce que je suis blanche, ben les gens le prenaient beaucoup mieux que si c'était un burundais qui leur avait dit.* »

C'est intéressant de voir qu'il y a le constat d'une identité non culturellement construite. Qu'elle résulte en réalité d'une sorte de relativité. Ainsi, Sarah a fini par comprendre que les catégories identitaires nationales ne sont pas mutuellement exclusives. Elle n'est pas noire, ni blanche. D'un certain point de vue, c'est ce qu'appelle Idris le premier mouvement de renonciation à l'identité, comme étant définie par une et unique appartenance. Vient ensuite un deuxième mouvement de double appartenance (Idris, 2009). C'est donc quelque peu à l'image du

processus de crise (« limites d'un système – processus de résorption – adoption d'un nouveau paradigme ») que l'interrogée accepte sa double appartenance. Elle se définit donc d'une part par ses origines belges, et d'autre part par ses origines burundaises. Selon elle toutefois, le fait d'avoir vécu principalement en Belgique semble avoir considérablement influencé sa manière de penser.

Ainsi donc c'est au départ du constat d'une non-appartenance qui lui fait prendre conscience de sa double appartenance. Alors bien que d'un point de vue général Sarah se sente un peu plus belge dans l'âme, elle mentionne toutefois l'importance de relater sa double appartenance, sa double culture et sa double origine. Cette ambivalence lui permet également une double légitimité. En effet, il est possible de constater qu'elle utilise les traits culturels respectifs en fonction du contexte et des besoins. Elle a conscience que cela représente un atout, par exemple pour aborder des questions comme le racisme envers les noirs aux Etats-Unis. Elle peut l'aborder plus facilement, car en tant qu'enfant issue de famille mixte, elle n'est pas concernée par la peur de frustrer, de blesser. Ce qui ne serait pas le cas pour une personne blanche par exemple.

Voici un tableau représentatif des deux cultures respectives de l'interrogée :

Burundi	Belgique
Ambition Politesse Famille Partage Opportunisme	Individualisme (positif et négatif) Honnêteté Liberté de penser

Parmi ces deux univers de référence, Sarah s'identifie personnellement à :

- Famille
- Partage
- Politesse (dont une utilisation en fonction du contexte et des besoins)
- Individualisme positif
- Honnêteté
- Liberté de penser

C'est intéressant de voir qu'il est plus facile pour elle de se représenter la culture du pays où elle se sent plus étrangère (Burundi), comparé à celle dans laquelle elle « baigne dans le bain » (Belgique). Cela fait appel quelque part à un processus de construction de l'autre. Il devient plus facile de se construire une représentation de l'Autre, comme étant distinctement différencié. On observe également une sorte de bricolage. Par exemple l'interrogée mentionne bien particulièrement que pour elle l'individualisme, dans sa forme positive de développement personnel, est une dimension importante de la culture belge. Notamment par rapport à ses expériences vécues. Toutefois, elle mentionne d'autre part l'importance du partage comme valeur burundaise. Quelque part, elle veille à contrer le côté négatif de l'individualisme, dans

sa forme égoïste de repli sur soi. Il est possible d'émettre l'hypothèse qu'elle vise ainsi à établir un équilibre des valeurs qui soit compréhensible entre les deux pôles.

Dans le cas de Victor, il a un prénom d'origine latine. Ses deuxième et troisième prénoms font référence aux grands-parents et arrière-grands-parents du côté du père (donc d'origine belge et française). Au niveau des prénoms qu'il donnerait à ses enfants, il pense les choisir en mémoire aux anciens, notamment en référence à une tante décédée des Philippines. Sinon il se pencherait vers des prénoms plus communs, d'origine européenne.

Ainsi donc, en Belgique, il est considéré comme un philippin. Notamment en raison de ses valeurs d'entraide, de partage de temps et d'énergie. Ces valeurs apparaissent comme étant surprenantes car elles se distinguent relativement de ce qu'on peut apercevoir en Belgique. Il s'y sent intégré, de par les différents cercles qu'il fréquente. Il ne se sent pas du tout étranger. Aux Philippines en revanche, il sera davantage considéré comme un belge. De par ses valeurs européennes, et par la barrière de la langue qui semble particulièrement déterminante.

Quand Victor était plus jeune, il se sentait totalement belge. Mais depuis qu'il a rencontré sa famille des Philippines, il se considère beaucoup plus comme une personne métissée, ayant également des origines étrangères. Il est ainsi possible d'observer l'importance de l'expérience sensible et palpable du lien affectif et émotionnel de filiation. Par cette expérience, il observe une certaine adéquation avec les valeurs philippines (qui passent notamment par la transmission de la mère) qui vient quelque part confirmer cette appartenance dont il avait moins conscience. Il mentionne ainsi l'importance du timing. Selon lui, la découverte de cette partie de son identité s'est faite à un âge où il était assez grand pour pouvoir faire le point et en comprendre les différents enjeux.

Depuis en Belgique, il met davantage en avant le côté philippin dans l'objectif de se différencier. Il dira notamment : « *c'est du show* ». C'est intéressant de voir qu'ici on est dans une perspective de distinction sociale et de valorisation de ce qui fait sa particularité, sa différence. Aux Philippines c'est plutôt l'inverse. Là-bas, il se différenciait notamment par ses cheveux blonds, le fait qu'il soit blanc, et plus grand en taille.

Victor mentionne avoir certainement rejeté quelque peu ses origines différenciées quand il était plus jeune. Aujourd'hui il sait que cela venait d'une méconnaissance, et d'une ignorance vis-à-vis de la culture philippine. Cependant par la suite il a appris à mieux la connaître, mieux la comprendre et à mieux la valoriser. Ses propos soulignent ainsi l'importance de la dimension cognitive dans la définition du sentiment d'appartenance culturelle des enfants issus de familles mixtes.

Aujourd'hui il conserve en son sein les éléments culturels tels que le partage, l'entraide, le respect des aîné·e·s, ou encore le devoir de mémoire. Mais il considère tout de même que c'est principalement son vécu, ses expériences qui l'ont construit. Et cela ne s'est pas forcément fait par le biais de ses origines. Selon lui, ses manières de penser et d'agir correspondent un peu plus aux valeurs promues aux Philippines. Il y a une prédominance, mais pas plus que ça. D'un

point de vue physique par contre, en Belgique, on distingue ses origines étrangères. Et aux Philippines, il sera considéré par ses origines européennes.

Voici un tableau représentatif des deux cultures respectives de l'interrogé :

Philippines	Belgique
But collectif, familial Entraide (+ prononcé qu'en Belgique) Temps (+ prononcé qu'en Belgique) Respect des ainé·e·s (+ prononcé qu'en Belgique) Optimisme Simplicité « Laisser aller », cool Education religieuse	Individualisme Entraide (- prononcé qu'aux Philippines) Temps (- prononcé qu'aux Philippines) Respect des ainé·e·s (- prononcé qu'aux Philippines) Pessimisme Dynamique, action, stress Culture de la fête Rigueur, détermination Paraître

Parmi ces deux univers de référence, Victor s'identifie personnellement à :

- Optimisme, chaleur
- Simplicité
- « Laisser aller »
- Entraide (+ prononcé qu'en Belgique)
- Individualisme
- Pessimisme
- Respect des ainé·e·s
- Paraître

Ainsi au niveau des valeurs, comme il l'explique au cours de l'entretien, il semble correspondre davantage aux valeurs philippines que belges. Il apparaît comme agissant beaucoup dans le don de soi. C'est ce qu'on appelle « *l'identification pratiquée* » (Unterreiner, 2015) c'est-à-dire qu'elle se fait par le biais d'un groupe particulier, un groupe d'appartenance.

Dans le cas de Noé, il se fait communément appeler « *Jaune* » auprès de certain·e·s ami·e·s, et ses connaissances des kots-à-projets. Pour ce qui est de ses enfants plus tard, il choisira probablement un nom d'origine européenne, bien qu'il n'ait pas d'idée précise.

Il se considère peut-être un peu plus belge d'un point de vue culturel, ou dans ses manières d'agir et de penser. Mais alors, il revendique davantage le côté différencié.

- Noé : « *Je suis peut-être un peu plus belge on va dire, d'un niveau un peu plus culturel, mais du coup je revendique un petit peu plus ce côté coréen. Mais je ne suis pas l'un ou l'autre, je suis les deux, c'est un plus.* »

Il manifeste donc sa volonté de ne pas en choisir une culture au dépend de l'autre. Il souhaite faire hommage, se référer aux deux parties, car elles sont pour lui non-excluantes. Il a bien

évidemment conscience de l'impact du lieu de résidence dans l'acquisition d'un savoir cognitif à propos de la culture belge. Physiquement cependant, Noé aurait l'impression d'être plutôt asiatique. Peut-être en raison de la catégorisation qui lui est imputée dans l'environnement, le lieu dans lequel il vit. Mais une fois en Corée, il a également été questionné sur ses origines, ce qui a été source d'étonnement pour lui. Comme quoi, ce n'est pas donné. Son appartenance apparaît alors comme étant relative à son contexte.

Voici un tableau représentatif des deux cultures respectives de l'interrogé :

Corée du Sud	Belgique
Réserve	Individualisme (positif et négatif)
Innovation	Conscience par rapport aux inégalités de genre, racisme
Stress	Bon vivant, faire la fête
Rapport à l'environnement, vert	Patriote
Equilibre tradition – modernité	Double langue
Moins de place pour la différence (orientation sexuelle, style vestimentaire, etc.)	Europe vieillissante, conservatrice
Partage, convivialité, aller vers l'autre	Rythme de vie plus calme, moins stressant
Histoire lourde	
Respect	
Respect des aîné·e·s	

Parmi ces deux univers de référence, Noé s'identifie personnellement à :

- Liberté de parler de ce qu'on ressent
- Liberté d'être qui on est, « être soi et pouvoir le montrer »
- Partage, convivialité, aller vers l'autre
- Innovation
- Equilibre tradition – modernité
- Respect

Ainsi, de manière générale, il semble accorder une importance toute particulière au bien-être des gens. Du côté belge, la liberté d'être et la liberté d'expression semblent être très importantes à ses yeux. D'autre part, il semble avoir beaucoup à apprendre de la culture coréenne pour ce qui est de la vie en communauté.

Dans le cas d'Elise, le prénom que ses parents ont choisi était d'origine rwandaise. Mais il y avait certaines ressemblances par rapport à la langue française. Ainsi, pour éviter ce parallèle, et par soucis d'intégration en Belgique, ils ont choisi d'inscrire sur sa carte d'identité un prénom à consonance francophone. Mais au sein de sa famille, il y a deux manières de l'appeler : il y a un nom, Elise pour la partie belge mais également C. qui est utilisé par la partie rwandaise. Cela s'est montré assez particulier pour elle, car elle était quelque peu troublée par cette « *double personnalité* ».

Son nom de famille signifie « le belge ». En hommage notamment à la collaboration avec la Belgique, dont son grand-père a gardé le souvenir d'une bonne expérience. Ses autres

appellations viennent d'un diminutif, ou d'un totem scout. Elle n'a pas encore eu de réflexion vis-à-vis du prénom de ses futurs enfants. Néanmoins, sachant qu'elle aimerait bien adopter, elle préfère laisser le nom que l'enfant porte déjà.

Vis-à-vis de ses origines,

➤ Elise : « *Je me définis comme en chemin par rapport à elles.* »

Elle fait donc référence à ses origines comme processus. Elles sont non-immuables, changeantes. Racamier dira notamment « *la pensée des origines est un processus, elle constitue un soutien, un tissu sur lequel pourront se dessiner des origines différenciées. Elle garantit l'identité et la continuité* » (Racamier, 1992). Il y a donc une certaine continuité entre toutes les expériences qui constituent notre quotidien, et qui forgent ainsi notre identité. Surtout au moment de l'entretien, car Elise est sur le point de se rendre au Rwanda pendant quelques mois, où elle vivra une expérience intérieure sur une longue période. Ce qui marquera et modifiera assurément le rapport qu'elle entretient avec ses origines.

Elle explique tout de même qu'elle se considère quand même davantage belge, en raison de la dimension cognitive, de son savoir à propos de la culture belge qui est plus conséquent. Selon elle, après son stage au Rwanda, il est probable qu'elle considère davantage ses deux origines. Elle souligne par-là l'importance du lieu de résidence comme facteur déterminant de l'appartenance. C'est une question d'adaptation à son contexte d'insertion. Ses manières de penser et d'agir appartiennent plutôt à la culture belge, mais d'un point de vue physique, elle considère ses deux appartenances. Selon elle, sa chevelure est un élément physique indissociable qui l'aide entre autres à assumer cette appartenance à la culture rwandaise.

Voici un tableau représentatif des cultures respectives de l'interrogée :

Rwanda	Belgique
Respect Respect des aîné·e·s Hiérarchie Partage Apparence Politique Histoire, devoir de mémoire	Flamand : Rigueur Tradition Objectifs, très carré Famille-couple Wallon : Partage Valeurs Bonheurs simples Vivre-Ensemble

Parmi ces deux univers de référence, Elise s'identifie personnellement à :

- Un peu de rigueur, mais avec de l'ouverture
- Partage
- Vivre-Ensemble
- Respect
- Un peu d'histoire

C'est intéressant car la participante identifie dans un premier temps une distinction entre la culture flamande et la culture wallonne. Cela correspond principalement à sa famille maternelle, celle-ci ayant des origines flamandes d'une part et wallonnes d'autre part. Ainsi, du côté flamand, elle conserve la rigueur, tout en apportant une nuance importante : celle de l'ouverture d'esprit. Elle parle également du fait qu'elle conserve « *un peu* » d'histoire. On peut quelque part qualifier cela de bricolage. Elle conserve ainsi certains éléments culturels, tout en rejetant d'autres parts afin de construire sa propre histoire. Ainsi, moyennant quelques ajustements elle semble s'approprier de manière très personnelle ces différentes valeurs.

Dans le cas de Nalia, son prénom n'étant pas classique (c'est le raccourci d'un prénom de garçon), c'est intéressant de voir que pour ses enfants plus tard, elle choisirait des prénoms atypiques. C'est un peu la valorisation d'un prénom différencié, qui ne serait pas trop courant, dans une volonté de se démarquer.

Elle a changé certaines choses au niveau de son apparence, mais pas par rapport à ses origines. Seulement pour « *se différencier encore plus* ». On est de nouveau dans une valorisation toujours plus puissante de la distinction.

La culture qui la définit principalement est la culture belge. Le reste (ses origines bangladeshies et vietnamiennes) est selon elle, seulement mis en avant par son aspect physique, par ses « *traits qui ressortent* ». Néanmoins, elle a un intérêt particulier pour un style vestimentaire :

- Nalia : « *C'est pas vraiment la culture indienne, bangladeshie [...] c'est plutôt amérindienne* ».

Elle aime quelque part jouer la carte de la différence, en s'identifiant à une figure bien particulière. Pourquoi amérindienne ? Au moment de l'entretien, je n'ai pas le réflexe d'approfondir davantage ces propos. Mais cela se révèle saillant lors de l'analyse. Ainsi, par précaution il ne vaut mieux pas en tirer d'analyse sûre, mais il est possible d'en faire l'hypothèse que ses référents culturels sont peut-être tellement diffus qu'elle est alors à la recherche d'une figure plus universelle. Sachant qu'elle n'est pas rattachée à un modèle particulier, elle cherche ainsi de nouveaux référents plus accessibles à qui s'identifier.

Ainsi, Nalia se sent très belge. Il n'y a pas de tiraillement entre les diverses cultures, « *c'est juste ma façon de penser et puis voilà* ». Elle dit ne pas s'être affirmée, construite autour de ses différentes cultures. Ce n'est pas ça qui a fait qu'elle s'approprie ces valeurs (elle ne nie toutefois pas l'influence probable des membres de sa famille). Mais c'est plutôt qu'elle trouve son propre chemin de vie au milieu de tout ça, en fonction des écoles qu'elle a fréquenté et des personnes qu'elle a rencontrées.

Voici un tableau représentatif des deux cultures respectives de l'interrogée :

Bangladesh	Belgique
Religion pratiquée	Plus grande liberté de penser

Position de la femme Choix de vie en fonction de la famille, parents	Beaucoup plus d'égalité entre hommes et femmes Choix de vie en fonction des désirs personnels
---	--

Parmi ces deux univers de référence, Nalia s'identifie personnellement à :

- Liberté de penser
- Liberté de faire des choix (même si elle sent tout de même les envies de sa maman)
- Egalité entre homme et femmes.

Ainsi, elle semble vraiment détachée de la culture bangladaishe. Effectivement, elle s'identifie à l'ensemble des valeurs belges recensées, mais à aucune du côté bangladaishi. Elle explique : « *C'est une culture que je connais de l'extérieur. [...] J'ai pas eu l'occasion de vivre dans cette culture-là* ». Elle ne semble donc pas réellement s'identifier à la culture bangladaishe.

Dans le cas de Nacer son prénom signifie : « doux ». Son père voulait qu'il porte un nom arabe. Il est fier de son prénom aujourd'hui, il trouve qu'il le définit bien. Certes, il a eu des difficultés étant plus jeune, comme mentionné précédemment. Mais aujourd'hui :

- Nacer : « *Je suis quand même content d'avoir ce nom qui rappelle aussi que je suis marocain.* »

Il a également une autre appellation dans son cercle étudiant. Il se fait appeler : Ebola.

Pour ses enfants plus tard, il semble important pour lui que cela se fasse d'un commun accord entre les deux parents. Il ajoute aussi l'importance d'une compatibilité avec le nom de famille. Mais il n'est pas fermé à l'idée de leur donner un nom arabe. Il y pense même de manière très positive. Ce serait pour lui l'occasion de transmettre à nouveau cette appartenance, quelque chose qui renverrait à la dimension de la mémoire. Il ne veut pas occulter cette partie de sa vie, il y a une réelle volonté de transmettre cette culture comme elle lui a été apprise. D'un certain point de vue, il semble très reconnaissant vis-à-vis des apprentissages de ses origines.

Il se considère comme belge. Selon lui, c'est le temps passé quelque part qui définit son appartenance. Il ajoute aussi qu'il est un « *enfant du monde* », dans une perspective assez humaniste, il accorde de l'importance à ses deux cultures. Il a aussi conscience des conséquences des sentiments nationalistes extrêmes et des problèmes qu'ils ont engendré par le passé. Ainsi, il est contre la violence, et se montre pacifiste vis-à-vis des questions d'appartenance.

Physiquement, Nacer considère ses deux appartenances. Il explique avoir des traits assez marocains, mais se trouve plus grand, plutôt comme un belge selon lui. En Belgique il se sent défini comme belge. Selon lui, il ne transmet pas vraiment quelque chose d'arabe étant donné qu'il n'en a pas réellement la culture. Ce n'est pas quelque chose d'omniprésent, qui revient en

tête. Il se sent intégré en Belgique. Il se sent intégré dans sa famille au Maroc également. Mais cela se ressent qu’au fond, il a un niveau de vie et une manière de vivre très européenne.

Voici un tableau représentatif des deux cultures respectives de l’interrogé :

Maroc	Belgique
Famille	Epanouissement
Enfance	Apprendre à se connaître
Appartenance	Cadre de vie
Style de vie (coutume, ramadan, décors, langue, canapés)	Opportunités d’avenir
Vacances	Ouverture d’esprit (en comparaison avec la France)
Ouverture d’esprit (décentrement)	Humilité
Manque	Famille
Ingérence	Ami·e·s
Pauvreté	Patriotisme, union (Coq wallon et lion flamand)
Etoile du Maroc	

Parmi ces deux univers de référence, Nacer s’identifie personnellement à :

- Famille
- Enfance
- Appartenance
- Style de vie qu’il aime partager
- Vacances
- Ouverture d’esprit
- Epanouissement
- Cadre de vie
- Opportunités d’avenir
- Humilité
- Ami·e·s
- Patriotisme, union.

Tout ceci représente ce qui est important à ses yeux. Il semble ainsi y avoir une « *identification pratiquée* » (Unterreiner, 2015), c’est-à-dire qui se fait au travers d’un groupe d’appartenance, ici sa famille qu’il voit lorsqu’il se rend au Maroc. Mais d’autre part, il semble également très fort correspondre à la culture belge. Cette double culture semble lui avoir permis d’une certaine manière d’avoir une meilleure conscience de ses deux cultures en présence, par exemple au niveau de l’ouverture d’esprit, l’épanouissement et les opportunités d’avenir.

Dans le cas de Constantine, il existerait deux versions à l’origine de son prénom. D’un côté il y a son père qui explique que cela s’est fait en honneur à sa mère, donc la grand-mère paternelle de Constantine. Et de l’autre, sa mère dit que c’est seulement parce qu’elle aimait bien ce prénom, qu’il y avait un aspect spirituel.

Elle se considère plutôt comme belge, mais préfère la culture sénégalaise. C'est intéressant car elle a l'impression de mettre en avant sa culture sénégalaise alors que c'est celle qu'elle connaît le moins.

- Constantine : « *Justement, c'est bizarre parce que j'ai l'impression que je mets plus le Sénégal en avant. Alors que c'est celle que je connais le moins (rires).* »

En Belgique, pour les gens elle est sénégalaise. Elle est perçue selon son origine différenciée. Au Sénégal, elle est vue comme blanche (elle ajoute également cette certaine dimension du collorisme qui intervient alors positivement, il y a une valorisation de sa peau qui paraît plus claire, elle est alors davantage respectée). Elle se sent intégrée en Belgique, étrangère au Sénégal. Elle agit comme une belge selon elle, elle vit vraiment comme elle le décide. Physiquement cependant, il ressort davantage le côté sénégalais. Elle dit que jamais on ne va la reconnaître pour son côté blanc, bien qu'elle soit pourtant moitié-moitié.

Voici un tableau représentatif des deux cultures respectives de l'interrogée :

Sénégal	Belgique
Afrique Soleil Bonne humeur Danse Nourriture Poisson Rigidité Fermé vis-à-vis de la psychologie Spiritualité Pudeur (conscience que l'Afrique est généralement perçue comme étant très chaleureuse, mais en réalité, ils sont très pudiques selon elle)	Convivialité Petit pays Frites/Bières/Chocolat Famille Royauté Sécurité Bon niveau de vie

Parmi ces deux univers de référence, Constantine s'identifie personnellement à :

- Convivialité
- Frites/Bières/Chocolat
- Bon niveau de vie
- Sécurité
- Bonne humeur
- Danse
- Nourriture
- Poisson
- Rigidité
- Spiritualité

Ainsi, elle semble conserver des éléments culturels positifs des deux parties. Elle semble ouverte aux éventuels apports de ses deux cultures, à ce que celles-ci peuvent lui apporter. Elle

critique certains aspects de la « *rigidité* », néanmoins, elle a conscience, elle reconnaît tout de même que cela ait influencé sa personnalité.

Conclusion

Ainsi, nous avons pu observer que la notion d'identité chez les enfants de couples mixtes s'articule de manière singulière autour de multiples influences. Bien que ce travail ne représente pas une théorie exhaustive de la question, nous avons néanmoins pu en approfondir quelques points. Principalement autour de la notion de l'image, celle-ci mettant en relation les notions d'identité pour soi et d'identité pour autrui.

Dans un premier temps, on observe des appartenances compartimentées, racialisées et ancrées dans le corps (Schuft, 2012). Il existerait un lien supposé entre « corps » et « appartenance raciale ». La sociologie, ainsi que l'anthropologie à travers sa dimension symbolique « *ont montré combien le corps de l'étranger sociologique ou du migrant participe à la construction identitaire d'une personne, d'un genre, d'un âge, d'une classe sociale* » (Crenn & Tersigni, 2012, p. 118). La dimension physique, esthétique, visuelle occupe ainsi manifestement une place très importante dans la construction des rapports sociaux. Et c'est notamment le ressenti d'un grand nombre de participant·e·s. A l'heure d'une société très fort centrée sur le paraître, il semblerait même que « *le corps soit devenu un objet central d'évaluation de la valeur sociale de n'importe qui et particulièrement des migrants et de leurs enfants* » (Crenn & Tersigni, 2012, p. 118). Ainsi, même si certaines personnes comme Antoine, ne se sentent pas vraiment appartenir à leur communauté de filiation, il arrive que leur apparence physique les rattrape.

Ainsi, au travers de cette image renvoyée, on assiste parfois à des processus d'essentialisation de l'Autre profondément inscrits dans le système de représentations occidentales. Comme Noé et Constantine ont pu nous l'expliquer quelque part, on entend par-là que les « *marqueurs ethniques ou nationaux – dont notamment les normes corporelles* » sont choisies par les membres du groupe majoritaire « *pour tracer la frontière entre le 'Eux' et le 'Nous'* » (Crenn & Tersigni, 2012, p. 119). Il semble alors important d'étudier la dimension corporelle de ces « *étrangers sociologiques, assignés à une certaine extériorité, alors qu'ils sont très souvent citoyens* » (Crenn & Tersigni, 2012, p. 120).

En parallèle, à un niveau plutôt macrosocial, on observe la mise à mal de la notion d'Etat-nation dans sa forme homogène. A cet égard, les enfants d'immigrés, ainsi que les enfants de couples mixtes représentent « *un facteur de perturbation des identités nationales* » (Caneva & Ambrosini, 2012, p. 137), puisqu'ils mettent en lumière des questions cruciales telles que l'homogénéité culturelle, la cohésion sociale et la reconnaissance mutuelle. Il existe certaines « *assignations, injonctions et récits identitaires, mémoriels et moraux véhiculés par les institutions, les parents ou même leurs enfants semblent refléter une vision binaire de la supposée 'identité' des descendants d'immigrants* » (Belkacem, 2013, p. 85). Or,

« l'identification à une nationalité est un processus qui n'est pas nécessairement associé à l'homogénéité ethnique présumée de la population », mais « révèlent que la cohésion sociale doit être construite par des efforts conscients, des politiques clairvoyantes et des investissements importants » (Caneva & Ambrosini, 2012, p. 138).

Les enfants de couples mixtes se trouvent donc parfois dans une situation d'ambivalence, avec une certaine difficulté de positionnement par rapport à l'une ou l'autre culture. D'un côté, le pays d'accueil formule généralement une volonté d'intégration de leur part. De l'autre, les parents essaient de transmettre aux enfants leur bagage culturel et leurs valeurs. Il y a quelque part cette volonté de perpétuer cet héritage, de ne pas s'éloigner, se séparer complètement de leur « identité ancestrale » (Caneva & Ambrosini, 2012, p. 138). Nous avons notamment pu le voir dans le cas d'Elise, lorsqu'elle explique que son père rwandais lui transmet ses référents culturels genrés, tandis qu'elle ne se reconnaît pas dans cette vision du monde. Ainsi, *« les jeunes doivent arbitrer entre des systèmes culturels et de valeurs différents, parfois même en opposition »* (Caneva & Ambrosini, 2012, p. 128), ce qui peut expliquer leurs positionnements ambivalents et une certaine capacité d'adaptation. Elles-ils doivent composer leurs propres systèmes de valeurs à l'aide des éléments en leur possession. Toutefois, il semble que les enfants de couples mixtes ne se définissent pas uniquement à travers leurs *« appartenances, identités ou cultures d'origine »* (Belkacem, 2013). Comme nous avons pu le voir chez Nalia, ou encore Nacer qui se décrit comme un *« enfant du monde »*. Elles-ils semblent quelque peu se tourner vers des approches plus universelles de la rencontre à l'Autre. Il serait alors intéressant de creuser davantage cette question par la suite : *« Finalement, à travers quelles notions se pensent-elles-ils concrètement ? »*, ou encore par exemple : *« Quels sont les éléments qu'elles-ils utilisent pour se définir en tant que personne ? »*

Ensuite, il semblerait qu'il existe une grande diversité des positionnements des enfants de couples mixtes. Ceux-ci étant caractérisés par *« du bricolage, de la sélection, de la reconstruction, de l'ambivalence dans le cadre de rapports de pouvoir asymétriques »* (Belkacem, 2013, p. 85). L'identité semble alors considérée *« comme le produit d'un processus qui intègre les différentes expériences de l'individu tout au long de la vie »* (Lipianski, 1990, pp. 22-23). Elle se veut ainsi unique ; dynamique ; continue ; multidimensionnelle ; sujette à des interactions sociales ; et qui possède une capacité à poser des choix, à conserver une marge de manœuvre.

Il arrive alors que certain·e·s adoptent ce qu'on appelle des stratégies identitaires. Celles-ci peuvent notamment être abordées de plusieurs manières différentes (Gutnik, 2002 p. 123). Malewska-Peyre explique selon elle, que le point de départ de ces stratégies identitaires, c'est la constatation de la dévalorisation de l'image de soi. L'objectif étant alors de diminuer ou d'éviter ce qui constitue cette source de souffrance (1987, p. 87). RD. Laing quant à lui pense que le point de départ de ces stratégies, c'est le fait douloureux de prendre conscience d'un certain décalage entre *« l'identité du soi, l'être pour soi et l'être pour autrui »* (1971, p. 191). Et Dubar, dans la continuité de Bourdieu et de Goffman, présente la théorie de la *« double transaction »* relationnelle et biographique (1991). L'objectif étant alors, par des transactions objectives avec autrui (en passant d'une identité attribuée à une identité revendiquée), et

subjectives avec lui-même (en passant d'une identité héritée à une identité visée), de réduire l'écart entre identité sociale virtuelle et identité sociale réelle (Dubar, 1991, p. 16).

Ainsi, il est certain que la position qu'occupent les enfants de couples mixtes dans la société occidentale actuelle demande certains ajustements. Et ce pour parfois permettre une conciliation entre le « ici » et le « là-bas » (Belkacem, 2013). Le phénomène des migrations perturbe ainsi l'ordre établi, obligeant à « *abandonner les références traditionnelles afin d'en chercher de nouvelles* » (Caneva & Ambrosini, 2012, p. 125). Entre autres, le passage de l'adolescence à l'âge adulte, semble représenter « *un terrain crucial pour l'étude des processus de construction de l'identité personnelle et de l'intégration sociale* » (Caneva & Ambrosini, 2012, p. 138), comme ont pu nous le montrer Sarah et Victor. Il semble rare que les jeunes acceptent ou rejettent de manière radicale la transmission culturelle, elles·ils s'inscrivent plutôt dans une perspective de « *jeux, adaptations et entre-deux marqués par des bricolages* » (Bastide, 1970 ; cité par Balkacem, 2013). Ainsi donc, pour les enfants de couples mixtes, il existe autant de manières de se réapproprier ses origines qu'il existe de subjectivités.

Je terminerai en disant que ce travail s'inscrit donc dans une invitation à se méfier d'une échelle corporelle d'évaluation sociale. L'enjeu de l'intégration et du vivre-ensemble sont des problématiques cruciales au sein de l'espace public aujourd'hui. Nous avons notamment pu l'observer dernièrement lors du rassemblement BlackLivesMatters du dimanche 7 juin 2020 à la place Poelart en face du Palais de Justice de Bruxelles. Celles·eux-ci dénoncent entre autres la présence d'un racisme systémique au sein de la vie quotidienne, mais aussi au sein d'institutions publiques comme la police. Il semble alors important que les sciences sociales adoptent une perspective dynamique et interactionnelle des rapports sociaux. Celles-ci doivent renoncer à une conception déterministe des migrations, car il est certain que cela limite drastiquement la réalité humaine. Elles prennent ainsi le risque de passer à la trappe toute une grande complexité des rapports sociaux. Elles doivent alors tenter de renverser l'effet performatif des phénomènes de catégorisation sociale dans un contexte migratoire post-colonial. Les sciences sociales, bien qu'elles se présentent comme neutres et objectives représentent quoiqu'il en soit des systèmes normatifs, et exercent manifestement des effets au sein de la vie en société. Il semble donc primordial d'adopter une approche prenant en compte une plus grande diversité des régimes de valeurs et d'usages. Pour « *prôner une sociologie de la mémoire et de la transmission éclatée, plurielle et ouverte, rappelant à quel point les 'racines' et le 'rapport aux origines' sont le fruit de constructions sociales complexes* » (Belkacem, 2013, p. 85).

Bibliographie

- **Adam, I.** (2011). Une approche différenciée de la diversité. Les politiques d'intégration des personnes issues de l'immigration en Flandre, en Wallonie et à Bruxelles. In J. Ringelheim (Ed.), *Le droit belge face à la diversité (Le droit belge face à la diversité)*. Academia-Bruylant.
- **Adam, I. & Martinielle, M.** (2013). Divergences et convergences des politiques d'intégration dans la Belgique multinationale. Les cas des parcours d'intégration pour les immigrés, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 29 (2), 77-93.
- **Anderson, B.** (2006 [1991]). *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Verso.
- **Aspinall, P., Song, M.** (2013). *Mixed Race Identities*. Palgrave and Macmillan.
- **Baeten R. & Verdoodt, A.** (1984). Les besoins en langues modernes étrangères en Belgique et leur enseignement. *Courrier hebdomadaire du CRISP*, 1026-1027 (1), 1-39.
- **Belkacem, L.** (2013). Jeunes descendants d'immigrants ouest-africains en consultations ethnocliniques : migrations en héritage et mémoires des « origines ». *Revue Européenne des migrations internationales*, 29(1), 69-89.
- **Berry, J.W.** (1992). Acculturation and adaptation in a new society. *International Migration*, 30 (1), 65-85.
- **Berry, J.W., Phinney, J.S., Sam, D.L. & Vedder, P.** (2006). Immigrant youth : Acculturation, identity and adaptation. *Applied Psychology*, 55 (3), 303-332.
- **Bourgine, B.** (2016). Cours de Christianisme et Questions de Sens. Prise de notes. Université Catholique de Louvain, Louvain-La-Neuve.
- **Breviglieri, M.** (2001). L'étreinte de l'origine. Attachement, mémoire et nostalgie chez les enfants d'immigrés maghrébins. *Confluences Méditerranée*, n° 39, 37-47. DOI 10.3917/come.039.0037.
- **Brubaker, R** (2009). Ethnicity, Race and Nationalism. *Annual Review of Sociology*, vol. 35, 21-42.
- **Caneva, E., Ambrosini, M., traduit par Blanchard, M.** (2012). Les adolescents d'origine immigrée : processus d'identification entre liens familiaux et société d'accueil. *Migrations et société*, n°141-142 (3), 119-140.

- **Collet, B.** (2003). Modes d'intégration nationale et mariage mixte en France et en Allemagne : à propos d'un processus de construction de comparaison internationale. Lallement, M. & Spurk, J. (dir.), *Stratégies de comparaison internationale*, CNRS Editions, 233-247.
- **Crenn, C. & Tresigni, S.** (2012). Introduction : corps en relations interethniques, *Corps*, 10(1), 117-121.
- **De Gaulejac, V. & Taoboada-Leonetti, I.** (1994). La lutte des places, *Desclée de Brouwer*.
- **De Hart, B., Wibo Van, R. & Sportel, I.** (2013). Law in the Everyday Lives of Transnational Families : An Introduction. *Oñati Socio-Legal Series*, Vol. 3, n° 6, p. 995.
- **De Rudder, V.** (1998). Identité, origine et étiquetage. *Journal des anthropologues*, n° 72-73, 31-37. DOI 10.4000/jda.2697.
- **Dion, K. & Dion, K.** (2001). Gender and cultural adaptation in immigrant families. *Journal of social issues*, 57(3), 511-521.
- **Dubar, C.** (1991). La socialisation, *Construction des identités sociales et professionnelles*, Armand Colin.
- **Duclos, G.** (2002). L'estime de soi, un passeport pour la vie. Québec : *Editions de l'Hôpital Sainte-Justine*.
- **Dumănescu, L.** (2015). Being a Child in a Mixed Family in Nowadays Transylvania. *Romanian Journal of Population Studies*, n° 2, 83-102.
- **Eberhard, M.** (2010). De l'expérience du racisme à sa reconnaissance comme discrimination. Stratégies discursives et conflits d'interprétation. *Sociologie*, Vol. 1, 479-495. DOI 10.3917/socio.004.0479.
- **Essed, P.** (2004). Naming the Unnameable : Sens and Sensibilities in Researching Racism. Blumer, M. & Solomos, J. (dir.), *Researching Race and Racism*, Routledge, 119-133.
- **Fresnoza-Flot, A.** (2018). Transmission intergénérationnelle et pratiques linguistiques plurielles dans les familles belgo-philippines en Belgique. *Migrations Société*, n° 172, 91-104.
- **Gordon, M.** (1964). Assimilation in American Life : The Role of Race, Religion, and National Origins, *Oxford University Press*.
- **Guillaumin, C.** (1972). L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel. *Editions Mouton*.

- **Gutnik, F.** (2002). « Stratégies identitaires », « dynamiques identitaires », *Recherche & Formation*, n° 41, 119-130.
- **Idris, I.** (2009). Cultures, migration et sociétés : destin des loyautés familiales et culturelles chez les enfants de migrants. *Dialogue*, n° 184, 131-140. DOI 10.3917/dia.184.0131.
- **Lahire, B.** (1998). L'homme pluriel : Les ressorts de l'action. *Nathan*.
- **Laing, R-D.** (1971). Le moi divisé, Paris, *Stock*.
- **Levitt, P. & Glick Schiller, N.** (2004). Conceptualizing simultaneity : a transnational social field perspective on society, *International Migration Review*, 38 (145), 595-629.
- **Le Bihan, Y.** (2012). Imaginaire du corps « métis » et mixité conjugale. *Corps*, 10(1), 123-131.
- **Le Gall, J.** (2014). Transmission identitaire et mariages mixtes : recension des écrits, document de travail, 1-77.
- **Le Gall, J. & Meintel, D.** (2014). Quand la famille vient d'ici et d'ailleurs. Transmission identitaire et culturelle, Québec : *Presses de l'Université de Laval*, 1-166.
- **Lipianski, E-M.** (1990). Identité subjective et interaction, dans Camillieri C. et al., *Stratégies Identitaires*, *Presses universitaires de France*.
- **Martiniello, M.** (2011). La démocratie multiculturelle. Les Presses de Sciences Po. *La Bibliothèque du citoyen*.
- **Malewska-Peyre, M.** (1987). La notion d'identité et les stratégies identitaires, *Les amis de Sèvres*, n°1, 83-93.
- **Merton, R. K.** (1997 [1957]). *Eléments de théorie et de méthode sociologique*. *Armand Colin*.
- **Phinney, J.S.** (2000). Identity formation across cultures : The interaction of personal, societal, and historical change. *Human Development*, 43(1), 27-31.
- **Pitchouguine, A.** (2007). Transmission de l'identité culturelle et de la langue au sein des familles mixtes. *L'Autre*, Vol. 8, 141-144. DOI 10.3917/lautr.024.0141.
- **Pollock, D.C. & Van Reken, R.E.** (2009 [1999]). *Third Culture Kids : Growing Up Among Worlds*. *Nicholas Brealey Publishing*.
- **Portes, A. & Rumbaut, R.** (2001). *Legacies : The Story of the Immigrant Second Generation*. *University of California Press et Russell Sage Foundation*.
- **Prieur, N.** (2007). La transmission de l'origine dans les nouvelles formes de filiation. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 38, 175-191. DOI 10.3917/ctf.038.017.

- **Racamier, P.** (1992). La pensée des origines. *Payot*.
- **Rocher, G.** (1969) cité par Marie Verhoeven (2019) dans Cours de Religions, Culture et Politique dans la modernité globalisée. Prises de notes. *Université Catholique de Louvain*, Louvain-La-Neuve.
- **Schufft, L.** (2012). Les concours de beauté à Thaïti : la fabrication médiatisée d'appartenances territoriale, ethnique et de genre. *Corps*, 10(1), 133-141.
- **Strasser, E., Kraler, A., Bonjour, S. & Bilger, V.** (2009). Doing Family. *The History of the Family*, 2(14), 165-176.
- **Taoboada-Leonetti, I.** (1990). Stratégies identitaires et minorités, dans Camillieri C. et al., *Stratégies Identitaires*, Presses Universitaires de France.
- **Tardieu_Bertheau, R. & Lasry, J.** (2018) Identité ethnoculturelle, bien-être psychologique et performance scolaire de jeunes adultes issus de couples mixtes au Québec. *Revue québécoise de psychologie*, Vol. 39, 85-105. DOI 10.7202/1044845ar.
- **Therrien, C.** (2014). En voyage chez soi : trajectoires de couples mixtes au Maroc. *Québec : Presses de l'Université de Laval*, 1-258.
- **Unterreiner, A.** (2014). La transmission de la langue du parent migrant au sein des familles mixtes : une réalité complexe perçue à travers le discours de leurs enfants. *Langage & Société*, n° 147, 97-109.
- **Unterreiner, A.** (2015). Les enfants de couples mixtes et leur rapport à leur pays étranger d'origine : Une identité « symbolique » affective fondée sur le lien de filiation. *Sociologie et sociétés*, 47(1), 249-273. DOI 10.7202/1034426ar
- **Varro, G.** (1984). La femme transplantée : une étude du mariage franco-américain en France et le bilinguisme des enfants. *Presses universitaires de Lille*, 1-190.
- **Wang, S.** (2017). La transformation genrée des normes matrimoniales et familiales dans le contexte des migrations internationales. Le cas de Chinois·es « conjoint·e·s de Français·es » en région parisienne. *Revue Européenne des migrations internationales*, 33(1-2), 273-300.
- **Wiewiorka, M.** (2001). La Différence, *Balland*.
- **Zhou, M.** (1997). Segmented assimilation : issues, controverses and recent research on the new second generation, *International migration Review*, 120-4(31).

Grille d'entretien

Informations personnelles	Présentation	-Si vous étiez le personnage principal d'un film, et que le narrateur devait vous présenter, comment vous présenterait-il ? -Quel âge avez-vous ? -Quelle est/sont votre/vos nationalité.s ? -Quelle est votre situation professionnelle ? -Quelles sont vos activités extraprofessionnelles ?
Réseaux clubs fréquentés, loisirs, Eglises, famille, ami.e.s, collègues)		-Quels sont les groupes, clubs, famille et collègues fréquentez-vous ? -Quelles sont leurs compositions ? (poste, rôle nationalité, où les avez-vous côtoyé) -Est-ce que votre entourage connaît vos origines ? comment vous présentez-vous, avez-vous déjà discuté de vos origines ? -Est-ce que vos parents fréquentent/connassent/sont connus par ces personnes...
Prénom	Identification Transmission	-Pourquoi vos parents ont-ils choisi ce prénom ? -Tout le monde vous appelle comme ça ? Si non, comment et pourquoi ? -Quels prénoms choisirez-vous/avez-vous choisi pour vos enfants ? Pourquoi ?
Environnement local	Origine sociale Proximité/distance Rapports de pouvoir Rôle de médiateur	-Etes-vous né.e en Belgique ? -Avez-vous toujours vécu en Belgique ? -Quelles sont les origines de vos parents ? -Vivez-vous avec vos deux parents ? -Pouvez-vous m'expliquer un peu le fonctionnement que vous aviez à la maison (chez vos parents) ? -Quelles étaient/sont les valeurs importantes ? -Qu'est-ce qu'ils ont voulu vous transmettre ? -Y va-t-il certaines pratiques/valeurs qu'ils ont voulu transmettre avec lesquelles vous n'êtes pas d'accord ? -Pourriez-vous me présenter un peu votre père ? votre mère ? (parcours de vie, études, travail) -Quelle relation entretenez-vous avec ? -Quelle relation entretiennent-ils entre eux ? -Avez-vous déjà servi d'intermédiaire avec le monde extérieur pour votre parent d'origine étrangère ?
Rapport aux deux pays	Pays d'origine	-Avez-vous déjà été dans le pays de vos origines ? Ou est-ce que tu aurais envie d'y aller ?

		-Dans quel contexte ? -Fréquence ? -Ça représente quoi ? -Qu'est-ce qui vous plaît/déplaît ? -Auriez-vous envie d'y habiter ? -Quelles sont les personnes importantes ? (relations)
Linguistique	Facilité de transmission Contexte multilingue	-Quelle est votre langue maternelle ? Parlez-vous d'autres langues ? Lesquelles ? A quel niveau ? -Quand et comment les avez-vous apprises ? (liens avec pays d'origine ? améliorations ?) -Considérez-vous que le fait de parler la langue de vos origines, soit un atout ? En Belgique ? Dans le pays d'origine ? -Plus tard avec vos enfants, quelle langue choisirez-vous de leur transmettre ?
Transmission intrafamiliale	Démarche active/passive Adéquation Conditions de migration Qualité de la relation	-A quel âge votre père/mère est-il venu en Belgique ? -Pourquoi avoir choisi la Belgique ? (contexte multiculturel ?) -Quels sont les rapports entretenus entre votre pays d'origine et la Belgique ? -Ton parent d'origine étrangère a déjà été victimes de discriminations ? Fréquent ou occasionnel ? -Pouvez-vous m'en dire plus sur la relation que vous entretenez avec votre père ? Mère ? -Et sur la relation avec votre famille élargie ? (deux côtés) -Où vivent-ils ?
Socialisation et regard d'autrui	Intégration ou multiculturalisme Valorisation de la diversité/héritage Identité nationale Identité plurielle, non catégorielle Apparence physique Etrangeté Traitement différencié	-Considérez-vous vos origines comme un atout ou comme un frein ? -Etes-vous fière·er de vos origines ? Ou avez-vous déjà essayé de les cacher ? -Comment vous définissez-vous ? Belge ? Pays d'origine ? Autre ? -Comment vous sentez-vous défini, en Belgique, mais également dans le pays d'origine ? Vous sentez-vous intégré ou plutôt étranger ? -Dans la vie de tous les jours, vous êtes-vous déjà retrouvé face à des questions vis-à-vis de vos origines ? -Votre aspect physique a-t-il déjà suscité des questions sur vos origines ? -Avez-vous déjà eu l'impression de ne pas être traité pour la personne que vous êtes ? -Vous êtes-vous déjà retrouvé dans des situations où vous aviez l'impression que

	Regard sur soi nuancés Stratégies Labélisation du racisme	vos aspect physique influençait la manière dont vous étiez traité ? -Vous est-il déjà arrivé de ressentir un certain décalage entre la manière dont vous vous percevez, et la manière dont on se comporte avec vous ? -Avez-vous déjà pu observer une différence de comportement lié à vos origines ? -Avez-vous déjà été victime de remarques ou comportements racistes ? De la part de qui (proches, inconnus)? A quand cela remonte ? Donner des exemples -Est-ce que cela a influencé la manière dont vous vous voyez ? -Cela était-il différent en fonction des étapes de vies dans lesquelles vous étiez ? (enfance, adolescence, âge adulte) Est-ce que la position que tu as aujourd'hui est la même que tu avais quand tu étais enfant ? ado ? -Est-ce que vous avez finalement changé certaines choses au niveau de votre apparence ? de votre comportement ? -Avez-vous déjà pu observer du racisme autour de vous ? Que ce soit au sein de votre vie quotidienne ou au sein de la société ?
Identité et rapport aux origines	Ancrage et stratégies d'acculturation Renonciation ou revendication Rejet et surinvestissement Entre déterminisme et liberté Bricolage Degré d'intégration à la vie quotidienne Identification pratiquée/symbolique Identité rationnelle	-Avez-vous l'impression de mettre une de vos deux cultures en avant par rapport à l'autre ? Ou au contraire, seraient-elles sur un même pied d'égalité ? -Lorsque vous vous présentez, mentionnez-vous généralement vos origines ? -Avez-vous vécu des moments de votre vie où vous avez rejeté une de vos deux cultures ? Surinvesti ? -Avez-vous déjà ressenti au cours de certains événements par exemple, une sorte de malaise, comme si vous étiez tiraillé entre les deux cultures ? Tiraillé entre fidélité et trahison ? -Comment avez-vous résolu ces « conflits de valeurs » ? -A quoi avez-vous finalement voulu correspondre ? Quels sont les éléments culturels que vous avez choisi de conserver ? -Comment les avez-vous intégrés au sein de votre vie ? -A quoi pensez-vous lorsque vous pensez à votre culture d'origine ? (Groupe d'appartenance ou représentations ?)

	Identité émotionnelle	-Vos manières de penser et d'agir appartiennent-elles davantage à l'une ou l'autre culture ? -Comment vous sentez-vous physiquement appartenir à l'une ou l'autre communauté ?
Style et préférences	Vestimentaire Médias Musique Film Radio Littérature Déco	-Comment décririez-vous votre style vestimentaire ? -Quel utilisateur·rice des réseaux sociaux êtes-vous ? (follows) -Quels types de musique écoutez-vous ? -Quels types de films regardez-vous ? -Quels types de radios écoutez-vous ? -Quels types de livres lisez-vous ? -Quel type de décoration avez-vous chez vous ?

Il y a également deux autres activités :

La première porte sur les normes et valeurs des deux cultures d'origines. Pour l'interrogé·e, ce sera une activité à réaliser au préalable, avant l'entretien. Le but serait de recenser quelque part les normes et valeurs ressenties de la Belgique et celles du pays d'origine. Cette approche permet ainsi à la·au participant·e de prendre le temps nécessaire à la réflexion et la synthétisation de la question. La·le rendant davantage précis et complet dans sa réponse.

Ensuite, lors de l'entretien, demander si elle·il veut rajouter des éléments à sa liste.

Revenir sur ce qui a été relaté en illustrant par des exemples concrets et des situations vécues. Mais surtout, il sera demandé à l'interrogé·e de se situer entre ces deux pôles, en dégageant les valeurs et normes auxquelles elle·il s'identifie personnellement. Et ce, dans le but de mettre en lumière le choix des éléments culturels qu'elle·il a décidé de conserver dans sa propre vie.

La seconde activité se portera davantage sur la socialisation et le regard d'autrui de l'enfant issu de famille mixte. Ainsi, plusieurs mises en situations lui seront proposées. L'objectif étant de voir quelles seront les réactions de l'interrogé·e, mais également quelles émotions cela peut-il susciter au niveau de son identification culturelle.

- ⇒ Si vous vous mettiez à la place de cette personne, qu'est-ce que cela évoquerait pour vous ?
- ⇒ Comment réagiriez-vous à sa place ?

1.	Arnaud est en classe durant le cours d'Histoire. Lors de ce cours, le professeur parle de l'histoire et du contexte du pays d'origine d'Arnaud, lorsque tout à coup, un de ses camarades de classe se met à imiter l'accent de la culture d'origine d'Arnaud.
2.	Lorsqu'au cours d'une conversation, Florent peut se faire appeler « negro, bougnoul, chintoque ou autre » ?
3.	Romane est parti boire un verre avec quelques amis, certains lui sont proches, d'autres moins. Tout à coup, devant tout le monde, un de ses amis fait une blague stéréotypée sur la culture d'origine étrangère de Romane, et tout le monde rigole.

4.	Hélène a rendez-vous avec plusieurs amis au marché de Noël boire un vin chaud. Là-bas, elle y rencontre une personne avec qui elle fait connaissance. Cette personne lui demande ses origines, Hélène lui répond et cette personne dit alors : « Ah oui, mais les métisses, ce sont toujours les plus beaux ».
5.	Lorsqu'au cours d'une conversation, Arthur a droit à un petit parallèle à la culture culinaire du pays de ses origines.

⇒ Auriez-vous déjà vécu d'autres situations de ce type-là ?

Ce mémoire s'inscrit dans un courant post-colonialiste. Il traite de la négociation et du bricolage qu'il peut y avoir entre les différentes cultures héritées chez les enfants de couples mixtes racisé·e·s en Belgique. Il se penche entre autres sur des notions comme l'identité pour autrui, l'image des corps, la catégorisation sociale et l'identité pour soi. Il traite également de double appartenance, d'ambivalence, de sélection, d'adaptation et de subjectivité.

Mots-clefs : identité – appartenance - métissage – image – racisme.